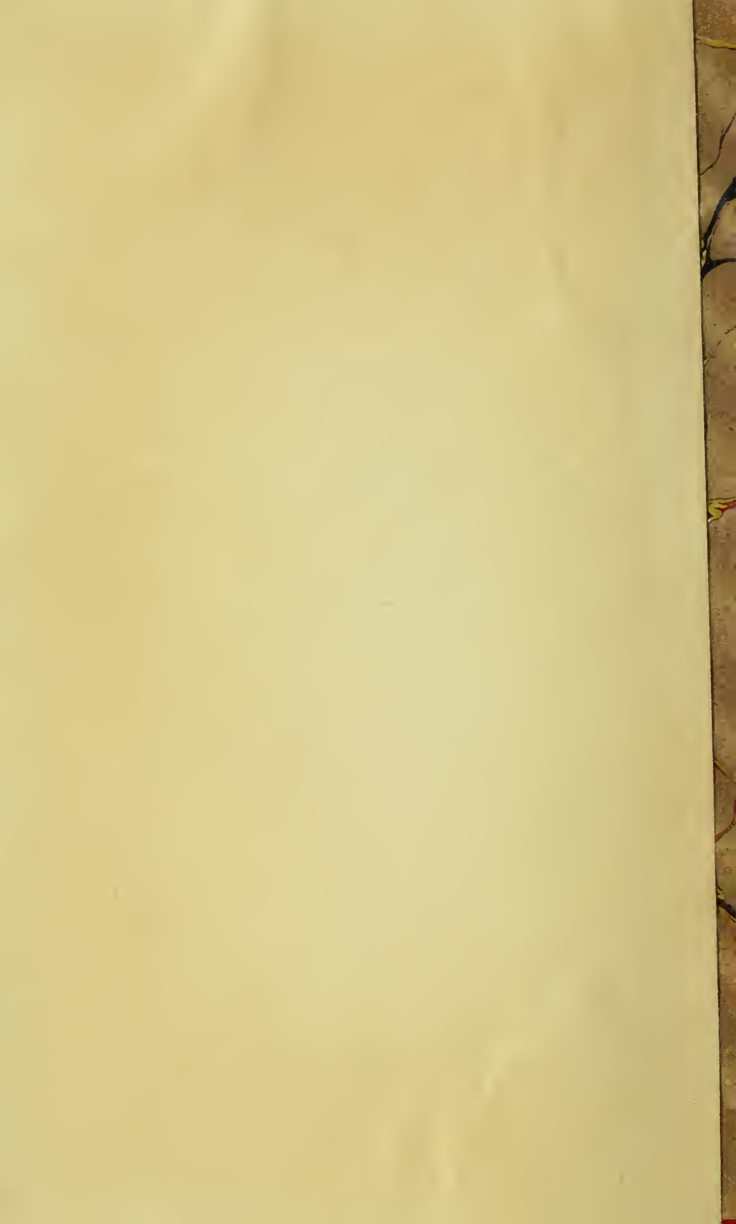
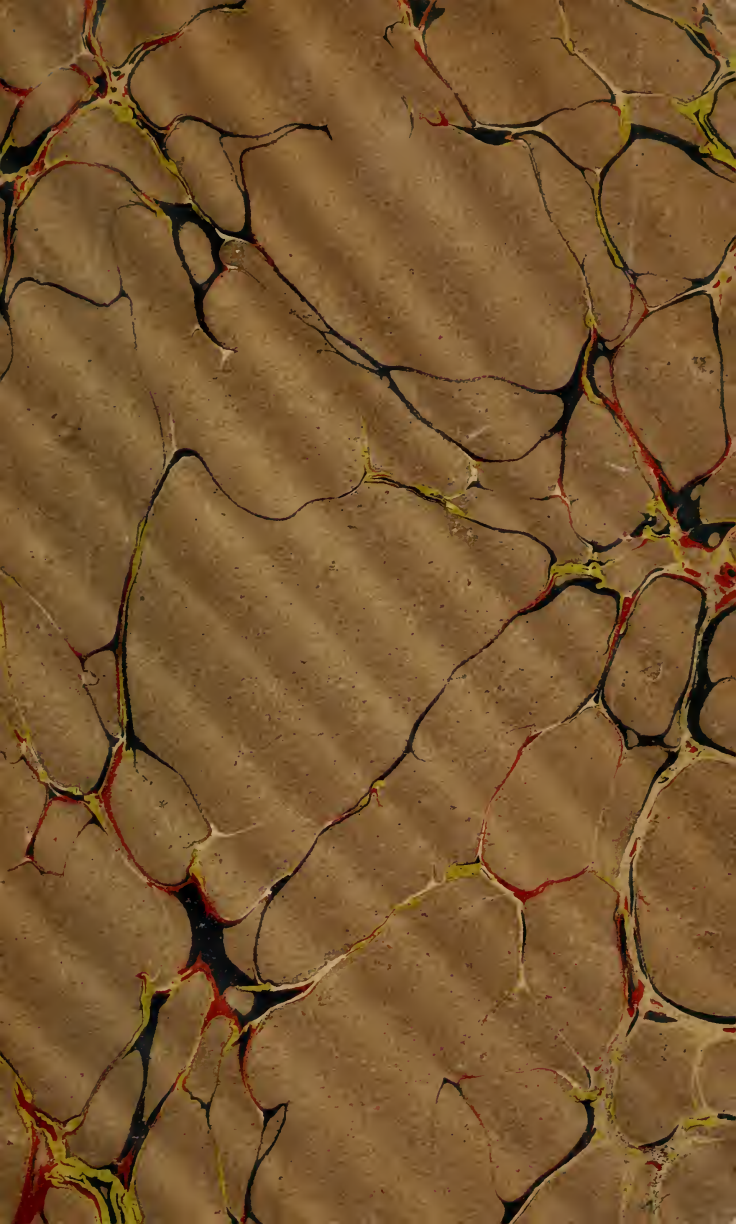
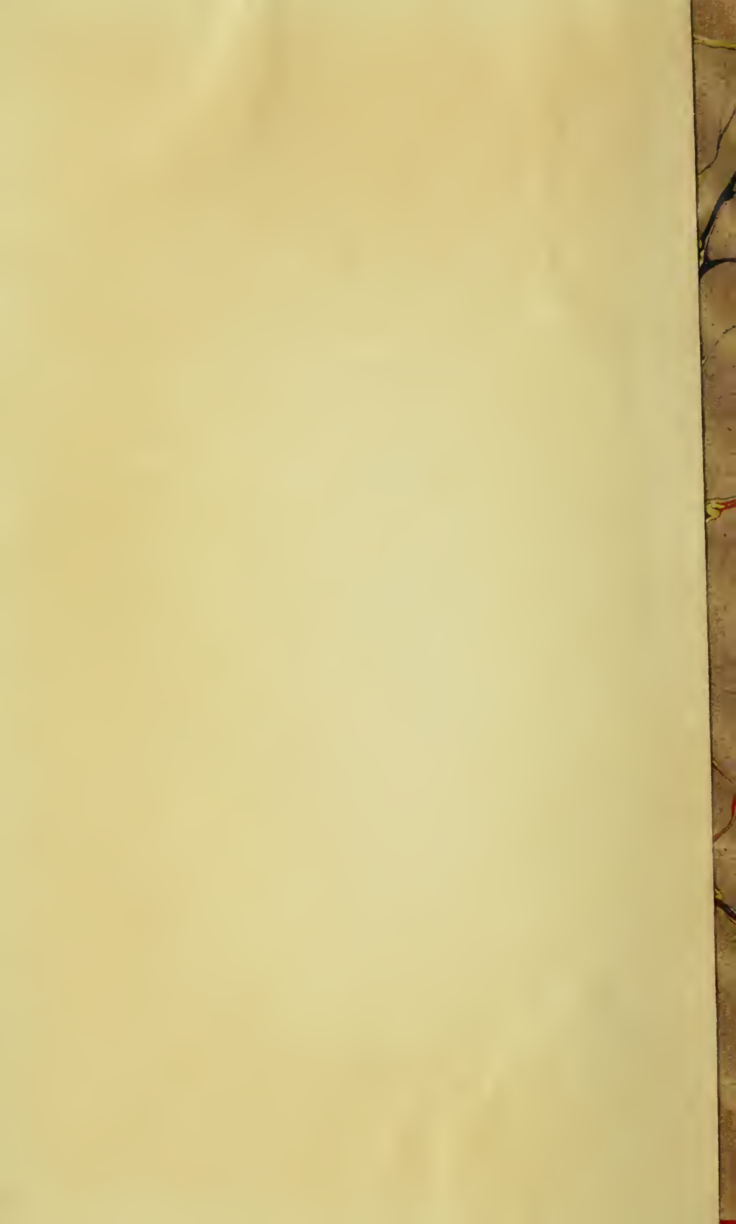












MÉMOIRES
DU TROTTOIR

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

LES AMOURS DE CINQ MINUTES. . . . . 1 vol
FLEUR D'ADULTÈRE. 1
LES SCANDALES DU JOUR. 1

THÉATRE

LE NID DES AUTRES, comédie en 3 actes.
LE REPENTIR, pièce en un acte.
ON DEMANDE UNE FEMME HONNÊTE, comédie en un acte.

Imp. de la Soc. de Typ. - NOIZETTE. 8, r. Campagne-Première. Paris.

MÉMOIRES
DU TROTTOIR

PAR

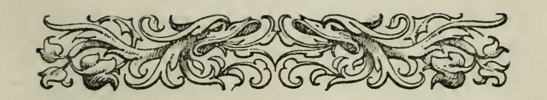
AURÉLIEN SCHOLL

— TROISIÈME ÉDITION —



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1882



MÉMOIRES DU TROTTOIR

I

L'INASSOUVIE

Dans la liste des étrangers qui sont arrivés à Nice pour y passer la saison d'hiver, je trouve le nom de la comtesse d'Elven. La comtesse a loué une villa isolée, aux environs de Cimiez; le jardin est entouré de murs, la grille garnie d'épais volets, et les fenêtres qui donnent sur la route restent constamment fermées.

Devant la villa, une corbeille d'orangers et de citronniers forme la bordure d'un vaste bouquet de roses, de violettes et de camélias; la comtesse Niva

d'Elven est ensevelie vivante dans ce tombeau de fleurs.

La disparition subite de cette mondaine, naguère si brillante et si recherchée, remonte à quelques mois à peine.

Paris est la ville où il est le plus difficile de se cacher, dès qu'on y a obtenu ou conquis une notoriété quelconque. Les murs y sont de verre; on sait où vous demeurez, quelles sont vos habitudes et vos préférences.

Paris se réveilla un matin en se demandant ce qu'était devenue la comtesse d'Elven. Elle avait sa loge à l'Opéra et aux Italiens, elle recevait le lundi et donnait à danser le jeudi. Tout à coup, sans que personne eût été prévenu, l'hôtel d'Elven se trouva fermé; il n'y resta pas même un concierge chez qui l'on pût déposer une carte et prendre des renseignements.

C'est en vain que les familiers des salons promenèrent un lorgnon inquiet sur les allées du bois de Boulogne et sur les tribunes de Longchamps; il leur fut impossible de découvrir la belle fugitive.

Madame d'Elven est partie, enlevée, disparue! Cette nouvelle retentit comme un glas funèbre dans le monde circonscrit entre le faubourg Saint-Germain et la rue de Tilsitt.

Les femmes sont si rares à Paris! Il y en existe

trente à peine. J'entends des femmes de l'espèce de madame d'Elven, dont le mari tient si peu de place qu'on peut les prendre tour à tour pour des veuves ou pour des demoiselles.

Que de créatures se croient femmes qui ne doivent leur sexe qu'à la robe et à l'éventail ! Sirènes sans écueil qui ne vous offrent même pas l'attrait d'un danger !

Tendre par caprice, emportée par bouffées, vive, insouciante et prodigue, la comtesse d'Elven était, comme Suzanne, la fiancée de Figaro, pleine de grâce et de délices, avec quelque chose de plus, c'est-à-dire l'innocence de moins.

Que de larmes au seuil de sa porte ! que de soupirs sous son balcon ! que de promesses faites, que d'espérances déçues !

Niva d'Elven, pour qui tant d'épées avaient lui au soleil, pour qui tant de balles avaient déchiré l'air, Niva n'était plus à Paris. Qu'était-il arrivé? Enlevée? elle, pourquoi? Le comte d'Elven habitait tantôt Londres, tantôt Vienne, elle n'avait qu'à ne pas se déranger pour être libre. Couvait-elle une de ces grandes passions qui exigent la solitude? Les passions naissaient sous ses pas, mais aucune n'avait pu prendre racine sur ce glaçon qu'elle appelait son cœur. Elle ne s'était donnée que pour se reprendre aussitôt.

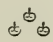
Le dernier de ceux qui l'avaient aimée s'était brûlé la cervelle. Il se nommait Nueil de Saint-Laurs; c'était un officier de marine, lieutenant de vaisseau, âgé de trente et un ans. Marié à une cousine, en Bretagne, il avait abandonné sa jeune femme et deux petits enfants pour s'attacher aux pas de l'enchanteresse.

La vie parisienne avait rapidement englouti sa modeste fortune, cinq ou six cent mille francs. Ses biens, vendus à la barre du tribunal, étaient passés en des mains étrangères. Un parent avait recueilli sa pauvre femme et ses deux bébés. Madame de Saint-Laurs s'était mise à donner des leçons pour vivre.

On dit que la comtesse Niva avait été la maîtresse de l'officier de marine, la maîtresse d'un instant. C'était un soir de pluie, l'Opéra faisait relâche; Saint-Laurs était là, dans le boudoir, suppliant et farouche à la fois. Niva s'était donnée nonchalamment, sans cesser de lire un roman commencé. Quand M. de Saint-Laurs revint, elle se mit à rire et le congédia. Huit jours après, il la rencontra au bras du prince de Galice. Il rentra désespéré et trouva chez lui une lettre de sa jeune femme qui lui apprenait que son plus jeune enfant venait de mourir. Le pain manquait quelquefois chez elle. Saint-Laurs saisit un revolver et se tua.

Le lendemain était jour d'Opéra; Niva d'Elven

parut dans sa loge, les épaules nues, souriante, jetant autour d'elle des regards dédaigneux, comme pour braver l'opinion.



Six mois se passèrent. Un soir, — on donnait les *Huguenots*, — un jeune homme se tenait debout à la porte de l'orchestre, les yeux fixés sur ceux de la comtesse.

Du moment où elle l'aperçut, Niva se sentit troublée. « C'est presque un enfant, pensa-t-elle, que me veut-il ? »

En effet, ce jeune homme paraissait vingt ans à peine. Son visage imberbe, pâle, était empreint d'une énergie singulière. Sa beauté ne passait pas inaperçue, car de toutes les loges les femmes qui s'éloignaient de la quarantaine braquaient leurs lorgnettes sur le coin de l'orchestre où il restait immobile et indifférent au spectacle.

Après le troisième acte, la comtesse d'Elven éprouva un malaise indéfinissable; elle entr'ouvrit la porte de sa loge. Les jeunes beaux, meneurs de cotillon, chevaliers de l'adultère et défenseurs du pain bénit, se pressèrent pour la saluer. Dans le corridor, elle vit le jeune homme de l'orchestre qui la contemplait avec une gênante fixité.

La comtesse demanda au baron de Lamaury, qui était assis à côté d'elle :

— Savez-vous le nom de ce jeune homme?

— Ma foi, non, répondit le baron; mais il y a un moyen bien simple de le savoir...

Il sortit, et, s'adressant à l'inconnu :

— Monsieur, lui dit-il, serait-il indiscret de vous demander votre nom?

— Pas le moins du monde, monsieur, répondit le jeune homme. Mon nom est sur ma carte.

— Et vous avez une carte sur vous?

— Certainement; mais, quand je la donne à quelqu'un... l'affaire a des suites.

— Comme il vous plaira, monsieur.

— Voici ma carte.

— Voici la mienne.

Le lendemain, le baron de Lamaury recevait un bon coup d'épée dans la poitrine, mais la comtesse d'Elven savait que le jeune homme se nommait Henri de l'Ile d'Elle.

Soigna le baron qui voulut; Niva ne fit même pas prendre de ses nouvelles.



A partir de ce jour, la comtesse ne put faire un pas sans rencontrer M. de l'Ile d'Elle. Il fut son

ombre... Au théâtre, au Bois, à la Madeleine, à Sainte-Clotilde, partout où allait Niva, elle était sûre de le trouver. Une nuit, ne dormant pas, elle se leva et souleva le rideau de sa fenêtre; Henri de l'Ile d'Elle était là, le regard fixé sur la chambre où elle reposait.

Niva repoussa le rideau, alluma deux bougies et saisit fiévreusement une feuille de papier parfumé. Son cœur battait pour la première fois. Elle passa la main sur son front.

— Je suis folle, murmura-t-elle.

Un instant après, un billet tombait aux pieds de M. de l'Ile d'Elle. « Venez demain, à trois heures. »



Il vint. La comtesse se leva, frémissante.

— Vous m'aimez? dit-elle; je vous aime aussi.

Et elle se laissa tomber dans un fauteuil, pleurant ses premières larmes.

— Oui, je vous aime, répondit Henri d'une voix grave, mais qu'importe? Pensez-vous que je me flatte de l'espérance de vous arracher jamais à ce monde que vous aimez et que je méprise? Mon enfance a été passionnée et farouche. Dans mes premières années, la religion a failli me rendre fou; plus tard, ce fut le désespoir.

— Quel âge avez-vous donc?

— Vingt-deux ans. Je suis sorti de ces crises avec un jugement froid, un tempérament sombre, couvant un désir secret dont quelquefois j'ai peur moi-même. Je me suis rendu à votre appel pour voir de près mon idole, mais ne me laissez plus jamais entrer chez vous, car je vous tuerais.

Niva eut un sourire de madone.

— Et si j'y consens? dit-elle.

— Je vous ai prévenue — et vous bravez le péril! reprit Henri.

— Le péril et le bonheur ne sont point des ennemis, répondit la comtesse.

A partir de ce jour, M. de l'Ile d'Elle arrivait dès le matin chez madame d'Elven; il se mettait au piano, et chantait d'une voix chaude et métallique des vers passionnés qui amenaient des larmes dans ses yeux. Il jouait avec elle comme un magnétiseur et, à minuit, il prenait son chapeau et se retirait, après avoir baisé la main de la comtesse.

On les vit quelquefois à cheval, toujours au galop, recherchant les allées solitaires du bois de Boulogne.

La comtesse voulut passer quelques jours au bord de la mer; ils étaient seuls, bien seuls, dans un coin solitaire de la plage normande. Niva ne vivait que

par cet être étrange qu'elle adorait — et qui ne l'avait jamais possédée.

Elle s'était jetée à son cou, le serrant dans ses bras; il l'avait repoussée doucement.

Un soir, elle se traîna, demi-nue, à ses pieds; Henri sortit froidement, la laissant évanouie sur le tapis.



La comtesse d'Elven devenait folle. Elle s'était faite tour à tour vierge et courtisane, sans pouvoir trouver le chemin de ce cœur qui lui échappait toujours. Elle voulait ce jeune homme, il le lui fallait.

Parfois, elle posait, nue, devant une glace, regardant son corps de déesse, se souriant à elle-même et appelant Henri. Elle appuyait ses lèvres glacées sur le cristal et fermait les yeux... Il la surprit un jour dans cette situation, et, après l'avoir contemplée un instant, confuse et rougissante, il sortit et alla se promener sur la terrasse du jardin.

Niva, restée seule, se roula en sanglotant sur la causeuse de sa chambre à coucher.

Une idée terrible lui traversa tout à coup le cerveau. Henri en aimait une autre.

Elle s'habilla à la hâte, se jeta dans une voiture et alla chez lui.

M. de l'Ile d'Elle occupait un petit entre-sol dans la rue de Prony.

Elle paya le concierge et le valet de chambre — et resta dans l'appartement, renversant les tiroirs, fouillant les meubles.

Dans le fond d'une étagère, elle trouva un petit coffret.

— C'est cela! dit-elle. Et, saisissant un poignard sur la cheminée, elle fit sauter la serrure.

Le coffret contenait des lettres, un mouchoir, un nœud de velours, un petit bouquet desséché...

Mais ces lettres étaient de son écriture, ce mouchoir était marqué à son chiffre, ce nœud de velours, elle le reconnaissait pour l'avoir porté!...

Au fond du coffret, elle aperçut un médaillon, qu'elle ouvrit précipitamment.

— M. de Saint-Laurs! s'écria-t-elle.



La porte s'était ouverte et Henri parut.

— Oui, dit-il, vous avez trouvé. C'est bien M. de Saint-Laurs, celui qui s'est tué parce que vous l'avez désespéré... J'ai vu mourir sa veuve... elle avait vingt-six ans!...

Vous avez semé bien des larmes et bien des désespoirs sur votre route, madame.

— Mais... qui êtes-vous donc? demanda la comtesse d'Elven.

— Je suis mademoiselle de Saint-Laurs, la sœur de votre amant d'une nuit.

— Vous... une femme?

— Oui, une femme... la haine ou la vengeance, comme vous voudrez.

— Une femme! murmura madame d'Elven.

— Tenez, reprit mademoiselle de Saint-Laurs, regardez à votre tour.

Et, ouvrant son corsage, elle étala une poitrine de marbre aux yeux effarés de la comtesse.

Puis mademoiselle de Saint-Laurs disparut en lançant à Niva, comme dernier adieu, cette fusée de rire satanique que scande si bien le baryton Maurel dans la scène de l'église — où Marguerite tombe foudroyée par Méphistophélès.



Le lendemain, un petit billet à l'adresse de M. de l'Ile d'Elle arrivait rue de Prony.

« Il faut absolument que je vous parle. Vous ne me condamnerez pas sans m'entendre. Venez, je vous en supplie.

» NIVA. »

La lettre resta sans réponse.

Madame d'Elven écrivit de nouveau :

« Qui que vous soyez, je vous aime tout de même!... »

Mais mademoiselle de Saint-Laurs était repartie pour la Bretagne. L'appartement avait été cédé tout meublé à un étranger qui venait d'arriver à Paris.



L'histoire qu'on vient de lire est connue d'un certain nombre de Parisiens. On pourrait dire les noms des personnages. J'ai dû la renfermer dans les étroites limites du journal; je le regrette, car certaines situations avaient besoin d'être développées. Mais c'est le sort du chroniqueur de brûler les sujets et les lignes, comme des chevaux emportés brûlent le pavé...

La comtesse Niva d'Elven se promène tristement dans les allées du jardin de Cimiez, pâle, amaigrie, les yeux bordés d'un cercle de bistre. On dirait des yeux de faire-part.

De temps en temps, elle tire de son sein un portrait, celui de mademoiselle de Saint-Laurs, et le couvre de baisers. Puis elle laisse retomber sa tête sur sa poitrine et pleure.

En plein soleil, sous le climat si doux de la Méditerranée, Niva frissonne et s'épuise dans une toux opiniâtre. Elle meurt doucement. Le printemps ne la reverra pas.





II

LE SUICIDE DE LA COMTESSE

Les journaux annonçaient, il y a quelques mois, qu'une femme du monde, d'origine russe, la comtesse de R..., s'était tuée d'un coup de pistolet. Cette désespérée venait d'avoir vingt ans. Les causes de son suicide restèrent inconnues pour le public.

La comtesse avait été très en vue dans le monde parisien. Trouville et Dieppe gardaient le souvenir de ses toilettes excentriques; l'enceinte du pesage n'avait pas oublié ses façons cavalières et ses allures quelquefois hautaines, plus souvent triviales. Son mari, joli homme, froid, distingué, n'avait rien du mâle. Sa voix aiguë, ses manières ef-

féminées avaient donné lieu à des commentaires assez malveillants. C'était pour la comtesse un *monsieur de compagnie.* Le jour, il portait son ombrelle et son manteau ; le soir, ses jumelles ou sa sortie de bal. On nommait plusieurs amants qu'avait eus la comtesse, on n'avait jamais connu de maîtresse au mari.



Quand une femme du monde a tâté du dévergondage, elle suit un chemin rapide. Sa curiosité est constamment excitée, son imagination toujours en quête de quelque chose de nouveau. Elle cherche jusqu'au plus épais du ruisseau un assouvissement qui la fuit toujours.

La comtesse de R... se plut quelque temps dans la société de deux ou trois femmes renommées dans la haute débauche. Il y eut des soupers en tête-à-tête, d'où l'homme était sévèrement exclu.

Puis il lui vint une âpre curiosité, un besoin de s'abaisser encore. Elle voulut connaître les sensations de la fille soumise, de celle dont la chair est comme une machine qui doit marcher un certain nombre d'heures. Cette orgueilleuse créature, qu'on voyait passer au galop dans les allées du bois de Boulogne, saluant à peine, du bout de sa crava-

che, ses danseurs de la veille, entra un soir, mystérieusement, dans un bouge. Elle avait choisi un quartier reculé, afin qu'aucun des habitués de la maison ne pût la reconnaître. Le marché fut passé avec la tenancière, et la comtesse, vêtue d'un court peignoir de couleur voyante, prit sa place dans le « salon » au milieu des filles plâtrées qui étalaient leurs épaules et leur gorge sous les globes du gaz, et leurs cuisses nues sur le velours grenat des divans.



La comtesse n'était pas jolie. Elle avait besoin de toilette; il lui fallait un certain milieu pour la faire ressortir. Ce n'est que dans la causerie qu'elle s'animait et devenait désirable. Hors de son cadre, elle était la première venue.

La maîtresse de la maison l'avait introduite dans son troupeau en disant:

— Mesdames, voici une *nouvelle*.

Les filles entourèrent la comtesse, la pressèrent de questions. Elle répondit par des fables. Chacune raconta son histoire, à la suite de quel accident elle en était arrivée là.

Il vint un monsieur, puis deux.

La comtesse les regarda du coin de l'œil, et, à

son grand étonnement, l'un choisit Rachel, une grande brune qui chantait à tue-tête le refrain d'une chanson de café-concert :

C'est la p'tite Atala,
C'est la p'tite Atala
Qui m'a mis dans c't état-là!

L'autre prit Camélia, une jeune blonde aux formes développées, un Rubens qui débordait le cadre. Toutes, l'une après l'autre, Elisa, Sapho, Andrea, Lazarine, obtinrent leur petit succès. Il y eut même trois ou quatre rappels.

Dans la maison où la comtesse avait voulu tenter son expérience, le passant avait pour cent sous une pleine chemise de femme, et — de neuf heures à minuit — pas un ne prit la comtesse.

Comme on dit dans l'argot du métier, elle n'*étrenna pas*. L'humiliation était aussi complète que possible.



La comtesse repartit en fiacre, le cœur broyé, dévorant ses larmes. Recherchée dans le monde à cause de son titre sans doute, et de ses toilettes et de sa réputation de facilité, elle n'était même pas bonne à être fille!

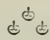
Personne n'avait voulu d'elle.

Et pourtant elle avait fait comme les autres. Elle avait ouvert son peignoir, allongé sa jambe nue. Un moment même, voyant que rien ne lui réussissait, elle s'était laissée aller à dire avec un rire forcé à un homme entre deux âges, qui semblait hésiter: Monsieur, je suis très aimable.

Quelqu'un qui eût pu voir la mondaine dédaignée mordant son mouchoir et broyant son éventail dans le fiacre qui l'emportait aurait probablement prévu la fin du drame. La lueur blafarde de la lanterne donnait à sa pâleur une teinte cadavérique.

La comtesse arriva enfin, monta quatre à quatre les marches de l'escalier qui conduisait à son appartement. Elle traversa le salon, criant à la femme de chambre qui l'éclairait: « Retirez-vous, je veux rester seule! »

Elle courut à son boudoir, ouvrit un petit meuble dit *bonheur-du-jour* et saisit un revolver au manche d'ivoire. Elle eut un sanglot déchirant, un cri de suprême désespoir, et, posant le canon sur son cœur à jamais flétri, elle pressa la gâchette.



On ne prend pas assez garde à la diathèse géné-

rale de notre époque, aux symptômes effrayants qui surgissent de toutes parts.

Le danger, l'horreur de demain, c'est la folie.

Voyez si les crimes qui se commettent aujourd'hui ressemblent à des crimes possibles, à des crimes *raisonnables*. La passion, l'intérêt ne sont même pas au fond. Celui-ci assassine un enfant et lui ouvre le ventre, uniquement pour se repaître de la vue de ses palpitations. Un autre saisit sa fille endormie, un bébé de trois ans, lui rompt les membres, et, lui ouvrant la gorge avec les dents, avale son âme en même temps que son sang.

Le couteau joue partout. Le crime a des raffinements étranges, des combinaisons imprévues. Il semble parfois n'avoir d'autre but que de produire un effet d'étonnement ou d'épouvante. Bientôt le meurtrier déposera sa carte sur le cadavre de sa victime, pour que personne ne puisse lui contester la gloire de son crime.

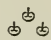
Quel souffle a passé sur le monde? Vers 1350, la danse de Saint-Guy éclata avec une effroyable vigueur. Michelet raconte que les malades, comme emportés d'un même courant galvanique, se saisissaient par la main, formaient des chaînes immenses, tournaient, tournaient jusqu'à mourir.

Les spectateurs riaient d'abord, puis, par une contagion, se laissaient aller, tombaient dans le

grand courant, augmentaient le terrible chœur.

Que fût-il arrivé si le mal eût persisté, comme fit longtemps la lèpre dans sa décadence même?

C'était comme un premier pas, un acheminement vers l'épilepsie. Si cette génération de malades n'eût été guérie, elle en eût produit une autre décidément épileptique. Effroyable perspective! L'Europe couverte de fous, de furieux et d'idiots!

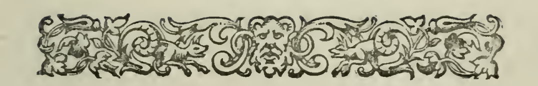


La névrose est la maladie de l'époque. Elle est autour de nous sous toutes ses formes: l'hystérie, les attaques de nerfs, l'épilepsie, les convulsions, le délire, la catalepsie...

Une jeune fille a tué les petits enfants confiés à ses soins en leur introduisant un couteau dans la bouche pour leur couper la gorge. L'enfant crachait le sang et mourait. Une autre se lève la nuit et met le feu à une maison. Trois personnes périssent dans l'incendie. Hystérie. Lemaître éventre le petit Schœnen; névropathie générale.

La folie nous talonne, la névrose nous envahit. Et si vous ne voyez pas la maladie, c'est que vous l'avez.





III

LA NOBLESSE DE MAZAS

Un certain Alexandre-Bernardin Dominguez, de Buenos-Ayres, âgé de vingt-cinq ans, vient d'être condamné à douze ans de travaux forcés. « C'est, dit le compte rendu, un fort joli garçon ; il prétend avoir été capitaine d'artillerie dans son pays; on lui prête de nombreuses bonnes fortunes et on le dit poète.»

Les faits qui l'amènent devant la cour d'assises remontent à 1876. Il avait été condamné par contumace à dix ans de travaux forcés, pour plusieurs escroqueries, ornées de quelques faux.

Après trois années, qu'il passa en Belgique et en Allemagne, où il fit de nombreuses dupes, Domin-

guez revint à Paris, se croyant oublié ; mais la police avait gardé son signalement et il fut arrêté à l'hôtel du Louvre, où il demeurait sous le nom de marquis de Castel Bravo.

C'était un soir de l'hiver dernier, fin décembre, si je ne me trompe. J'étais assis, chez Bignon, à l'une des tables du fond, avec deux ou trois de mes amis de Saint-Pétersbourg. A notre droite, trois jeunes gens causaient assez gaiement ; ils parlaient espagnol. A notre gauche était assis le plus jeune fils de M. Janvier de la Motte, celui qui fait d'amusants vaudevilles sous le pseudonyme de Beauvallon ; il avait pour compagnon un propriétaire normand, quelque ancien ami des grands jours d'Évreux.

Une dame entra. Le plus jeune des Espagnols lui adressa quelques mots au passage ; elle en parut fort irritée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Beauvallon en pâlissant.

— Un de ces individus, répondit la dame, qui se permet de m'arrêter au passage !

— Pouah ! fit le vaudevilliste, des *rastaquères* en quête d'expositions... Ils cherchent de l'or dans leur pays et des truffes à Paris !

Le plus jeune des Espagnols se leva nonchalamment et s'approchant de M. Janvier de la Motte-

Beauvallon : « Je suis étranger, monsieur, lui dit-il avec la plus grande politesse, Américain du Sud, et je ne puis laisser passer les paroles que vous venez de prononcer. »

— Parfaitement, monsieur, s'écria Beauvallon ; vous avez été impertinent avec madame....

— Cela suffit, monsieur, interrompit l'Espagnol, voici ma carte.

— Voici la mienne, répondit Beauvallon, j'attends vos témoins, et le plus tôt sera le mieux !

L'Américain alla continuer son grog et reprit, avec ses camarades, une conversation souvent coupée d'éclats de rire.

— Comment s'appelle-t-il ? demandai-je à Beauvallon.

— Voici.

Et il me fit passer la carte, sur laquelle je lus : *Marquis de Castel Bravo.*

Le lendemain, les témoins de Dominguez vinrent présenter ses excuses au jeune Beauvallon, et le duel n'eut pas lieu.

En lisant hier la condamnation de ce malheureux jeune homme, je me suis rappelé sa physionomie pleine de charme et d'animation, ses yeux noirs et brillants, ses lèvres souriantes, et involontairement j'ai accusé Paris, Paris qui envoie au bagne pour douze ans ceux qu'il a entraînés et perdus !

Si Dominguez était resté à Buenos-Ayres, il n'eût pas éprouvé le besoin et il n'eût pas eu la possibilité de revêtir tant de formes et tant de masques, de s'affubler de tant de noms... duc de Trévise, comte de Guiche, vicomte de Montalba et marquis de Castel Bravo !



J'ai souvent rencontré de ces types à facettes dans les menus sentiers de la vie parisienne. Un jour même, il m'a fallu, bon gré mal gré, devenir le confident de quelques minutes d'un de ces paons exotiques.

Jusqu'au jour où il comparut devant le tribunal correctionnel, qui le condamna à six mois de prison pour avoir acheté à crédit et revendu à cinquante pour cent de perte un collier de vingt mille francs, personne ne connaissait le véritable nom de Thémistocle Bromberg. A l'hôtel du Louvre, il se faisait appeler le baron de Smolensk; au Grand-Hôtel, le comte de Wilna ; il était reçu dans deux ou trois maisons sous le nom de vicomte d'Espansival, et dans les brasseries et caboulots du boulevard des Batignolles, il s'était présenté comme un peintre hongrois nommé Michel Kiraly.

Tantôt on le rencontrait au Bois, nonchalam-

ment étendu sur les coussins d'une voiture armoriée, élégamment vêtu, portant haut la tête; tantôt on l'apercevait sous des vêtements râpés, coiffé d'un vieux chapeau mou, se glissant dans les petites rues des hauts quartiers et entrant dans quelque gargote où il se faisait servir une portion de bœuf et un demi-setier de vin bleu.

Un jour, à l'ambassade de... on m'avait présenté le *comte de Wilna*. Quelque temps après, aux Champs-Élysées, je vis un passant lui faire un petit salut de la main, en disant : Bonjour, *Smolensk!* Une autre fois à la *Nouvelle Athènes*, un jeune peintre de mes amis, Paul Robert, l'appela *Kiraly*.

— Qu'est donc ce jeune homme? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, répondit Robert. Il s'est trouvé en même temps que moi dans un groupe d'artistes à la brasserie Saint-Georges. On m'a dit qu'il était peintre; c'est un bohémien, ou tzigane...

— Avez-vous quelquefois vu de sa peinture?

— Jamais.



Il était une heure de l'après-midi. Une chaleur accablante tombait d'aplomb du haut des toits; à peine

un rare passant apparaissait de loin en loin. Je traversais la rue Condorcet quand j'aperçus Bromberg qui cheminait lentement, son chapeau à la main.

Quand il avait commis quelque méfait, il laissait pousser sa barbe, pour qu'on ne le reconnût pas; puis, sachant combien l'oubli est prompt au cœur des Parisiens, il reparaissait subitement, rasé de frais, rajeuni, avec des allures pimpantes.

A ce moment, sa barbe était longue.

— Bonjour, monsieur, me dit-il; vous ne me reconnaissez pas?

— Je n'ai pas de raison de vous reconnaître

— Cependant, je voudrais vous consulter sur un point. Il ne passe personne, on ne vous verra pas causer avec moi, et peut-être vous quitterai-je un peu consolé.

— Qu'avez-vous à me dire?

— J'ai à vous dire que je ne suis pas un malhonnête homme.

— Tant mieux pour vous, monsieur.

— Qu'ai-je donc fait, après tout, pour qu'on me tourne le dos? Je me suis affublé d'un titre de baron qui ne m'appartient pas? Mais tout le monde sait qu'un titre de baron s'achète pour six mille francs et que, pour dix mille, on peut être comte. Si j'avais payé mon titre, on n'aurait rien à me dire.

Quelle différence y a-t-il entre un homme qui est un vrai baron parce qu'il a donné six mille francs à un marchand italien, et un homme qui s'intitule baron parce qu'il pense que ce titre lui facilitera l'accès d'un monde qu'il aime et qu'il recherche? Le premier est-il beaucoup plus baron que le second?

Tenez, je vais vous dire mon histoire en deux mots, cela ne vous fera pas de mal et je trouverai une consolation dans cet épanchement.

Mon père tient, dans un faubourg de Linz, une petite auberge à l'enseigne du *Mouton d'or*. Ma mère faisait la cuisine elle-même, et il m'est arrivé plus d'une fois de servir la soupe et le jambon aux charretiers et aux paysans du cercle de la Mulh. J'allais à l'école avec les enfants pauvres de mon quartier, mais, le rabbin Zacharie Muller m'ayant pris en amitié, je reçus de lui des leçons particulières, qui, plus tard, m'ont permis de compléter moi-même mon éducation. Je sais le latin et le grec, je parle couramment le russe, le slave, l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le français même, comme vous pouvez en juger.

Dans une soupente, au-dessus de l'écurie du *Mouton d'or*, on m'avait ménagé une chambre. L'unité seule y était représentée : un lit, une table, une chaise. Un jour qu'un monsieur de Passeau m'avait

donné un demi-florin de pourboire, je joignis un miroir à mon ameublement. Ce miroir, encadré de bois en acajou, fut à la fois mon confident et mon mauvais génie. C'est ce miroir qui m'a perdu. J'étais grand, bien fait, vigoureux, mais je n'avais pas attaché jusque-là un grand prix aux avantages physiques. Me comparant avec les brillants cavaliers que je voyais passer quelquefois sur la route, je me trouvai plus beau qu'eux. Pourquoi ces gens-là passaient-ils leurs journées en promenades et leurs soirées en plaisirs; pourquoi leurs compagnes étaient-elles si élégantes et si parfumées, tandis que je soignais les chevaux et que je faisais les doux yeux à la servante de notre voisin, le professeur Alkirch? Mon miroir criait à l'injustice...

Un soir, je m'enfuis de la maison paternelle et je partis à pied pour Passeau, où j'entrai comme interprète dans un hôtel. Au bout de quelque temps, le prince de Stelberg me prit comme valet de chambre et m'emmena à Vienne.

C'est à Vienne que je me façonnai aux belles manières. Je regardai comment les gens du monde saluaient les femmes, comment ils tenaient leur chapeau, de quel air ils s'accoudaient au piano, et le soir, dans ma chambre je me donnais des répétitions.

Quand j'eus réalisé quelques économies...

— Étaient-ce bien des économies? demandai-je.

— Peuh! je veux être franc avec vous; en rentrant du cercle, le prince laissait traîner des tas de louis sur les meubles; j'en ai pris le plus que j'ai pu. Il eut aussi le malheur de perdre des boutons en diamant et plusieurs objets de luxe dont les brocanteurs me donnèrent une dizaine de mille francs. C'est avec cet argent que j'arrivai à Paris. Un tailleur à la mode fit de moi un élégant de quelques semaines; je pris une voiture au mois et j'eus quelques succès auprès des demi-mondaines.

Il vient tant d'étrangers à Paris qu'un jeune homme aimable et habile peut se créer d'utiles relations rien que dans l'hôtel où il réside, sans parler du café voisin. Le tout est d'aller aux bons endroits. Encore faut-il pouvoir durer.

Mes ressources furent épuisées avant que j'eusse fondé le nombre de relations suffisant pour vivre. Un ancien chasseur de l'hôtel du Danube, à Odessa, qui se faisait appeler Dranam-Pacha, m'avait appris à tricher au jeu, mais les pontes de qualité me faisaient défaut. Un soir cependant je gagnai quelques centaines de louis à un prince russe, mais il cessa de me saluer sur le boulevard. Ah! j'ai tâté de tous les métiers sans pouvoir vivre d'aucun. Oui, monsieur, j'ai proposé des cartes obscènes aux passants; je suis allé dans les hôtels offrir de faux Corot et de

faux Stevens aux nouveaux débarqués; métier perdu! les Américains mêmes commencent à s'y connaître. L'un d'eux, à qui j'offrais un petit Feyen-Perrin pour dix louis, m'a répondu: « Ce tableau est faux; c'est une croûte qui vaut dix francs pour un épicier. » Enfin je nouai d'utiles relations avec une marquise portugaise, âgée de soixante ans, mais très passionnée. Elle me remit à flot.

C'est alors que je pus devenir le brillant comte de Wilna et le sémillant d'Espansival.

— Pourquoi tant de noms?

— Pour dépister les créanciers...

— Jusqu'au jour où vous avez été pris la main dans le sac.

— Un malheur! monsieur, un malheur qui deviendra peut-être un bonheur. Jusqu'à ce jour, j'étais gêné dans mes opérations... Une fois en prison, je me suis dit : — Me voilà débarrassé une bonne fois de l'honneur! Maintenant, tout m'est égal. Plus de scrupules, plus de craintes! Je me sens deux fois plus fort qu'auparavant. Quelle belle vie de lutte je vais recommencer! J'étais si fier quand on annonçait dans un salon :

« Le comte de Wilna! »

C'était moi. J'allais saluer la maîtresse de la maison. Les demoiselles me regardaient d'un œil favorable... Et je me disais : Je pourrais être réellement

comte de Wilna... Bromberg, le fils de l'aubergiste de Linz, aurait sa place tout comme un autre au banquet de la vie parisienne. Je circule comme un faux billet de banque, mais tout le monde peut s'y tromper, tant j'étais fait pour briller dans les salons! J'ai dansé avec la duchesse de X..., avec la marquise de F... Le prince de L... m'a appelé « son cher ami! » j'ai pu pénétrer jusque chez une majesté détrônée et, si je n'avais été arrêté sur la plainte d'un bijoutier maudit, j'allais être présenté au prince de Galles! — Oui monsieur! Voyez-vous ce qu'ensuite j'aurais pu faire à Londres! Comme j'étais posé!...

Bromberg poussa un profond soupir.

— Qu'allez-vous faire maintenant? lui demandai-je par curiosité. Il faudrait quitter l'Europe. Vous êtes intelligent, vous trouverez aux États-Unis quelques occasions de faire fortune honorablement...

— Honorablement? s'écria Bromberg, et pourquoi cela? Qu'est-ce que cela peut me faire maintenant?

— Mais alors?

— J'ai trouvé. Une vieille dame anglaise, veuve depuis 1852, ne me connaît que sous le nom de Kiraly. Je lui ai fait la cour, et elle en est arrivée à me parler de mariage... Je vais l'épouser en Italie, dans

quelque village, avec de faux papiers. Elle a dix millions, dix millions! J'achèterai un titre... et, dans deux ans vous entendrez parler du comte de San-Benito ou du prince de Villa-Vecchia, que sais-je? Ce sera moi!

Bromberg me fit un salut à la fois ironique et triomphant...

Il a dit : « dans deux ans. » C'est possible; mais je parie que, dans trois ans, quatre peut-être, nous lirons dans les *Faits divers :* « La cour d'assises de la Seine a condamné hier à dix ans de travaux forcés un aventurier du nom de Bromberg, dont l'existence a été des plus agitées... »

Bromberg après Dominguez, Wilna après Castel Bravo. Et après celui-là ce sera un autre — et toujours comme cela!





IV

LA NOBLESSE D'HOTEL

La vie nomade est encore la vie normale d'une grande partie de l'espèce humaine. Au lieu de demeurer sous la tente et de se transporter d'un lieu dans un autre avec leurs troupeaux, les pasteurs modernes se transportent de ville en ville avec leurs malles et mènent la vie d'hôtel. Ce sont les Anglais et les Américains qui ont, les premiers, adopté ce genre de vie, et leur exemple a été suivi par les chercheurs de fortune de toute nationalité, marquis italiens et comtes polonais, juifs allemands et gentilshommes dalmates, épiciers de Chicago et marchands de pétrole de la Cité, proxénètes enrichies et raccrocheuses mariées.

On a souvent demandé ce que devenaient les demoiselles du trottoir et les filles de maison. Les moralistes prétendent qu'elles finissent balayeuses de rues, quand elles ne sont pas mortes avant trente ans.

C'est une erreur ou un mensonge. Elles se marient et deviennent des femmes honnêtes; j'en ai vu deux ces jours-ci, l'une à Lagny, l'autre à Melun, qui sont des épouses modèles et que les curés donnent comme exemples à toutes les femmes de leur localité.

Un Parisien qui ferait un voyage de découverte en Russie, en Autriche et en Italie, reconnaîtrait sous des titres pompeux bon nombre des soupeuses du Helder et du Café américain. D'anciennes figurantes des Variétés, des beautés cotées deux louis sont, à l'heure actuelle, les épouses dévouées de deux grands manufacturiers et ennemies raisonnées du libre échange. Il n'y a pas de femmes perdues; elles se retrouvent toujours.



C'est un singulier assemblage que celui que présente, dans de certaines saisons, la salle à manger d'un des grands hôtels de Paris. Il y a de tout, des princes et des mouchards, des pasteurs

anglicans et des filous de toute origine, des banquiers de Francfort ou d'Odessa et des grecs de Venise ou de Cracovie. Les gens vraiment riches ne sont point les plus corrects et les plus exacts dans leur toilette. Ceux qui ne payent ni leur chemisier ni leur tailleur sont toujours mieux mis que les autres. Tel gentleman que vous voyez en cravate blanche et en habit noir, irréprochable des pieds à la tête, n'a pas toujours dix francs dans sa poche, ou, s'il les a, c'est qu'il les tient de la générosité d'un voisin de chambre ou de la confiance d'une débitante de tabac du voisinage, qui les lui a prêtés parce qu'il avait *oublié son porte-monnaie*.

Désireux d'étudier Paris sous toutes ses faces, j'avais dîné un soir à la table d'hôte d'un des plus grands hôtels de Paris. J'avais pour voisin un jeune homme de haute mine, moustache blonde, démarche quelque peu hautaine, tenue de premier ordre. Pendant le cours du dîner, il me confia qu'il se nommait le comte de Danneberg, d'une famille bien connue en Finlande, mais brouillé, pour le moment, avec ses parents. Il se trouvait fort embarrassé pour faire bonne figure dans le monde et, en attendant des jours meilleurs, il plaçait des photographies obscènes, qu'il avait rapportées de Vienne.

Et le fier gentilhomme, tirant un paquet de sa poche, me proposa de lui en acheter quelques-unes

à deux francs la pièce. Ce faisant, j'obligerais infiniment un fils de bonne maison.

J'ai revu ce gentilhomme au Bois, en voiture de grande remise, nonchalamment penché sur les coussins et saluant du bout des doigts les célébrités du monde galant; puis, dans un des grands cercles de Nice; il gagnait trente-cinq mille francs. Finalement, j'ai lu dans les petites nouvelles des théâtres qu'il allait épouser une actrice retirée, actuellement en possession de quelques centaines de mille francs, qu'elle ne doit qu'à son travail.



Les dépenses d'une maison montée sur un certain pied ont pris de telles proportions que l'amour du *chez soi* tend à disparaître de plus en plus de nos mœurs.

Un Anglais veuf voyage avec ses filles; il passe trois mois à Paris dans un *family hotel*, l'hiver à Cannes ou à Nice, le reste de l'année aux bains de mer. Il compte, pour trouver des gendres, sur une rencontre en wagon ou en bateau à vapeur, sur les hasards d'un bal de charité à l'hôtel Continental ou d'une sympathie qui peut éclore au prêche dans une église réformée.

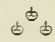
La vie d'hôtel offre des avantages multiples. Un

nombreux domestique est à vos ordres. Sur un coup de sonnette, vos habits sont brossés, raccommodés; à toute heure de jour et de nuit, thé, café, bouillon sont tenus à votre disposition. Les gens qui vivent à l'hôtel reçoivent des invitations et ne sont pas tenus de rendre les politesses qui exigent un salon et un personnel. On y a le loyer qu'on veut avoir. Le locataire du quatrième étage a une chambre et deux repas pour 500 francs par mois. Un chef de famille qui croit utile de donner une petite soirée avec romances au piano loue un salon pour la journée. C'est une affaire de 25 à 50 francs. Et ses filles font de la musique, chantent une romance, un duo. Au besoin, le tapis est enlevé et on danse.



Les Américains prisent fort cette existence libre et vagabonde. Une dame de New-York, ennuyée de la vie de ménage, laisse son mari aux affaires, et part pour l'Europe avec sa fille et sa nièce. Elle va de capitale en capitale, de ville d'eaux en ville d'eaux, nouant des relations, énonçant un chiffre de dot considérable pour ces demoiselles. De temps en temps, elle prend un amant, et, si elle est contente de quelqu'un d'entre eux, elle en fait un mari pour sa fille; elle ne lui fait épouser sa nièce que si

elle tient à se conserver des droits sur le jeune homme.



Tout le monde a connu à Hyères et à Cannes le fameux baron Sterwich. Il se disait Danois, ancien officier.

Pourquoi pas? Il vivait au cercle et du cercle, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, ne corrigeant la fortune que quand elle le méritait sérieusement. On citait des semaines entières d'une déveine effroyable; le baron perdait trois ou quatre cent mille francs. Alors, vous comprenez, il fallait que cela finît, et cela finissait.

A trente-six ans, le baron Sterwich se maria. Une dame veuve arrivait de l'Amérique du Sud avec une fille d'une rare beauté, Mariquita Martin, née d'un père français et d'une mère bolivienne. Des épaules et des bras superbes, une taille de mulâtresse; les yeux et les sourcils, deux diamants du Brésil sous deux arcs de velours noir. On parlait d'une fortune considérable. Le lendemain du mariage, la tête sur l'oreiller, le baron confessa qu'il ne lui restait qu'une quarantaine de mille francs et que leur bonheur dépendrait de sa veine au jeu. La jeune épouse, de son côté, avoua à son mari que

les cent mille hectares inscrits au contrat comme lui appartenant étaient encore à l'état inculte et n'acquerraient une réelle valeur que le jour où le baron Haussmann établirait un boulevard sérieux au milieu des pampas. Là-dessus, on s'embrassa et tout fut dit.

L'hiver suivant, Sterwich était réduit à *quia*. Le ménage devait une vingtaine de mille francs aux fournisseurs parisiens et, la fin du mois approchant, l'hôtelier de Nice — où monsieur et madame étaient venus s'échouer — allait présenter sa note, laquelle montait bien à sept ou huit mille francs. D'autre part, le loueur de voitures, la modiste, la tailleuse, la lingère en étaient venus à parler de papier timbré.

Un jeune Russe, à peine majeur, naturellement prince, s'était épris des beaux yeux de Mariquita. Le baron et son épouse pensèrent que c'était à cet amoureux inexpérimenté de les tirer de ce mauvais pas.

On l'invita à dîner un jour de pluie. Vers neuf heures, le baron souleva le rideau de la fenêtre.

— Le temps est affreux, dit-il; impossible de sortir.

Mariquita, qui n'avait négligé aucun genre de provocation avec le prince et qui l'avait allumé du regard, du genou et du pied, s'écria:

— Faites une petite partie en prenant une tasse de thé!

— C'est cela, dit le Russe, enchanté de pousser ses affaires le plus possible.

L'échafaud fut dressé. Le baron battit les cartes.

— Je fais cinquante louis.

— Accepté.

— Pardon, interrompit Mariquita, je fais cinq louis dans le jeu du prince. Voulez-vous?

— Comment donc, madame!

Elle s'assit à côté de lui, s'appuyant sur son épaule, le brûlant de son haleine. A de certains moments, le jeune homme n'y voyait plus.

— Quitte ou double! disait le baron.

Et toujours quitte ou double.

Mariquita s'était penchée. Elle avait passé une main sous la table et, tout doucement, elle serrait le genou du prince russe qui, rouge jusqu'aux oreilles, jetait sur le mari des regards effarés.

A dix heures, il perdait trois cent mille francs.

— Tâchez d'aller jusqu'à onze heures, lui dit tout bas Mariquita; le baron a une course à faire... Nous resterons seuls.

Cette heure additionnelle coûta cent cinquante mille francs de plus au jeune homme, qui, s'il était heureux sous la table, ne l'était guère dessus.



Cette comédie, Mariquita la recommence deux ou trois fois chaque hiver. Elle choisit un naïf, aussi jeune et aussi riche que possible, lui jette de longs regards, se retourne quand il passe. Il ne tarde pas à se faire présenter; elle en fait alors son danseur préféré, — puis on l'invite à dîner et on lui fait le *coup de la table.*

Cela n'empêche pas le baron et sa phosphorescente épouse d'être reçus dans la meilleure société de toutes les villes où il n'y en a pas de bonne.



Les Américains du Nord forment la race cosmopolite par excellence. Il semble qu'ils aient pour devise: « On n'est bien que hors de chez soi. »

On les trouve partout, sous les glaces des pôles, au soleil des tropiques. Ils promènent dans tous les sens leur aventureuse énergie, leur mépris de la mort. Dans les contrées les plus inexplorées de l'Afrique mystérieuse, quand arrive, après toute sorte de fatigues et d'épreuves, le premier Anglais qui ait foulé ce sol nouveau, il y trouve deux Américains installés depuis longtemps.

Aux Etats-Unis, un grand nombre de familles vivent à l'hôtel. Un de mes amis m'a raconté qu'il s'était trouvé, sur le bateau à vapeur qui va de Memphis à Saint-Louis, avec un jeune ménage qui faisait pour la deux cent-huitième fois son voyage de noces.

Le steamer met deux jours à faire le trajet. Il s'y trouve des *cabines nuptiales*, assez confortablement installées. Les nouveaux mariés s'y étaient trouvés si bien qu'ils n'ont pu se décider à s'installer en terre ferme, et voilà deux ans qu'ils vont constamment de Memphis à Saint-Louis et de Saint-Louis à Memphis!





V

LE ROMAN DE FOLLETTE

FOLLETTE était une toute petite chienne noire à poils ras, de l'espèce des ratiers anglais. C'est la race la plus amusante et la plus remuante qui soit au monde. Vive comme la poudre, toujours en mouvement, curieuse, affairée, Follette, qui n'était guère plus grosse qu'un lapin de garenne, eût rempli une maison à elle seule. Elle montait et descendait l'escalier vingt fois par heure, allant de la chambre au salon, du salon à la cuisine, flairant partout, sautant sur les genoux de toute personne disposée à la caresser quelques instants. Il fallait qu'elle vît tout ce qui se passait, qu'elle se rendît compte de chaque chose. Dès le matin, au retour

du marché, elle savait, en trois aspirations de son petit museau noir comme une truffe, ce qu'il y aurait le soir pour dîner.

On lui avait à peine coupé les oreilles, pour sacrifier à la mode, et, quand elle dressait les deux petits cornets à tabac placés aux extrémités de son front carré, cela lui faisait la plus drôle de figure qu'on puisse imaginer.

Follette avait coûté cinq cents francs, ni plus ni moins, à M. Gontier, banquier à Orléans, qui en avait fait cadeau à sa fille Alice. On eut bientôt noué connaissance. La mignonne petite bête s'attacha tout de suite à sa maîtresse; on ne pouvait voir l'une sans l'autre. Le choix d'un collier fut toute une affaire. Mademoiselle Alice se décida pour un collier composé d'une double chaîne d'acier réunie par une plaque sur laquelle elle fit graver son nom et son adresse; un petit grelot d'argent, fixé à l'une des mailles, tintait joyeusement à chaque mouvement de Follette. Le soir, mademoiselle Alice lui ôtait son collier, qui l'eût gênée pendant la nuit, et le lendemain Follette, appuyant ses deux pattes sur les genoux de sa maîtresse, tendait elle-même le cou pour reprendre les insignes qui lui allaient si bien.

Follette couchait dans la chambre de sa maîtresse; on lui avait fait un lit moelleux avec un morceau

de tapis soigneusement plié au fond d'une corbeille d'osier.

L'hiver, dès que la petite chienne, après avoir tourné plusieurs fois sur elle-même, s'était couchée en rond, le museau appuyé sur son arrière-train, mademoiselle Alice la recouvrait d'un jupon devenu trop court, et qui remplissait le double emploi d'édredon et de rideau.

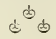
Le dimanche matin, il y avait un crève-cœur. Mademoiselle Alice allait à la messe avec sa gouvernante, madame Gontier étant morte depuis plusieurs années. Or, on n'ignore pas que le préjugé interdit l'entrée de l'église aux chiens de toute race et de toutes dimensions. Il n'est pas plus permis à un toutou d'Écosse ou de Havane de faire son salut qu'à un bouledogue ou à un terre-neuve.

Quand Follette voyait sa maîtresse s'éloigner, elle poussait des cris déchirants; Alice la consolait de son mieux, l'embrassant et lui passant la main sur le dos en disant : à tout à l'heure! Mais la mignonne petite bête avait le cœur gros. Elle se réfugiait sous un fauteuil et faisait entendre de petits gémissements qui indiquaient sa douleur.

Mais aussi quelle joie quand sa maîtresse rentrait. Follette faisait des bonds prodigieux pour arriver jusqu'à sa figure; elle tournait et gambadait; c'était presque du délire. Une mère qui revoit

son fils qu'elle croyait mort n'a pas de transports plus touchants.

Cette demi-heure qu'avait duré la messe était un siècle pour Follette. Retrouver sa maîtresse après une si longue séparation, elle ne pouvait croire à tant de bonheur! Elle jappait et elle riait à la fois.



L'hôtel qu'occupait M. Gontier était bâti entre cour et jardin. Dans la belle saison, Follette se plaisait à courir dans l'herbe; elle poursuivait les papillons avec une ardeur qui eût excité la jalousie d'un lévrier d'Écosse. Si le vent chassait une feuille sur le sable de l'allée, Follette courait après la feuille et la rapportait gravement à mademoiselle Alice. La petite chienne avait une haute idée de ses devoirs; elle ne laissait traîner dans la maison ni un bouchon ni une boule de papier.

Un jour, en entrant dans un magasin, Alice s'aperçut qu'elle avait perdu son porte-monnaie. Elle eut beau tourner et retourner ses poches, le porte-monnaie n'y était plus.

La marchande s'avisa que Follette tenait quelque chose à la gueule, si tant est qu'on puisse appeler gueule la petite bouche terminée en pointe par laquelle Follette happait sa pâtée.

C'était le porte-monnaie que la fidèle compagne de mademoiselle Alice avait ramassé sur le trottoir. Un biscuit et beaucoup de caresses furent la récompense de son zèle.



Il n'y avait pas dans toute la ville un autre chien aussi petit que Follette. Elle souffrait bien un peu de son isolement, mais à part deux époques de l'année, il était facile de voir qu'elle avait pris son parti du célibat.

Dans la rue, un grand braque ou un bull s'arrêtait de temps en temps tout étonné, et semblait se demander si cet animal minuscule pouvait bien appartenir à la même famille que lui. Il approchait lentement, en sondeur, et flairait Follette d'un air scientifique. Celle-ci, flattée qu'on fît attention à elle, donnait deux ou trois battants de queue, puis s'éloignait en toute hâte, jugeant bien que ce n'étaient point là des maris pour elle.

Elle n'avait qu'un ami dans la ville, un grand terre-neuve, un voisin nommé *Tom*. Ce terre-neuve n'était déjà plus un jeune homme; il avait sept ans quand Follette atteignit son vingt-et-unième mois. La première fois qu'elle l'aperçut, Tom était étendu, en plein soleil, sur le seuil de sa maison, les pattes allongées, le nez en avant, les yeux à demi fermés.

Elle reconnut en lui tous les signes de la race; il y avait dans son attitude ce je ne sais quoi qu'on ne trouve que dans les vieilles familles; c'était évidemment un grand seigneur déclassé. Follette s'approcha de lui en remuant la queue. Tom, évidemment charmé de recevoir le salut d'une si gracieuse petite bête, se leva aussitôt et s'assura d'un coup de nez que Follette appartenait au beau sexe. Il lui allongea un coup de langue sur le museau. Follette, qui était chatouilleuse, répondit à cette politesse par une série de gambades qui mirent Tom en belle humeur. Il courut après Follette, qui tâchait de lui échapper par des circuits et des zigzags d'une charmante fantaisie. Tout à coup il s'arrêtait, attendant une nouvelle provocation. Follette alors se campait fièrement devant le molosse, et faisait entendre de petits jappements d'un timbre jeune et clair; puis elle sautait autour de Tom, essayant de lui mordiller les oreilles. Ce jeu dura jusqu'au moment où mademoiselle Alice rappela Follette. Celle-ci apprit bientôt que Tom n'était pas un chien ordinaire; un soir, il avait défendu son maître, attaqué par deux chenapans sur un chemin écarté; une autre fois, il avait sauvé un enfant qui venait de tomber dans la rivière. Il n'y avait pas, dans tout le département du Loiret, un autre chien de garde aussi brave ni aussi vigilant que Tom.

Les sentiments basés sur l'estime sont les seuls durables. L'amitié de Tom et de Follette ne devait cesser qu'à la mort.



Quatre années s'écoulèrent de cette bonne vie de province. Mademoiselle Alice avait dix-neuf ans quand M. Gontier se trouva subitement ruiné. Les banquiers honnêtes sont quelquefois frappés cruellement par le sort, les autres jamais.

M. Gontier quitta Orléans et vint, avec sa fille, se fixer à Paris, où il espérait trouver un emploi. Il lui restait à peine quelques milliers de francs... Alice n'avait pas voulu se séparer de Follette; elle était là, compagne de l'infortune, comme elle avait été celle des heureux jours. Deux petites pièces au cinquième étage, sur la cour, remplaçaient l'hôtel et le jardin d'Orléans... Alice dépérissait de jour en jour; le chagrin de voir souffrir son père la tuait à vue d'œil. Un soir de novembre, elle s'alita pour ne plus se relever. Une fièvre intense la minait; une toux opiniâtre déchirait sa poitrine. — Follette ne quitta pas le pied du lit de sa maîtresse; quand une des mains de celle qu'elle chérissait pendait un instant hors du lit, Follette allait la lécher tendrement.

— Pauvre petite bête! murmura un soir Alice, que deviendras-tu après moi?...

Et des larmes silencieuses coulèrent sur son visage pâle et amaigri.

Le lendemain, Alice était morte. Au moment où la vie abandonna sa maîtresse, Follette ressentit au fond du cœur comme quelque chose qui se brisait. Elle sauta sur le lit, promena son petit museau noir sur la figure de la morte, la flairant, cherchant à se rendre compte de ce qui se passait.

M. Gontier, effaré, saisit la main de sa fille.

— Alice! Alice! réponds-moi!

Rien.

Il la souleva sur l'oreiller, puis, voyant que tout était fini, il poussa un cri déchirant et tomba à la renverse sur le plancher.



Deux hommes apportèrent un cercueil en bois blanc. On y coucha la fille de l'ex-banquier, puis on cloua les planches par dessus.

M. Gontier, sanglotant dans son mouchoir, accompagna le corps de sa fille. Follette seule le suivait, abîmée, le nez penché sur le pavé.

Il y avait deux jours qu'elle n'avait mangé; à peine avait-elle pu de temps en temps, étancher sa

soif dans une soucoupe ou dans une cuvette posée par terre.

En revenant du cimetière, M. Gontier s'arrêta sur le bord de la Seine et regarda l'eau qui coulait. Tout à coup, il descendit sur la berge et se précipita dans le fleuve.

Des passants appelèrent au secours. On détacha un bateau, un homme plongea à plusieurs reprises. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure de recherches qu'on ramena sur le rivage le cadavre de M. Gontier.

Des papiers trouvés sur lui permirent de le transporter à son domicile.

Follette avait suivi machinalement. Où seraitelle allée? Mais le concierge de la maison l'aperçut.

— Ah! c'est *leur petit chien!* s'écria-t-il. Comprend-on cela : des gens qui n'avaient pas de pain pour eux et qui se donnaient des airs de garder une bête?

Il se baissa et détacha le collier, dont il espérait tirer quelques sous. Cela fait, il allongea un grand coup de pied à la pauvre Follette, en disant d'une voix terrible :

— Allez-vous en! On n'a pas besoin de vous ici pour salir les escaliers!

Le coup était si rude que la pauvre Follette roula sur le pavé et fit deux ou trois tours sur elle-même.

Une fois remise sur ses pattes, elle se demanda

avec angoisse où elle allait se réfugier. L'eau coulait d'une fontaine voisine; elle s'approcha du ruisseau pour calmer sa soif, et là elle se contempla avec terreur. Quel changement s'était opéré en elle! Qu'était devenu le temps où l'on craignait que quelqu'un ne la volât pour la vendre? Elle n'avait plus que la peau sur les os, et quelle peau! Il y avait plus d'un mois que sa maîtresse n'avait pu s'occuper d'elle et faire sa toilette; son poil, autrefois lustré, était rude et sale. Elle avait barboté dans la boue du cimetière et ne pouvait inspirer que du dégoût. La misère ne lui allait pas.

Follette prit alors la résolution d'aller mourir sur le tombeau de sa maîtresse. Retrouverait-elle le chemin du cimetière? Oui, plus tard, quand il y aurait moins de passants et de voitures.

Elle se réfugia derrière une porte cochère, dans un petit coin obscur où elle se pelotonna de son mieux; pas si bien toutefois que la concierge ne l'aperçût quand elle vint fermer la porte. — Allez-vous en! allez!...

Et encore un coup de pied.

Après avoir erré de rue en rue, Follette put s'approcher d'un tas d'ordures qu'elle fouilla avidement du museau et des pattes. Elle, autrefois si difficile, — elle à qui l'on offrait des morceaux de biscuit de Reims trempés dans du lait et qui faisait

quelquefois la dédaigneuse, — elle fut bien heureuse de trouver une tête de hareng saur et un vieil os de côtelette! Elle dévora — puis se remit en route, cherchant à s'orienter.

Vers cinq heures du matin, deux hommes passèrent. — Qu'est-ce que c'est que ça? dit l'un d'eux. — Un petit chien perdu. — Il n'a pas de collier... — Oh! alors!...

Follette se sentit prise dans les mailles d'un filet. On l'en retira pour la jeter dans une charrette où se trouvaient déjà sept ou huit chiens, de pauvres hères, tous aussi maigres qu'elle, sinon davantage. Deux ou trois avaient d'horribles maladies, de grandes places rouges sur le dos. Un autre avait les yeux couverts d'une croûte. C'était la cour des miracles de la race canine.

La charrette roula, recevant de temps en temps un nouveau prisonnier.



La fourrière. — Une grande cour. Des cages garnies de grille. Dans le mur, de gros clous où l'on pend des chiens. Ils erraient sur la voie publique. Les vagabonds de toute sorte sont un danger pour la société. Pauvres bêtes, qui n'avaient d'autre tort que de n'avoir pas su trouver à placer leur dévouement!

Mais le chien doit aussi payer une cote personnelle. Pas de maître, pas d'impôt.

Les chiens sans maître sont des malfaiteurs. Le code qu'on leur applique ne connaît qu'une peine : la mort.

Qu'importait à Follette, puisqu'elle avait résolu de mourir? La pendaison ne l'effrayait pas outre mesure. Un spasme de quelques instants — et tout serait dit.

Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée d'une voiture à bras que poussait un homme à la trogne avinée. Il jeta un regard sur les hôtes de la fourrière, en prit cinq ou six par la peau du cou et les jeta dans son tombereau.

— Ces messieurs en voudraient un petit pour une nouvelle expérience, dit-il à l'un des gardiens.

— Eh bien! voilà ! répondit celui-ci en désignant Follette.

— Ma foi, oui, fit l'homme.

Il saisit Follette et l'envoya rejoindre les autres : après quoi, il fit retomber le couvercle de son tombereau et se mit à rouler...

Le trajet fut long.

La charrette s'arrêta enfin devant un édifice d'un aspect lugubre.

On fit monter Follette avec les autres, et, au bout d'une heure environ, on la poussa dans une pièce

où se trouvaient des tables devant lesquelles cinq ou six messieurs, sans habit, les manches retroussées, se tenaient debout et semblaient observer avec attention quelque chose que Follette ne pouvait apercevoir.

Les dalles sur lesquelles elle posait ses pattes étaient couvertes de sang, et le sang ruisselait encore par de petits trous pratiqués dans les tables.

Follette, toute tremblante, se retira dans un coin, et de là elle aperçut un grand chien étendu sur l'une des tables. Il était couché sur le dos et comme écartelé, les quatre pattes maintenues par des liens attachés à quatre clous. On lui avait passé dans la gueule, derrière les dents canines, une tige de fer qui se terminait aux deux bouts par un anneau dans lequel on avait fixé une corde.

Les mâchoires étaient serrées par une autre corde placée en arrière de la tige de fer, autour du museau.

« Messieurs, dit un homme à cheveux gris, pour empêcher les cris de l'animal sans empêcher la respiration, j'ai mis à nu, comme vous le voyez, la trachée-artère et l'ai soulevée sur un clou passé en dessous en travers, afin que les liquides sanguinolents ne coulent pas dans les voies respiratoires... »

L'homme qui parlait ainsi avait à côté de lui toute sorte d'instruments dont la vue seule donnait

le frisson : des ciseaux courbes et élancés, des pinces, des scies.

« Nous allons mettre à nu, continua-t-il, la veine jugulaire externe... »

A partir de ce moment, Follette n'entendit plus rien; les mots lui arrivaient confus. Elle jetait des regards épouvantés sur le spectacle horrible qui se continuait devant elle.

Le chirurgien enleva la moitié de la peau sur la tête du pauvre chien; il lui arracha un œil. Puis il prit une scie et se mit à lui scier la cuisse; les dents de la scie grinçaient sur l'os. Enfin, il lui ouvrit le ventre dans toute sa longueur.

Et la victime ne pouvait faire un mouvement ni pousser un cri. Son sang coulait par toutes les gouttières de la table de vivisection, et les bourreaux lui avaient enlevé jusqu'au soulagement d'une plainte!

Follette eut alors une vision horrible. Elle crut reconnaître son ancien ami, Tom, son voisin d'Orléans. Oui, c'était bien lui. Quelqu'un l'avait volé sans doute, conduit à Paris, puis abandonné. Ce brave chien, qui avait sauvé la vie à son maître, qui s'était jeté dans un fleuve débordé pour ramener un enfant à ses parents désolés; ce chien qui, s'il eût été un homme, eût porté sur la poitrine cinq médailles de sauvetage et la croix d'honneur, il était là pantelant, déchiré, les entrailles à nu, les os

broyés... Telle était la récompense de tant de courage, de tant de dévouement et de fidélité!...



« Messieurs, reprit le professeur, nous allons couper les parties molles avec *l'écraseur*... »

Tout à coup, Follette se sentit saisie par une main vigoureuse. Elle fut à son tour jetée sur une table. On lui fixa les membres à quatre clous, après avoir préalablement serré son pauvre petit museau dans une forte corde....

Pour se donner du courage, elle songea à sa maîtresse, qu'elle allait rejoindre. Le gracieux profil de la gentille Alice lui apparut comme dans un songe. Elle l'eût défendue, la chère enfant, contre les ciseaux et contre la scie des tourmenteurs; mais la mort l'avait prise la première!

L'opérateur avait ouvert la gorge de Follette; il lui mit ensuite les entrailles à nu....

Il n'en fallait pas tant. La pauvre petite bête avait déjà trop souffert; ses yeux se fermèrent et son âme, grosse comme un soupir d'enfant, s'envola vers les régions éthérées...

« Les vivisections, dit Littré, sont indispensables aux progrès dela physiologie, et par conséquent de la

médecine, comme à ceux de la chirurgie. Par conséquent, elles rentrent dans les nécessités cruelles imposées à l'homme par la fatalité de sa condition et celle du monde. Mais elles doivent être faites avec réserve, et il faut éviter dans ce genre d'études tout ce qui peut leur donner un caractère de cruauté. Elles doivent toujours avoir pour but un progrès bien déterminé de la science ou de l'art. »

Eh bien ! c'est ce qui n'est pas. On fait de la vivisection un abus criminel; six cent cinquante chiens ont été livrés, cette année, aux tenailles et aux écraseurs. Sans doute, les souffrances des lapins, des chats, des hérissons, des pigeons déchiquetés tout vifs par l'opérateur sont les mêmes que celles du chien. Il y a cependant cette différence que le chien est notre ami, bien plus, notre allié. Il nous garde, il nous signale le danger, il combat avec nous, il nous aime. C'est un transfuge qui a quitté les rangs des animaux pour se mettre du côté de l'homme. Le chien connaît la différence du bien et du mal, et *il a l'idée de la mort*. Garrotté sur la table de vivisection, il sait très bien qu'on le tue, il assiste à sa longue agonie, se demandant quand elle finira et pourquoi on la lui impose. Le plus souvent il a léché la main de son bourreau !

Qu'on épargne au moins les chiens, ces amis de nos enfants, ces défenseurs de nos foyers. S'il en

faut absolument, qu'on en prenne deux, qu'on en prenne dix par an; mais qu'on ne se fasse pas un passe-temps des souffrances horribles d'un animal qui, après tout, vaut mieux que bien des hommes.

C'est pour plaider cette cause que j'ai écrit le roman d'une chienne.





VI

GUIDE
DU MENDIANT DANS PARIS

A Paris, comme partout, il y a les pauvres et les exploiteurs.

Les pauvres se divisent en deux catégories: les pauvres de profession et les pauvres d'aventure.

Les mendiants professionnels vivent sur les moyennes. Les jours de pluie ou de grand froid, un mendiant fait à peine vingt ou trente sous; mais les dimanches et les jours de soleil, il arrive à dix et quinze francs. Les mendiants de profession sont des infirmes, des paresseux ou des Allemands. Depuis quelque temps cependant, la Belgique et le

Luxembourg commencent à se faire une petite position sur la place.

Les pauvres d'aventure ou de hasard sont les seuls intéressants. Un couvreur est tombé d'un quatrième étage, un ouvrier a été broyé par une machine; femmes et enfants se trouvent sans ressources. La faim les pousse dans la rue; on les voit errer, demander du pain chez les concierges. On reconnaît au premier abord que ce petit monde n'est pas habitué à tendre la main.

Il y a des pauvres d'aventure qui deviennent mendiants de profession. Ainsi, les servantes séduites qui ont fait leurs couches dans un hôpital et qui se retrouvent sur le pavé, avec un enfant sur les bras, sans espoir de se replacer, s'embusquent dans une encoignure ou sous une porte et tendent la main, timidement d'abord, effrontément ensuite. Un soir, la fille-mère fait *une connaissance* dans son garni. L'amant prend la direction des affaires, et la mendiante de hasard devient une mendiante de profession qui, dès que son enfant aura passé l'âge intéressant, aura soin de tenir tout prêt un autre nouveau-né. De là ces familles sans papiers, ces multitudes d'enfants qu'on voit jouer dans les quartiers excentriques jusqu'à ce que la roue d'un camion ou d'un fiacre dont le cocher a bu un coup de trop vienne leur écraser la tête ou la poitrine.

Le petit cadavre est placé dans une boîte à violon qu'un croque-mort emporte sous son bras en fumant une bonne pipe de Tolède.



Le *Guide du mendiant dans Paris*, petite brochure à 10 centimes (avec une eau-forte), s'adresse surtout aux personnes qui veulent pratiquer le métier sur une grande échelle.

Il y a d'abord les modèles de lettres à faire remettre à domicile:

« Monsieur,

» Ayez pitié d'une famille *honteuse* qui n'ose pas se faire connaître à vous... »

Ou bien:

« Monsieur,

» Ancien soldat, décoré de la médaille militaire, ayant perdu un bras à l'âge de sept ans, je me recommande à votre bon cœur, toujours si admirable dans ses charités... »

Il y a une trentaine de lettres qui ne varient que par la forme — et pas beaucoup.

Suivent les conseils aux ambulants:

« Adressez-vous de préférence aux personnes en deuil, aux nouveaux décorés et aux cocottes. Pour des motifs différents, vous pouvez compter sur la générosité de ces catégories de promeneurs.

» Si vous avisez des bourgeois à l'air satisfait, dites carrément : J'ai faim !

» Ce n'est qu'après avoir éprouvé deux ou trois refus que vous pourrez ajouter : Il y a deux jours que je n'ai rien pris...

» Ne demandez jamais à un prêtre. Il vous répondra invariablement : j'ai mes pauvres. »



En opposition au *Guide du mendiant*, un homme de bien publiera sans doute un de ces jours un *Guide des personnes charitables*.

Autant les vrais pauvres ont droit à une part de notre superflu et même de notre nécessaire, autant les exploiteurs doivent être éloignés avec indignation.

L'exploiteur a une espèce de *chic* qui le rend facile à reconnaître. Il *chauffe* sa voix, il vibre. Il dit : « Monsieur, je vous en *sssupplie* ! » On dirait qu'il va tomber à vos pieds, et si vous passez votre chemin sans avoir l'air de l'entendre, il vous crie : « Hé ! va donc, muff ! »



Une spécialité de mendiants absolument moderne, ce sont les mendiants du turf, des mendiants qui ont payé vingt sous d'entrée, qui peut-être sont venus en voiture!

Sainte Misère, voilà comme on te parodie! Pauvres, voilà comment on vole votre pain!

Avez-vous rencontré dans les rues de Paris, le jour aux environs de la rue de la Paix, le soir sur les boulevards, une femme qui fait semblant de vendre des carnets?

Elle vous regarde en pleurant — sans larmes; — elle sanglote à sec; on dirait qu'elle étouffe. Il y a dix ans qu'elle n'a pas mangé depuis deux jours.

Elle tient les carnets sous son châle, de peur qu'on ne lui en achète; elle ne les expose aux regards que lorsqu'un sergent de ville paraît à l'horizon.

Un jour, je fis semblant de la prendre au mot.

— Combien avez-vous payé chacun de ces carnets?

— Soixante-quinze centimes, répondit-elle d'une air défiant.

— Et vous les vendez?

— Un franc.

— Eh bien ! quand on n'a pas mangé depuis deux jours, l'intérêt commercial est de peu d'importance; voilà soixante-quinze centimes, donnez-moi un carnet ; vous n'y perdrez pas et vous pourrez manger.

La femme me toisa d'un air méprisant et s'écria en haussant les épaules :

— Vous êtes *rien malin!*



Passant dernièrement dans la rue Richelieu, j'aperçus, sous une porte cochère, une femme d'un âge indécis qui tournait la manivelle d'un orgue de Barbarie. Elle scandait le chœur du *Trouvère* avec un entrain digne d'un meilleur sort.

Devant l'orgue se tenait un homme, un aveugle, la casquette à la main, la tête inclinée sur la poitrine, dans une attitude suppliante.

Or, la figure de l'aveugle jurait étrangement avec sa posture et avec son humilité. Il avait le front élevé, couvert d'une forêt de cheveux, les pommettes saillantes et colorées, les narines énergiques. De plus, il portait la moustache et la barbiche, comme Napoléon III.

Evidemment, cet homme était d'un tempérament sanguin et violent. Il avait dû étudier sa pose et prendre conseil d'un artiste. Il se résignait à solli-

citer les passants; au fond, il eût préféré les frapper.

J'avais déjà remarqué un autre mendiant, un faux aveugle celui-là, qui se tenait tantôt dans la rue d'Amsterdam, tantôt dans la rue des Martyrs. Il était pied-bot et se tenait devant une porte, allongeant la jambe pour bien étaler son énorme soulier à trois étages; mais cette infirmité lui paraissant insuffisante, il tenait les paupières fermées, simulant la cécité. Je m'y étais laissé prendre plusieurs fois, jusqu'à ce que j'eusse rencontré mon homme se rendant allègrement à son poste, les yeux grands ouverts, de fort beaux yeux noirs, ma foi! dont je pus constater l'éclat et la vivacité.

Le lendemain, je passais avec un de mes amis dans la rue Tronchet. Le pied-bot s'était installé à une encoignure; le front incliné, les yeux fermés, il semblait désespéré.

— Tiens! dis-je à mon ami, un faux aveugle!

Le mendiant tressaillit, releva fièrement la tête et, jetant sur moi un regard courroucé, il me cria:

— Je vous reconnaîtrai, vous!

— A quoi cela vous servira-t-il?

— Vous n'avez pas le droit d'empêcher un homme de gagner sa vie!

— Mais je ne vous en empêche pas...

Puis il rebaissa soudainement les yeux en disant:

— Taisez-vous ! voici du monde...



Un de mes confrères les plus aimables jeta un jour un sou dans la sébile d'un caniche qui se tenait comme une préface devant l'aveugle du Pont des Arts.

En rentrant chez lui, le chroniqueur s'apercut que, croyant donner cinq centimes, il avait jeté un louis dans la sébile. Passant le lendemain au même endroit, il dit à l'aveugle:

— Vous avez dû trouver une pièce de vingt francs, hier, dans votre recette ?

— C'est possible, monsieur, répondit l'aveugle, je suis parti ce matin avant d'avoir vérifié ma caisse; mais, si vous avez commis une erreur, je suis prêt à la réparer. Si vous voulez prendre la peine de passer chez moi ce soir, on vous montrera mes livres.

Le chroniqueur fut curieux de voir l'intérieur d'un aveugle.

— J'accepte votre proposition, monsieur. Quelle est votre adresse ?

— Je n'ai pas de cartes sur moi, répondit le mendiant; mais veuillez prendre en note: « Monsieur Dubignet, *7 bis,* rue Guénégaud. »

Le soir même, le journaliste se présente au domicile indiqué.

— Monsieur Dubignet? dit le concierge, au premier étage.

L'homme au louis sonne discrètement; un domestique en livrée vient lui ouvrir la porte et l'introduit dans un magnifique salon Louis XVI.

— Monsieur va venir à l'instant, dit-il en se retirant.

L'aveugle parut presque aussitôt, vêtu d'une ample robe de chambre à glands d'or. Le caniche le suivait, propre, bien savonné et portant au cou un riche collier de cuir bleu.

— C'est monsieur qui vient pour la petite erreur? demanda Dubignet.

— Oui, monsieur.

— Votre réclamation était juste... mon caissier a trouvé la pièce d'or... la voici.

— Merci, monsieur Dubignet, au revoir!

— Ah! pardon, fit l'aveugle, vous m'êtes redevable des cinq centimes!

— C'est juste, fit le chroniqueur.

Et il mit un sou dans la main de l'aveugle, qui s'inclina en disant :

— Baptiste, reconduisez monsieur!



Il est juste d'avouer que tous les aveugles ne sont pas dans l'opulence.

Une pauvre femme, qui faisait des ménages, étant restée sans occupation, disparut un jour de son garni.

Des voisins la rencontrèrent un jour sur le boulevard Montparnasse et prirent de ses nouvelles.

— J'ai trouvé une petite position, répondit-elle, je conduis un aveugle. Son chien venait de mourir, il m'a proposé de le remplacer.

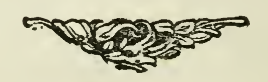
— Etes-vous heureuse ?

— Nous faisons de trois à quatre francs par jour... puis, je me suis habituée à lui, et il me sert en quelque sorte de mari.



L'aveugle, disait Roqueplan, est un homme qui joue de la clarinette pour embêter son chien.

C'est peut-être vrai ?





VII

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE

On a fait grand bruit, dans ces derniers temps, des aventures de trois ou quatre femmes *de la société* qui se sont laissé surprendre en flagrant délit d'amour, l'une avec le chef de cuisine de son mari, les autres avec leurs cochers. Je ne comprends guère l'étonnement du public; cette tendance des femmes du monde à se baisser pour cueillir des myrtes n'est, à mes yeux, qu'une nouvelle forme de la fusion.

N'y a-t-il pas là, d'ailleurs, une juste revanche? Que d'institutrices, que de femmes de chambre, ont laissé des traces dans les coulisses conjugales!

La femme légitime s'est écriée : « Ah ! c'est comme cela ? Eh bien ! nous allons voir ! La soubrette au mari, le cocher à la femme ! » Et voilà comment on comprend les nouvelles couches dans le pays de la séparation de corps.

Que ce genre de séparation est mal nommé ! Pour deux corps qu'il sépare, combien de corps il rapproche !

C'est la morale de l'ordre moral !

Le prêtre s'oppose au divorce qui est une atteinte aux droits de l'Église ; le magistrat, qui n'en peut mais, applique une loi qu'il condamne dans son for intérieur ; et c'est ainsi que le cléricalisme maintient et augmente une corruption dont il vit.



Les péchés de la femme sont d'un excellent revenu. La femme se repent toujours, et on sait ce que coûtent les repentirs. C'est ainsi que le commerce des indulgences prend chaque jour une importance plus grande.

J'ai connu une mondaine qui se confessait après chacune de ses ruptures. Elle éprouvait le besoin de dire du mal de l'amant qu'elle venait de quitter, et c'est le curé qu'elle avait

choisi comme le confident le plus discret qu'elle pût trouver.

Celui-ci lui ordonnait une pénitence et quelques dons à la fabrique. La femme, quand elle avait obtenu l'absolution de son péché, se trouvait plus légère. Tout le monde s'en trouvait bien. Quand elle rencontrait, par hasard, celui qui l'avait menée à mal, elle baissait les yeux ou le foudroyait du regard, selon l'état de ses nerfs et la situation barométrique.

Le temps d'en trouver un autre, de reconnaître une fois encore le vide des liaisons galantes, le néant de la passion humaine, et elle reparaissait au confessionnal. La femme ne se lassant pas de pécher, le confesseur de l'absoudre.



— Quand un cocher est jeune et beau, Dieu sait où il peut vous *conduire!* s'est écriée l'une des déclassées de ces derniers jours, une comtesse, s'il vous plaît, comtesse de fraîche date, qui a voulu faire comme les vraies comtesses de l'ancienne cour.

Cette promiscuité n'est, après tout, qu'une tradition.

Lisez les *Chroniques de l'Œil-de-Bœuf*, les *Mémoires de madame Du Barry*, les *Souvenirs de la*

marquise de Créqui, vous en verrez bien d'autres

Une grande dame de la cour de Louis XV avait recours aux bons offices de son valet de pied; elle sonnait avant de partir pour le bal, et l'étreinte de La Branche lui donnait des couleurs; l'éclat de ses yeux devenait plus vif au contact du rustre, et la marquise arrivait à la cour avec un je ne sais quoi de langoureux, de mélancolique et de *fondu* qui jetait la cantharide au cœur de tous les descendants des croisés.

Les maris d'alors n'avaient pas de ces ombrages minutieux et de ces jalousies féroces qu'a fomentés le Code civil; plusieurs sont cités par les anecdotiers du temps qui ne couchaient avec leurs femmes que lorsque la nécessité le commandait, et pour donner un nom au petit.

— En voilà un qu'on n'attendait guère! s'est écrié un gentilhomme que cite Chamfort, quand la nourrice lui présenta un héritier de son nom.



On n'a jamais acquis la décence qu'aux dépens des mœurs, et le mot de Molière figure dans tous les dictionnaires contemporains.

Ce mot avait droit de bourgeoisie à la cour de Louis XIV, et madame de Maintenon ne craignait

pas de s'en servir dans ses lettres à madame de Saint-Géran, à madame de Caylus et à l'abbé Gobelin. Tallemant des Réaux et madame de Sévigné l'acceptaient dans leur prose aristocratique.

Charleval et Sarrasin ont discuté la question primaire en devisant au cabaret :

CHARLEVAL.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle, de son côté,
Dont bien nous prend, ne lui fut pas cruelle.

SARRASIN.

Cher Charleval, alors, en vérité,
Tu crois qu'il fut une femme fidèle?

CHARLEVAL.

Mais comme quoi ne l'aurait-elle été?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle?

SARRASIN.

Or, en cela, tu te trompes, mon vieux:
Car, bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable,
Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable
Que d'être femme et ne point coquetter!

Coquetter — est peut-être doux. Charleval et Sarrasin, si indulgents pour le serpent, seraient sans doute plus indulgents pour le cocher. Le serpent était le cocher du paradis terrestre; faute de grives, on mange des merles.



Les deux écrivains qui ont le mieux connu et apprécié les femmes, sont Boccace et Casanova.

Boccace a le tort de donner un tour plaisant à ses aventures; Casanova est toujours sérieux. Pour lui, la séduction est une profession. Sous tous les déguisements, dans toutes les circonstances, la femme ou la jeune fille qui passe est un gibier sur lequel il doit tirer.

Casanova cocher aurait obtenu aujourd'hui des mèches de cheveux de toutes les belles dames du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré. Le moyen de réussir dans une affaire, c'est de s'en occuper toujours, et quand même.



Les femmes sont par trop délaissées à l'époque où nous vivons. Le cercle fait la partie belle aux domestiques, et la nature ne perd jamais ses droits.

Le matin, Monsieur va à ses affaires; le tantôt, il y retourne. Il monte à cheval, il va au Bois. Le soir, il se rend à son cercle et y passe la moitié de la nuit.

Que peut faire la pauvre abandonnée? Jean est aux petits soins; Jean est toujours là; Jean a dix ans de moins que Monsieur; puis le fripon a de l'œil; la lecture des romans lui a donné un certain aplomb. Il sait comment on s'y prend; Madame s'ennuie, et, quand l'huître bâille, il n'y a qu'à y plonger le couteau.



Le Sage, quand il a composé *Crispin rival de son maître*, n'a osé mettre en scène que la cupidité du laquais. C'est à la dot que vise Crispin. Mais Géronte arrive à temps; un peu plus, il avait la dot et la femme. Les Crispins de 1879 sont des valets d'une autre encolure.

« Voilà comme nous les faisons, disait le prince de Conti, et voilà comme ils nous font! »

La descendance supposée des grands seigneurs a pris droit de cité dans les familles. Tout paysan parvenu au grade de domestique peut prétendre l'histoire en main, qu'il est de la lignée des Conti ou autres gentilshommes qui, dans le temps, les

faisaient si bien. Et s'il n'a pas de preuves à l'appui, la comtesse du jour n'a aucun motif d'y tenir.

Les grandes dames en causent entre elles fort à leur aise.

La marquise de B... arrivait hier en visite chez la comtesse de L... (Ces noms sont connus de tout Paris.) Elle aperçoit un trophée de chasse, bois et cornes.

— Quelle admirable veuve vous faites! dit-elle à son amie. Le pauvre homme est mort, et vous gardez ses ossements.





VIII

LA VIE SURCHAUFFÉE

Chaque époque a son mot qui la caractérise. Le surchauffage est le mot du jour; il est à la fois une définition et une peinture. L'excès est devenu une habitude nationale. Nous vivons dans un courant de folie; tout est surchauffé, et, à chaque instant, sur le point d'éclater. L'argent est discrédité, l'or soutient son dernier combat. Dans un avenir prochain, les paiements se feront en diamants, après quoi il faudra bien inventer autre chose de plus rare et de plus précieux.

L'homme s'appartient de moins en moins. L'individu n'est qu'un chiffre dans une fraction, chif-

fre inutile si le dénominateur lui manque. Chacun cherche son dénominateur.

Le *business* des Anglais est dépassé. Le *business* est cette activité du négoce, des affaires ou de l'industrie, qui nous emporte, nous entraîne, absorbe la vie, la dévore par fraction, et nous arrache à nous-mêmes.

Charles Lamb affirme qu'il y a dans ce terme une nuance de contrainte, de nécessité, de compulsion; un mélange du devoir à remplir, de l'esclavage à supporter et de l'intérêt personnel à satisfaire. Il faut voir, dès le matin, ce courant, et ce contre-courant d'hommes affairés, allant au gain, comme des flèches lancées vers un but, pour savoir quelle machine fait de l'homme pensant notre civilisation si féconde. Il devient rouage. Il a un certain travail mécanique à accomplir. Il est pivot, engrenage, levier, piston. L'heure arrive où il doit jouer, et il joue. Il se fait violence pour accomplir une volonté aveugle, un je ne sais quoi qui est dans l'air et qui remplace la fatalité antique.

Point de contraste. Sur tous les traits, ennui, fatigue et tristesse. Tout le monde porte le même habit, la même physionomie. Des visages effarés, des poitrines haletantes.

⁂

Pour les uns, la vie commence à midi, à la Bourse. Pour les autres, à onze heures, au cercle. On joue ce qu'on n'a pas, on vit sur les écarts.

L'argent acquis de cette façon n'a pas de valeur : on le jette, et c'est la prodigalité des dissipateurs qui règle le cours de chaque chose et en fixe le tarif. Dix millions de travailleurs font des économies ; dix mille spéculateurs s'en emparent et les dissipent.

Après avoir été le cerveau du monde, Paris n'est plus qu'une vaste maison de jeu. On joue à la politique, on joue au baccarat, on joue aux courses. Je me demande comment ceux qui travaillent font pour manger. Une livre de bœuf, un poulet, deux pêches, représentent le salaire de trois jours. On n'a pas un cigare passable à moins de 75 centimes. Une salade coûte le prix d'un dîner sous Louis-Philippe.

Avec cela, c'est tous les jours fête.

Une société bizarre, composée de descendants des croisés, de pick-pockets et de garçons coiffeurs, se transporte journellement sur le turf. Alphonse parie, contre Godefroy de Bouillon, Polyte fait une poule avec Renaud de Montauban, et Jack Sheppard tient les enjeux.

Des orgueilleux qui n'admettent pas l'égalité dans la vie civile, l'acceptent comme toute naturelle dans la vie d'exception. Avec un louis, tous les hommes sont égaux dans l'enceinte du pesage.

L'entraîneur joue contre le propriétaire, le jockey contre l'entraîneur. C'est à qui mettra l'autre dedans. Botany-bay mêle les cartes, et Cayenne coupe.

Au debut, les réunions avaient lieu une fois par semaine; c'est tous les jours maintenant, en attendant que cela soit deux fois par jour. Toutes les voitures sont enlevées aux enchères par les manieurs d'argent, de façon que l'honnête homme ne trouve plus un fiacre sur la place pour faire ses courses d'affaires.



Tous les gouvernements de l'Europe favorisent l'agiotage sur les fonds publics. Du haut en bas de la société, la fraude, l'audace, la malhonnêteté, concourent à la victoire. Tous les mensonges, toutes les ruses, servent au joueur pour lui assurer la propriété de son gain et en grossir la somme. Le spectacle des richesses qui les entourent et des plaisirs qu'ils envient, trouble et enivre ceux qui entrent

dans la vie. La société semble organisée pour la propagation des crimes. A voir les heureux du jour, on peut croire à l'impunité. Les fonctionnaires, les juges, les agents, n'ont aucun intérêt à ce que la nation soit morale. C'est à qui profitera d'une situation ou d'une influence pour enrichir ses parents et ses maîtresses. Tout contribue à effacer des esprits le sentiment de l'équité primitive.

La fin de toutes choses sera bientôt la fortune ou le suicide. Non pas la fortune qui est la récompense de longs efforts et d'une louable persévérance dans le travail et dans l'économie, mais la fortune rapide, la fortune soudaine. Un gros lot ou un gros coup.

Banco partout, banco toujours!

— Le million ou le bagne?

— Banco!

— Mines d'or où il n'y a pas d'or, société des gaz du Centre de l'Afrique, chemins de fer du Pôle austral, tramways de Madagascar, compagnie générale des pêcheries de la Bièvre, mines de perles du Lot-et-Garonne, forêts d'éponges du Midi, société des Sucres de caoutchouc...

Emission de 100,000 actions de 500 francs vendues 950 francs 50 centimes!

La souscription est couverte dix fois.

La bonne fait danser l'anse du panier, escamote le linge et le vin;

La femme de chambre s'approprie de temps en temps une bague, une perle, un brillant;

Le valet de chambre fume les cigares de M. et ramasse tout ce qui traîne sur les meubles;

Le cocher compte dix litres d'avoine par jour et par cheval et n'en donne que cinq;

Monsieur entretient une maîtresse avec la dot de madame;

Madame, qui doit à sa couturière et à sa modiste, accepte les hommages et la subvention d'un vieil ami;

Le vicomte de Castel-Judiciaire perd 300,000 fr. au club; il imite la signature de son père pour se procurer des fonds;

La baronne de Veau-Braisé, se trouvant gênée, cède à une entrepreneuse les deux heures disponibles de sa journée...

C'est un surchauffage général.



Toutes les femmes veulent des bijoux et des voi-

tures, comme s'il pouvait y en avoir pour tout le monde. Les joies du foyer ne pèsent pas un brin d'herbe du bois de Boulogne.

De tous les coins de l'Europe, il nous arrive des nuées de malheureuses qui sont venues chercher à Paris ce qu'elles n'y trouveront pas.

Descendues au Grand-Hôtel, elles finissent dans une maison Tellier. Que voulez-vous qu'on fasse de tant de femmes dans une ville où une seule femme a toujours suffi à plusieurs hommes?

Ces deux apprentis qui ayant volé 800 francs à leur patron, ont acheté un cheval et une charrette pour se rendre en Amérique, sont des gamins à l'imagination surchauffée.

Madame de Tilly, Marie Bière, toutes les héroïnes du revolver et du vitriol qui ont défilé, dans ces derniers temps, devant la cour d'assises, tempéraments aigris et surchauffés, phénomènes d'hystérologie.



Un jour, qui n'est peut-être pas loin, la chaudière éclatera. De grandes maisons de crédit crèveront comme des ballons surchauffés; il n'y aura plus que des ruines autour de nous : Paris sera Chio après le tremblement de terre! Ce ne sera pas encore la fin

du monde, mais ce sera au moins la fin de ce monde-là.

Je ne serai pas de ceux qui le regretteront.



La chronique ne perd jamais ses droits. Ce serait manquer à tous mes devoirs que de passer sous silence la rupture de M. et de madame de C...

Madame de C..., mariée depuis quelques mois à peine, avait un amant. Jeune, belle et d'une famille galante, elle devait tomber dans la fournaise. Il va sans dire que M. de C... ne se doutait de rien.

Dernièrement, l'heure du dîner arrive, et madame de C... ne paraît pas.

Sept heures et demie, huit heures, personne

M. de C... fort inquiet, se jette en voiture et va aux renseignements.

A neuf heures et demie seulement, madame rentre, souriante, et s'écrie du ton le plus naturel :

— Comment, mon ami, tu m'as attendue pour dîner?

— Sans doute, je suis dans une inquiétude mortelle. Je n'ai même pas songé à dîner, je n'avais pas faim. Que pouvais-je penser? J'ai fait la revue de tous les accidents qui peuvent arriver à Paris, une voiture versée, une chute, la roue d'un camion

sur la poitrine... Enfin tu vas me dire d'où tu viens?

— C'est bien simple. Figure-toi que j'étais allée voir cette bonne Amélie qui donne un concert dans quelques jours. Tu sais que ce n'est pas une artiste ordinaire, et qu'elle est reçue dans les maisons les plus difficiles. Elle s'est mise au piano et m'a joué plusieurs compositions nouvelles. Ce n'est que quand on a servi le dîner que j'ai pensé à l'heure. Ah! me suis-je écriée, que va dire mon mari?

— Ton mari ne t'attend plus, a dit Amélie, dîne donc avec moi.

— Tu aurais pu, fit observer M. de C..., m'envoyer un mot par un commissionnaire.

— Ma foi! j'ai pensé que tu dînerais tranquillement sans aller te forger des chimères.

Madame de C... passa dans sa chambre, et le mari se mit à lire la *France*. Une petite note le fit tressaillir :

« Le monde artistique vient de faire une perte regrettable. Madame Amélie B..., pianiste d'un talent remarqué et auteur de compositions brillantes, est morte hier à Paris. »

— Que me disais-tu donc? demanda-t-il à sa femme.

Et, lui tendant le journal, il ajouta simplement : Lis.

Madame de C... ne se déconcerta pas.

— Je t'ai vu si agité, dit-elle à son mari, que je n'ai pas voulu te dire tout de suite l'affreuse vérité. Cette pauvre Amélie est morte dans mes bras. Je suis restée avec sa mère et sa sœur, qui sont inconsolables. Voilà ce qui m'a fait oublier l'heure du dîner.

M. de C... était complètement rassuré, mais le lendemain, lisant la *France* comme de coutume, il y trouva un entrefilet qui ne lui laissait aucun doute.

« C'est par erreur que nous avons annoncé dans notre numéro d'hier la mort de madame Amélie B... Une ressemblance de noms nous avait trompé. La jeune et brillante artiste est venue nous rassurer elle-même sur l'état de sa santé. »

Cette fois, madame de C... resta clouée — mais pas longtemps.





IX

FLAC

HISTOIRE D'UN PARRICIDE

Ne vous êtes-vous pas senti profondément ému quand on racontait devant vous le beau trait d'un chien qui s'était laissé mourir de faim sur la tombe de son maître ? Sans vouloir porter atteinte à la considération dont jouissent nos amis à quatre pattes, et sans diminuer en rien leur mérite, je tiens à faire la juste part de l'espèce humaine. Il ne faut pas que la réputation du chien s'établisse à nos dépens. Il a son mérite, nous avons le nôtre. Il peut être notre égal, mais non notre supérieur.

C'est pourquoi je veux vous conter aujourd'hui l'histoire d'un homme qui s'est laissé mourir de chagrin sur le tombeau de son chien.



Toutes les religions nous recommandent le respect de la vieillesse ; elles en font une condition expresse de notre bonheur dans l'autre monde.

Il y a quelques années, un jeune paysan de vingt-deux ans fut condamné à mort ; il avait tué son père et sa mère à coups de serpette pour hériter plus vite d'une somme de dix-huit cents francs. Au moment de l'exécution, le prêtre lui tendit le crucifix en disant :

> Tes père et mère honoreras,
> Afin de vivre longuement.

Et, à l'instant précis où la vérité de ce commandement lui était démontrée, la tête du mauvais fils roulait sur l'échafaud.



Les vieillards sont égoïstes et entêtés. Ceux qui perdent la mémoire et s'obstinent à vouloir diriger leurs affaires sont de véritables fléaux dans les fa-

milles. On voit des veuves qui ont passé quatre-vingts ans détenir de grosses fortunes provenant de la communauté. N'ayant pas de besoins, elles ne dépensent rien, amassent pour le plaisir d'amasser et laissent leurs petits-enfants croupir dans une misère noire. Un vieillard qui a perdu la vue, ou à peu près, conserve ses valeurs dans le tiroir d'une commode. Matin et soir, il touche la liasse, pour s'assurer qu'on ne l'a pas dépouillé; et, quand il s'imagine que l'époque d'une échéance est arrivée, il prend des ciseaux pour détacher les coupons et détruit tous les deux ou trois mois une partie de la fortune qu'il avait soigneusement économisée pour ses enfants, quand il jouissait de ses facultés. Les jours d'élection, on voit de vieilles ganaches, à l'œil égaré, le menton en bénitier, aller porter leurs bulletins dans l'urne.

Tombés en enfance, ils ne devraient pas être considérés comme majeurs. A deux doigts du cimetière, ils n'ont plus d'intérêt social. Peu importe; la loi n'a pas voulu intervenir.



Cette négligence ou cette timidité des législateurs a des conséquences graves. On laisse l'administration de leurs biens à des gens qui

sont incapables d'administrer quoi que ce soit.

Un vieil idiot épouse sa bonne et dépouille ses enfants. Une dévote octogénaire dénature ses biens et les partage entre son confesseur, un vicaire de sa paroisse, et le supérieur d'une communauté. Tout cela parce que la loi, qui dit que tous les Français sont majeurs à vingt et un ans, a oublié d'ajouter qu'ils cessaient de l'être à soixante-dix.



Dans les campagnes, la plupart des vieillards meurent empoisonnés. Le paysan n'aime pas les bouches inutiles. Puis, les vieux geignent ou grondent. Plus ils avancent en âge et plus ils sont jaloux du commandement. On les supporte le plus qu'on peut; puis, c'est la bru qui a assez du beau-père, ou le gendre qui songe que, si le père de sa femme venait à mourir, il aurait le champ, la vigne et la vache. Quand le vieux n'est pas content, il menace. Il devient de plus en plus exigeant et, pour obtenir davantage, il donne à entendre qu'après tout il est maître de son bien.

Alors on lui met des allumettes dans sa soupe, ou on laisse tomber par mégarde deux pièces de dix centimes dans la cruche où il se désaltère, — et il boit sur du vert-de-gris. On voit, dans les villages,

sur le seuil d'une maisonnette, un vieux bonhomme amaigri qui fait des grimaces en disant d'une voix dolente: J'avons la colique. — Quinze jours après, il est enterré.



Quant à ceux qui se laissent enjôler par leurs enfants ou par leurs neveux, et qui les mettent en possession de l'héritage moyennant une petite rente, c'est comme s'ils avaient signé leur arrêt de mort. Cela va bien pendant six mois ; puis on se refroidit. Au bout de deux ans, on commence à se demander quand cela finira, et, comme cela ne finit pas assez vite, on hâte le dénouement.

La nature fournit tant de moyens à l'homme des champs: la ciguë, la jusquiame, la pomme épineuse, le champignon, il n'a qu'à cueillir. Les maladroits vont à la ville acheter de la mort aux rats ; ils sont quelquefois pincés. Les autres font tranquillement leur affaire avec ce qu'ils ont sous la main. Il y a un officier de santé pour sept ou huit villages ; on n'a garde de le déranger, et les vieux vont voir ce qui se passe entre les racines.



Le fils Gibeau, de Saint-Maurice-en-Aunis, n'é-

tait point de ces natures cupides qui souhaitent la mort de leur père. Et d'ailleurs, il n'attendait pas après.

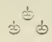
M. Gibeau père, ancien percepteur à Marennes, avait pris sa retraite avec une dizaine de mille francs de rente, et son fils avait payé quarante mille francs sur table son étude de notaire avec la dot de mademoiselle Marie Leblanc, son épouse. La famille habitait une jolie maison, précédée d'un jardin, sur la route de Nieul. Derrière la maison se trouvaient le potager, toujours bien fourni, un petit bois et une pièce de vigne qui, bon ou mal an, donnait de douze à quinze pièces de vin.

Le notaire était resté veuf avec deux enfants; il avait alors quarante ans à peine, et son père venait d'atteindre sa soixante-dix-neuvième année. Depuis douze ans environ, ses facultés baissaient. Il avait eu de grands chagrins dans sa vie. Sa femme, décédée en 1866, ne lui avait jamais pardonné une galanterie de quelques semaines avec une dame de Saujon. Le nom de madame Tibérie, la femme légère, revenait à tout bout de champ dans sa conversation. M. Gibeau baissait la tête et restait bouche close. Il avait perdu cinq enfants; son fils, le notaire actuel, survivait seul. A chaque enfant qui lui mourait presque sur les genoux, le percepteur sanglotait des nuits entières. C'était

pour lui un deuil continuel, une douleur sans trêve.

Doué d'un tempérament exceptionnellement robuste, il avait résisté. Le corps était resté solide tandis que la tête déménageait. Quoique habitant avec son fils et ses deux petits-enfants, M. Gibeau s'était fait une vie à part. Il vivait seul dans la maison. Il s'était installé dans une grande pièce au-dessus de la remise et il y passait toutes ses journées à scier des barreaux de chaise, à donner des coups de marteau à tort et à travers. Il s'était improvisé menuisier, attachant à ses œuvres une grande importance. Il ne voulait laisser à personne le soin de réparer les ustensiles ou les meubles avariés, et, prétendant restaurer le mobilier, il cassait tout. Il avait brisé un piano sous prétexte d'arranger la pédale, mis deux fauteuils en pièce pour y replacer des roulettes. Quand on lui faisait quelque observation, il s'emportait, disant qu'après tout il était le maître, et allait s'enfermer dans son atelier.

C'est à peine s'il embrassait ses petits-enfants. On ne le voyait qu'à l'heure des repas. Encore l'oubliait-il souvent. Il fallait aller le chercher, et il grondait en se mettant à table, reprochant aigrement à son fils de l'empêcher de *travaill*



Le père Gibeau avait un compagnon qui, pour lui, remplaçait toute la famille, les vivants aussi bien que les morts. C'était un vieux chien, qui atteignait doucement sa seizième année. *Flac* était un braque de forte taille, noir et blanc avec des yeux roux, un bonhomme de chien qui léchait toutes les mains et remuait la queue pour tous les gouvernements. Il était l'arrière-petit-fils d'une chienne que M. Gibeau avait eue en 1820.

Flac ne quittait son maître ni le jour ni la nuit. Quand M. Gibeau sortait, Flac emboîtait le pas. S'il pleuvait, Flac se couchait dans un coin de l'atelier et passait dix heures aux pieds de son maître, pendant que celui-ci s'escrimait contre une porte d'armoire à laquelle il croyait remettre une ferrure ou contre un tabouret qu'il s'imaginait réparer.

A table, Flac appuyait sa grosse tête sur le genou de M. Gibeau, recevant de temps en temps une bouchée, et ne quittant la salle à manger que lorsqu'il plaisait à M. Gibeau de rentrer dans son privé.



L'ex-percepteur venait d'atteindre sa quatre-

vingt-sixième année et Flac commençait ses dix-sept ans. Le vieux chien était tout rhumatisé; le train de derrière suivait tout d'une pièce les pattes de devant.

Depuis longtemps on ne le baignait plus, dans la crainte d'augmenter ses douleurs; il projetait les puces comme un tison qui roule projette les étincelles.

Enfin, l'âge, les infirmités et l'absence de savon aidant, Flac empestait; par moments, on n'y pouvait tenir. Les enfants se bouchaient le nez, et le vieux Gibeau se mettait en colère, disant que ces simagrées n'avaient d'autre but que de l'humilier.



Le soir, il montait dans sa chambre, pliait ses vêtements sur le pied de son lit et aidait Flac à s'installer par-dessus. Puis, M. Gibeau se couchait et s'endormait, ayant Flac sur les pieds en guise d'édredon.

Puis, tous deux se mettaient à ronfler à qui mieux mieux. Flac emplissait la maison de ses soupirs de crécelle.



Le vieux Gibeau avait défendu qu'on brossât ses

habits; il voulait tout faire lui-même. Un matin, les bonnes refusèrent de faire son lit. Celle qui entrait dans la chambre se grattait toute la journée, relevant ses jupes à chaque instant ou entr'ouvrant son corsage pour chercher ses puces.

Le notaire prit la résolution d'en finir.

Il alla chez le pharmacien et, au déjeuner, il jeta un petite pincée d'une poudre blanche dans la pâtée de Flac. Cela ne fut pas long. A peine le vieux chien eut-il donné deux coups de gueule dans sa terrine qu'il se souleva de toute sa hauteur sur ses pattes de derrière et retomba raide mort.

Quelques minutes après, on entendit le père Gibeau qui sifflait, s'interrompant de temps en temps pour appeler Flac. Enfin il se décida à descendre; il entra dans la cuisine et demanda: Vous n'avez pas vu Flac? Je ne sais pas où est ce chien...

On ne savait trop que répondre.

— Eh bien? demanda le père Gibeau.

— Dame, monsieur, répondit la servante, il était là tout à l'heure... Mais, vous comprenez, il est bien vieux...

— Qu'est-ce que ça fait, cela? Un chien doit obéir...

— Mais, monsieur, c'est qu'il est mort...

Le vieillard pâlit sous ses rides; ses yeux, déjà presque éteints, se dilatèrent. Il balbutia: « Flac

est mort... » et se laissa tomber sur une chaise. Ses narines se serraient avec de petites saccades; il pleurait comme un enfant.

— Et qu'en a-t-on fait? demanda-t-il au bout d'un instant, sans cesser de pleurer.

— Dame! François l'a mis dans une brouette, et puis il l'a enterré au coin du petit bois...

Le vieillard se leva et se dirigea en chancelant vers l'endroit indiqué. François jetait les dernières pelletées de terre sur ce qui avait été Flac.

Le père Gibeau tomba à genoux sur le tertre. — Mon pauvre chien! murmura-t-il. Qui viendra avec moi maintenant?...

A six heures, il fallut prendre le vieillard par les épaules pour l'amener à table. Il aspira deux ou trois cuillerées de potage, et ce fut tout.

Quand on fut couché, il descendit tout doucement, ouvrit la porte du jardin et alla retrouver le compagnon de ses nuits.

Le lendemain, la maison reprit son animation accoutumée. Les clients venaient consulter M. le notaire et remontaient dans leur charrette. Les poules comptaient leurs pas devant la maison, piquant un grain de ci de là...

A onze heures, la cuisinière annonça le déjeuner.

— Allez chercher grand-père, dit le notaire à ses enfants.

Grand-père n'y était pas. Ni dans sa chambre, ni à l'atelier.

On se mit à battre le jardin et, en arrivant à la vigne, on aperçut le vieillard étendu de tout son long sur la terre fraîchement remuée. M. Gibeau courut, voulut relever son père et recula épouvanté. Le pauvre vieux avait suivi son chien...

Ce qui prouve qu'il y a plusieurs façons d'être parricide.





X

DIEU REMIS A SA PLACE

Chacun a ses heures philosophiques où il rêve tout éveillé. Il m'est souvent venu à l'idée que, si l'ours ne s'ennuie pas dans sa tanière, si le lapin peut rester enfermé dans son trou, c'est que ces animaux songent à l'immortalité de l'âme.

La neige tombait au dehors; le thermomètre placé à la droite de mon balcon marquait 8 degrés au-dessous de M. de Gavardie.

Un entassement de charbon embrasé, fortement appuyé sur deux bûches de l'épaisseur d'un article de la *Civilisation*, jetait sur ma bibliothèque des reflets d'un rouge ponceau. Je bourrai solidement

Maria, la plus jeune de mes pipes, la sœur cadette de Léonie et d'Adélaïde.

Adélaïde est en racine de bruyère, Léonie en merisier du Jura, Maria en écume de mer.

Etendu dans un large fauteuil, les pieds allongés, la tête dans un nuage de fumée, je me laissais aller aux douceurs de la psychologie comparée...

Y a-t-il une vaste existence spirituelle dans l'univers, comme il y a une vaste existence matérielle? un esprit qui, selon l'expression du poète allemand, dort dans la pierre, rêve dans l'animal, s'éveille dans l'homme.

A cette entité spirituelle les Orientaux donnaient le nom d'*intelligence active.* Ils croyaient que l'âme de l'homme en fait partie, comme la goutte d'eau fait partie de l'océan, le quitte par vaporisation, y retourne sous la forme de pluie.

Averroës suppose que, l'homme mort, son principe intelligent ou son âme, n'a plus une existence distincte, mais qu'elle retourne à l'esprit universel, qu'elle est absorbée par l'âme du monde. L'intelligence universelle est increéée, impassible, incorruptible. Elle ne reçoit point d'accroissement des âmes individuelle. Elle est complètement distincte de la matière. C'est un principe cosmique...

(Là-dessus, ma tête s'alourdit — et je m'endormis

du sommeil léger, vaporeux, diaphane de l'homme qui ne connaît pas le remords.)



... Des groupes animés se pressaient vers la porte d'entrée; je suivis le courant.

— Votre invitation, citoyen? demanda le préposé.

— La voici.

— C'est bien, entrez.

La salle était vaste, l'assistance nombreuse. Trois hommes à la figure énergique, aux traits creusés par la souffrance, étaient assis au bureau, sur une sorte d'estrade.

Celui du milieu donna un coup de sonnette et dit : La séance est ouverte.

Je demandai à mon voisin :

— De quoi est-il question ?

— C'est ce soir qu'on juge Dieu, me répondit-il.

— Il était temps, fis-je avec satisfaction.

— Faites entrer les témoins, dit le président.

1. — Le Médecin. — Je retire l'enfant du sein de sa mère. Je le soigne de mon mieux, je le vaccine au moment opportun. Devenu homme, il me trouve à ses côtés, usant de tous les moyens que la science a mis à ma disposition pour lui éviter la maladie, lui épargner la douleur, prolonger ses jours autant

que possible. Quand il meurt, c'est qu'il a fini son temps ou que nos moyens sont impuissants.

2. — Le Laboureur. — Je me lève avec le soleil, l'été comme l'hiver, bravant la chaleur accablante ou le froid aigu, je travaille la terre. Souvent, la grêle, l'inondation, la sécheresse rendent ma peine inutile.

Tous mes efforts tendent à assurer la nourriture à l'humanité, le blé, les fruits, les légumes. Ce n'est pas ma faute si les caprices du ciel viennent souvent affamer une contrée et enlever en une heure de gelée ou de tempête les résultats de mon labeur.

3. — Le Fermier. — J'élève des poules, des moutons, des oies, des canards, des bœufs. Je veille à la reproduction des espèces utiles; le lait, le beurre sortent de ma basse-cour. Malheureusement, de fréquentes épidémies viennent décimer mes troupeaux. Des animaux parasites, le loup, le renard, le furet, la belette me font bien du tort. Mais je ne me décourage point et j'envoie aux habitants des villes tout ce que je puis leur fournir.

4. — Le Tailleur. — L'homme est né tout nu, exposé à toutes les intempéries. Moins bien traité que les animaux les plus communs et les plus vulgaires, que la nature revêt de fourrure ou de plume, il est obligé d'avoir recours à l'assassinat pour se couvrir. Il vole la laine au mouton, la plume au

volatile. C'est moi qui suis chargé de lui confectionner des vêtements avec les étoffes que me fournissent les filateurs et les tisserands. Grâce à nous tous, il peut combattre l'intempérie des saisons et traverser cinquante ou soixante années d'une existence qui lui est mesurée au mètre — comme ses habits.

5. — Le Carrier. — Il faut ravir la pierre aux entrailles de la terre pour créer à l'homme l'abri que lui refuse la nature. Sans moi et sans mon ami le maçon, l'humanité serait encore confinée dans les cavernes.

6. Le Houilleur. — Que ferait-on des aliments sans le feu qui sert à les préparer? Je suis condamné aux ténèbres pendant ma vie entière, mais je fournis le feu qui s'allume au-dessus de ma tête. Les arbres sont comptés, le bois devient insuffisant; il faut demander le combustible aux amoncellements des siècles passés. Mes bras alimentent les machines tant pour l'industrie que pour la navigation.

7. — Le Mécanicien. — Les oiseaux franchissent rapidement des distances énormes; les cerfs, les chevaux, les loups, les chiens courent plus vite que l'homme. Le carrossier lui fait des voitures que traînent des bêtes de somme; mais il serait encore au-dessous des quadrupèdes sans les machines et les rails, qui le transportent d'un point à un autre

avec une rapidité que nulle espèce ne peut égaler. Forgerons, mécaniciens, ingénieurs ont donné à l'homme des ailes de vapeur et des jambes de fer qui centuplent son existence.



Chaque producteur, chaque travailleur passa à son tour devant le tribunal. Il serait monotone de relater toutes ces dépositions. Le vigneron, le brasseur, le marin, le pilote, le cordonnier, le couvreur, le boulanger vinrent expliquer avec modestie leur rôle dans la ruche terrestre.

Franklin apporta le paratonnerre, un Anglais le parapluie, un Japonais le parasol. Il y eut un échantillon de chaque découverte profitable à l'humanité, et il devint évident que le rôle de l'homme est de combattre les maux qui lui viennent du ciel. Il ne peut être que par la lutte. Sa vie, son repos, son bien-être sont autant de vols.

Après avoir délibéré, l'assemblée adopta l'aphorisme suivant :

« L'homme s'est dit : Faisons Dieu à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tous les reptiles.

» L'homme fit donc Dieu à son image; il le bénit

et lui dit : Remplissez la terre et vous l'assujettissez... Et cela se fit ainsi. »



... La pendule sonna quatre heures. La vibration du cuivre me réveilla.

— Que c'est bête, murmurai-je, d'assister, en rêve, à une réunion publique!...

Je m'approchai de la fenêtre. Sur le trottoir en face, une pauvre femme, vêtue de haillons, implorait la pitié des rares passants. Elle avait un petit enfant sur les bras, deux autres traînaient leurs guenilles à ses côtés.

Je pris deux sous sur le coin de la cheminée, puis, réfléchissant que c'était bien peu, je les laissai pour prendre une pièce blanche. Vingt sous, c'est un repas!...

J'ouvris la fenêtre et fis : Stt!

La femme leva la tête et vit que j'allais lui donner quelque chose.

Je jetai la pièce de vingt sous, qui roula sur la croûte de verglas et alla tomber dans la bouche d'égout qui s'ouvre sous le trottoir, à l'angle de la rue.

Ainsi, je donnais une bouchée de pain à ces malheureux — et la Providence la leur reprenait! — Elle a dû ricaner, mais je dois à la vérité de dire que je n'ai rien entendu.





XI

DE
L'ÉGALITÉ DANS L'ÉDUCATION
ET DANS LES MŒURS

Monseigneur, dit quelque part Swift, en s'adressant au public futur que nous appelons la postérité, mon désir était de préparer une longue liste de titres que je voulais offrir à Votre Altesse; mon intention était de lui prouver d'une manière irréfragable la faculté prolifique des intelligences contemporaines. J'aurais recueilli ces grands noms sur les affiches au coin des rues, sur les piliers des théâtres; mais, peu d'instants après que je les eus remarqués, je trouvai toutes les affiches déchirées; des noms nouveaux occupaient la place des noms anciens. Je demandai aux lecteurs et aux libraires

quelques renseignements sur ces derniers; mais je ne pus rien obtenir; leur souvenir s'était effacé. »

On croit que les talents sont rares; c'est une erreur. On imagine que le talent s'applique à tout; c'est une autre erreur. Les facultés intellectuelles ont des bornes précises. A chaque individu la nature a donné une tendance spéciale, une inclination particulière, que le hasard de la vie ou le tort de l'éducation n'emploie pas toujours.

Une multitude d'êtres humains passent pour insignifiants ou pour nuls. Entrez dans un club; on vous montrera un homme d'esprit entouré de quarante nullités. Consultez ce professeur, il vous montrera ses deux élèves favoris; le reste n'existe pas. C'est la tourbe vile, la populace des classes. Ils sont nés, comme dit Horace, pour consommer les fruits de la terre et mourir ignorés.

Cette injuste appréciation a pour corollaire et pour antithèse l'exagération la plus insensée dans l'appréciation des talents reconnus. On enlève tout aux uns pour donner tout aux autres.

Si l'on attribue à la masse des hommes une stupidité qui la calomnie, on fait don à quelques génies isolés d'une gigantesque universalité qui ne peut leur appartenir.

Cette fois, c'est une double erreur

Il y a plus loin, selon moi, d'un homme vulgaire,

d'une intelligence commune, à un idiot, dont l'intelligence est anéantie, que de Platon ou d'Aristote à un sot. L'homme que nous croyons sans esprit est doué de facultés moins brillantes, d'une organisation moins délicate que les autres, mais il raisonne. Il exerce avec moins de facilité et d'énergie les ressorts intellectuels dont les Proudhon et les Hugo se servent pour produire des chefs-d'œuvre, mais ces ressorts existent aussi chez lui.



Il n'y a pas de génie qui soit propre à tout, ni d'homme bien organisé qui ne soit propre à quelque chose. C'est au vice de l'éducation qu'on doit attribuer le mauvais emploi des capacités humaines. L'éducation devrait être un essai des aptitudes spéciales de chacun. Au lieu de parquer trente écoliers dans une prison et de leur répéter des leçons que la plupart d'entre eux ne comprennent pas, il faudrait laisser le champ libre aux facultés naturelles, servir leur élan et seconder leur progrès. Pénétrez dans une école; un triste spectacle frappe vos yeux; au lieu de consulter l'intelligence, on la domine, on l'écrase. La voici brisée, torturée, violentée, se résignant aux enseignements de la grammaire et aux aménités du rudiment.

« Dans une espèce de bagne, dit Cervantès, sont enfermés de pauvres esclaves, qu'on en fait sortir de temps à autre pour accomplir en commun une tâche qui ne profite à personne. Libre à eux de se jouer des tours, de se battre, de mal faire; libre au maître de les emprisonner, de les torturer, de les mutiler. »

Toute proportion gardée, le sort des enfants dans un collège est celui des misérables que décrit Cervantès. L'élève ne cherche pas à faire de son mieux, mais à esquiver le châtiment.



Quand le jeune homme entre dans le monde, la terrible loi des convenances le saisit.

Voici une seconde étude qui n'est ni la moins importante ni la moins profonde.

Dans la nouveauté de son indépendance, il se livre à quelques extravagances, et l'émancipation qui l'enivre éclate en saillies hasardeuses; puis, le temps passe et l'homme devient calculateur. Quand les deux éducations sont achevées, l'homme est bien près de mourir. Depuis longtemps on a décidé de son sort; on l'a fait sénateur, et il était né pour être artiste; artiste, s'il était né pour être artisan; prêtre, s'il était né pour être comédien. On a changé sa

destination primitive. Personne ne s'est occupé de chercher de quoi il était capable.



De génération en génération, ainsi la majorité de l'espèce humaine voit s'engouffrer sa puissance intellectuelle dans des professions sans rapport avec les facultés de chacun; ainsi se perd une somme immense de talents de toute nature; ainsi éclosent, sous nos mains ignorantes, toutes les médiocrités qui nous environnent.

Il est vrai que les facultés humaines ne s'annoncent pas toujours par des indices clairs et évidents. On prendra aisément pour la révélation d'un talent inné le besoin d'une imitation toute machinale.

Je suis loin de prétendre que la nature ait dit à tel homme : « Tu seras forgeron, » à tel autre : « Tu seras huissier. » Elle ne s'est pas modelée, dans ses créations, sur des classifications artificielles. La nature ne vous créa pas astronome, avocat ou danseur de corde; elle vous doue d'une organisation en rapport avec telles choses ou avec telles idées, mais nous avons tous un point qu'il faut savoir toucher pour nous émouvoir.

Si Shakespeare eût vécu à Calcutta, Raphaël dans une contrée dénuée d'art et de peinture, Démos-

thène chez un peuple de marchands, ces grands hommes tombaient dans le néant.

Je prétends, avec Godwin, que dans les rangs inférieurs de la société se trouvent, sous la loi des vieilles habitudes qui nous dominent, des hommes de talent inconnus.

Tel artisan parlerait très pertinemment sur son industrie spéciale si l'on consentait à l'écouter.

Si tout homme est bon à tout, dira-t-on, chacun peut prétendre à partager une souveraineté complète. Pourquoi êtes-vous avocat et moi manœuvre? Pourquoi l'un général, l'autre soldat?

Parce que nos écoles font subir une insulte permanente à l'humanité.

« La ligne qui sépare un sot d'un homme de génie est imperceptible, » dit Voltaire.

Disons mieux : le sot n'est qu'un homme placé hors de sa destination, et, si le gazon n'est pas le chêne, il n'entre pas moins comme nécessaire dans le plan général.



La durée des monuments intellectuels ou des œuvres de l'industrie n'a aucun rapport avec leur mérite intrinsèque. Tel mur de brique est debout, telle statue de marbre ou de bronze a disparu sous

l'effort du temps. De notre vivant, la popularité est aussi incertaine que la gloire après notre mort. Cette injustice n'a pas frappé seulement des individus, mais des époques, des siècles.

Au fond, l'égalité intellectuelle est plus réelle que l'égalité sociale. C'est la vérité de l'avenir.





XII

EN VACANCES

MÈRE ET FILLE SONT SŒURS

On sait que les mêmes anecdotes reparaissent tous les ans, comme les lilas et les petits pois. Les Parisiens y sont habitués. L'abonné dit, en ouvrant son journal : « Il y a longtemps qu'on ne m'a donné l'histoire des deux marchands de parapluies... » Ou bien : « Les rédacteurs de ce journal auraient-ils oublié l'anecdote du médecin de campagne qui, allant soigner un malade, emporte son fusil dans le cas où il rencontrerait un perdreau ?... C'était pourtant drôle :— « Je vais voir un client...— Vous avez donc bien peur de le manquer ? » Il faudra que j'écrive au journal pour réclamer... Voilà plus de six mois que je n'ai lu ça... J'en suis tout triste »

A côté des nouvelles à la main, il y a une vingtaine de scies qui passent de mode et qui reviennent, comme les pantalons collants et les chapeaux à petits bords. De ce nombre est la charge à jet continu contre les belles-mères.

Les belles-mères ont défrayé les vaudevilles et les petits journaux pendant quinze années du règne de Louis-Philippe. Elles étaient alors ce qu'a été depuis le cléricalisme. On tirait dessus de tous côtés; et les belles-mères continuaient à porter des *anglaises* et des chapeaux en cabriolet, se disant que la mode viendrait peut-être un jour de les laisser tranquilles.

1848 apporta une courte trêve à leurs maux; les discours de Ledru-Rollin et l'impôt des quarante-cinq centimes suffirent à défrayer les gazettes; on s'occupa d'Armand Marrast, de madame Flocon; et on laissa respirer les belles-mères.

Mais, après le coup d'Etat, les sujets manquèrent bientôt aux *échotiers*, et les épigrammes contre les belles-mères se mirent à refleurir dans *le grand silence*.

Il y eut, toutefois, des entr'actes. La guerre de Crimée, la guerre d'Italie, la campagne du Mexique furent pour les respectables dames autant de diversions utiles. Elles se croyaient oubliées à jamais après la défaite de 70 et les orages de la Commune.

Point. A peine le maréchal de Mac-Mahon eut-il démissionné, à peine le bâtonnier Grévy fut-il arrivé à la magistrature suprême que le *Sphinx*, le *Masque de fer*, et tous les échotiers à leur suite reprirent, avec toute la furie d'un essaim de guêpes, la guerre impie aux mères de celles qui préparent la revanche.



Qu'est-ce donc qu'une belle-mère?

La belle-mère a élevé la gracieuse personne pour laquelle votre cœur a battu.

La belle-mère a veillé sur sa vertu en même temps que sur sa santé. Elle n'a rien négligé pour vous la garder pure.

C'est elle qui ordonnait à sa fille de baisser les yeux en passant devant les statues des Tuileries. C'est elle qui a refusé de passer la soirée au théâtre des Variétés ou du Palais-Royal plutôt que d'exposer votre épouse d'aujourd'hui à rougir des mots à double entente et des situations risquées.

C'est une belle-mère qui a inventé la feuille de vigne.

Si vous avez pour compagne une jeune femme

honnête, dévouée, gracieuse et quelque peu naïve, c'est à votre belle-mère que vous le devez.

C'est par son économie bien entendue, par les privations qu'elle s'est imposées, que sa fille a pu être suffisamment dotée. La toilette de votre femme, le trousseau de votre premier-né sont le fruit de ses veilles et de ses renoncements. Ayons le courage de le dire, la belle-mère c'est l'ange de la famille.



Marcelin, que j'ai rencontré hier à Royan, se promenant tout rêveur sur la plage, est peut-être le seul homme qui ait des raisons sérieuses d'incriminer sa belle-mère, et cela pour avoir voulu s'en passer. S'il n'avait essayé de tourner la difficulté, s'il s'était résigné à ne pas faire exception, il aurait aujourd'hui une véritable belle-mère et son bonheur serait assuré.

— Quelle mine de possédé! m'écriai-je en le voyant.

— Ah! mon ami, balbutia-t-il, si tu savais!...

— Parle. Je suis ici pour t'écouter, te consoler, te sauver, si c'est possible.

Il poussa un profond soupir.

— Qui m'eût dit cela, l'année dernière? ajouta-t-il. C'est ici même, dans ce riant casino, que s'est

décidé mon malheur. J'avais rencontré à Bordeaux deux petite créoles qui venaient de débarquer, une veuve et sa fille. En les voyant, mon ami, on songeait à cette annonce fallacieuse : *Mère et fille sont sœurs!* Veuve à vingt-huit ans, madame Diamanty venait à Paris. Il lui avait fallu trois ans pour mettre ordre à ses affaires. Elle n'en avait pas trente-deux quand je la découvris sur les allées de Tourny, et sa fille, mon épouse actuelle, venait d'atteindre sa seizième année. Deux boutons de rose évadés de la Martinique. Je suis resté plus d'un mois sans savoir si j'aimais la mère ou si j'étais fou de la fille, je les faisais danser tour à tour; l'une et l'autre prenaient indifféremment mon bras. Madame Diamanty est la femme la plus gaie, la plus aimable, la plus alerte qu'on puisse rencontrer...

— De quoi te plains-tu?

— Je me plains de cela, précisément. Ah! que n'ai-je une belle-mère comme les autres, revêche, acariâtre, me faisant à chaque instant de la morale!...

— Je ne comprends pas du tout.

— Tu vas comprendre. « Madame, dis-je un soir à madame Diamanty, quand vous remariez-vous?

— Jamais, répondit-elle.

— Mais mademoiselle votre fille?

— Ma fille se mariera parce qu'il faut faire comme

tout le monde. J'ai payé mon tribut, elle doit en faire autant.

— Alors, si je vous demandais sa main?

— Je crois que vous lui plaisez, et je ne ferais aucune difficulté de vous l'accorder. Quel âge avez-vous?

— Trente-trois ans.

— On aura vu rarement un gendre plus âgé que sa belle-mère...

— Oh! vous n'êtes pas une belle-mère, vous...

— En effet, le rôle me conviendrait peu.

— Vous êtes et vous resterez la sœur de ma femme.

— C'est convenu. »

— Et tu as épousé?

— J'ai épousé la plus délicieuse créature que l'on puisse rêver... un sylphe, une houri... il y a des moments où je me détourne pour respirer, dans la crainte qu'un souffle ne la fasse envoler.

— Et la mère?

— La mère est restée ce qu'elle était, rieuse, enjouée, avide de plaisirs. Souvent ma femme passerait la soirée à la maison, au coin du feu; mais ma belle-mère veut aller au bal, au théâtre. Il faut que sa fille sorte pour l'y conduire... et moi aussi par conséquent. Si je risque parfois une observation, madame Diamanty me répond d'un ton fâché :

— Mais, mon ami, vous êtes un petit vieux! Si je vous avais cru si grave, je ne vous aurais pas adopté pour gendre!... Je suis jeune, moi, je veux m'amuser... Restez chez vous, si cela ne vous convient pas!...

Marcelin leva les yeux au ciel et continua :

— Elle monte à cheval tous les matins... L'hiver, il faut la conduire à Monaco; l'été, à Dieppe, à Trouville... Elle est abonnée aux mercredis du cirque... Elle va au bal six fois par semaine... Elle ne fait que rire et que chanter...

— Cela passera avec l'âge.

— Avec l'âge! tu es bon, toi. Puisque j'ai dix-huit mois de plus qu'elle... Mais ce n'est pas tout... Tu comprends qu'avec sa beauté, ses allures et ce genre de vie, elle a un grand nombre de soupirants. L'un d'eux, le vicomte de Malefer, est continuellement sur ses talons, à ce point qu'il y a eu des commentaires assez malveillants sur cette intimité. J'ai cru devoir faire qnelques observations au vicomte, qui s'est écrié : « Monsieur, si vous pensez que j'aie été assez heureux pour compromettre votre belle-mère, n'hésitez pas à m'accorder sa main. J'en suis fou, et elle me désespère!... »

— Eh bien! as-tu plaidé pour le vicomte?

Marcelin fit un haut-le-corps.

— Le mariage, dit-il, comporte une dot et des

espérances. Mon rôle est d'empêcher madame Diamanty d'avoir des enfants qui viendraient rogner la part de ceux que je compte avoir moi-même... et non de la pousser à une nouvelle union qui dépouillerait ma femme...

— J'avoue que la situation est difficile.

— Et cette évaporée, cette folle me rit au nez quand je veux parler sérieusement. Hier, j'avais amené la conversation sur les devoirs des parents, quand elle m'interrompit par un bâillement accentué.

— Vraiment?

— Et sais-tu ce qu'elle m'a dit?

— Quelque chose de drôle?

— Elle m'a dit, en me tournant le dos : Mon gendre, vous êtes une véritable belle-mère!





XIII

IMPRESSIONS DE VOYAGE

A peine arrivé, il faut repartir; ce n'est qu'à cette condition que le chroniqueur peut voyager. Il s'éloigne de Paris comme la boule du bilboquet s'éloigne du manche, le temps de décrire une parabole.

Huit jours de palmiers, un bain de soleil, et il faut tourner le dos au flot bleu pour aller retrouver la colonne de la Bastille.

Malgré la rapidité du retour, ces vacances annuelles sont un entr'acte nécessaire. En se retrouvant au même endroit, au pied des mêmes montagnes, au bord du même rivage, on croit ne les avoir jamais quittés. Cela fait une année de plus, et il

semble au contraire, que c'est une année de moins.

Nice exerce une singulière attraction sur le voyageur; quiconque y est venu y revient forcément. Vous retrouvez les mêmes types sur la promenade des Anglais. Depuis l'hiver passé, les uns sont retournés en Russie, les autres en Angleterre, en Amérique même; et les voici de retour, debout sur le galet, cherchant des yeux le petit liséré foncé qui indique les côtes de la Corse et regardant la vague qui borde de ses dentelles ces petits rochers noirs qu'on prendrait pour des truffes submergées.



Il y a bien quelques vides dans les rangs. Un vieillard est mort, une demoiselle s'est mariée, plusieurs autres se sont fait enlever.

— Que sont devenues, demandais-je hier, dans un débit de tabac, ces deux jolies filles qui vendaient des gants et des cravates dans la boutique voisine?

— Elles sont parties avec un monsieur, me répondit la débitante, femme sérieuse, coiffée d'un mouchoir à carreaux bleus et rouges.

— Avec le même?

— Oui ; il les a enlevées toutes les deux... Comme c'étaient les deux sœurs, elles n'ont pas voulu se séparer.

— Et elles ont fait bon ménage?

— Il paraît!

Et la bonne dame ajouta:

— Voyez-vous, monsieur, c'est terrible, ce commerce-là. Une fille honnête résiste tant qu'elle peut; mais, à force d'essayer des gants et des cravates, elle s'habitue à certains pressements de mains, à certains regards... J'avais une nièce, qui est à Paris maintenant, une personne très bien élevée; eh bien, elle a filé comme les autres. Il a fallu, pour la séduire, acheter vingt-trois paires de gants, quinze foulards et dix cravates... Elle a cédé à la vingt-huitième paire de bretelles!

— Et quel a été l'heureux ravisseur!

— Un Espagnol.

— Elle devait bien se douter, par le nombre de ses achats, que cet Espagnol avait sur elle des vues intéressées?

— Eh! monsieur, il disait que c'était pour sa mère!



Au temps heureux où le journal se débitait en petits volumes à cinquante centimes, Maurice Alhoy disait: « La physiologie du voyageur doit être le tableau animé de ce mouvement incessant qui

pousse l'humanité en avant, en arrière, et la fait flâner ou circuler de droite à gauche, sur les parties solides ou liquides de la mappemonde. »

Et l'auteur énumère les seize mille moyens de locomotion que la civilisation, le hasard ou la providence ont créés pour l'exportation de la race humaine, depuis le bateau à vapeur jnsqu'à la *canne-poste* à laquelle le baron de Drais avait donné le nom de *Draisienne*, et qui a reçu depuis une dénomination plus expressive, celle de vélocipède, ce qui veut dire que dans cette voiture on va à pied.

Maurice Alhoy parle de la diligence, du palanquin et du chameau. Il balbutie à peine le nom de chemin de fer; l'invention ne faisait que poindre.

Le tour de l'Italie seule demandait alors plus de quatre-vingts jours.

C'était le temps où chaque voyageur écrivait ses impressions sur un livre :

« O Venise, que tu es belle ! »

Gérard de Nerval, sur le registre du *vieux doolen*, laissait cette phrase mémorable :

« Je suis à Amsterdam et je voudrais bien m'en aller ! »

Alfred de Musset — sur le livre de l'hôtel Bellevue :

« Les Suisses ont été calomniés. Je n'ai pas d'argent et ils me pressent de tous les côtés. »

Prosper Mérimée était alors inspecteur des monuments publics. (Cet *amant heureux* a trouvé moyen d'être quelque chose sous tous les régimes.)

Se promenant dans les rues de Perpignan, Mérimée aperçut des barreaux à toutes les fenêtres basses. En rentrant, il écrit : « Les fenêtres garnies de barreaux de fer révèlent l'origine mauresque de cette cité. »

M. Henry, le bibliothécaire, répond quelques jours après :

« Les barreaux de fer qu'on remarque dans les rues basses de Perpignan ne prouvent pas que cette cité soit d'origine mauresque ; nous avons remarqué des barreaux pareils dans presque toutes les villes du Midi ou du Nord où l'on craint les voleurs. »



Alors aussi, il y avait le touriste humanitaire qui allait, de ville en ville, visiter les prisons et les bagnes. Sa spécialité était de *goûter le bouillon.*

Après avoir savouré ce potage qu'on offre au visiteur dans les casernes, dans les hôpitaux et dans les prisons, le philanthrope se retirait en disant : *Mes amis,* vous êtes plus heureux que moi !

Il y a, dans tous les établissements publics, un

bouillon spécial pour les dégustateurs. C'est ce bouillon qu'on présentait à Louis-Napoléon qui, après en avoir bu une cuillerée, s'écriait : « Quel règne que le mien ! »

C'est toujours ce fameux bouillon qu'on fait goûter au *maréchal,* et qu'on fera goûter à bien d'autres.



En fait de diligences, je n'oublierai jamais une *entreprise* qui transportait péniblement les voyageurs de Royan à Rochefort et de Rochefort à Royan, il y a quelques années.

A l'arrivée du bateau de Bordeaux, on entendait claquer un fouet et frissonner des grelots. Une diligence attendait, attelée de cinq chevaux.

On lui donnait la préférence sur les autres. La diligence partait au grand galop ; mais, dès qu'elle avait dépassé les dernières maisons de Royan, on dételait trois chevaux qui n'allaient jamais plus loin, et les deux autres continuaient au pas, la tête sur leurs genoux... Ils faisaient une demi-lieue à l'heure !

J'aime mieux le *rapide* de Marseille et même le train-omnibus de Monaco.

⁂

Il n'y a pas de ville au monde où l'on abuse plus qu'à Nice du titre et de la particule.

On ne rencontre ici que princes, marquis, comtes et barons. La police y est habituée et ne s'en inquiète guère. De temps en temps, on met la main au collet d'un de ces gentilshommes, s'il a commis quelque méfait, et l'on reconnaît un ancien garçon d'hôtel ou un cocher de bonne maison qui est devenu l'amant d'une vieille anglaise ou le bâton de consolation d'une dame russe — retour de l'âge.

Quand Alfred Asseline descendit pour la première fois à l'hôtel de..., on lui demanda ses nom et prénoms — qu'il consigna loyalement sur une feuille de papier.

Le lendemain, en descendant, il se vit inscrit sur la pancarte de la maison.

N° 36. Prince Alfredo Asselini.

— Mais non, dit-il au maître d'hôtel, je ne suis pas prince !

— Marqueso, alors?

— Ni marquis.

— Alors signor, *jé vous soupplie,* au moins *cévalie!*

Asseline, ne voulant pas même être chevalier, alla se fixer dans une maison meublée.



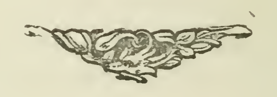
Un racontar, tout italien, pour terminer.

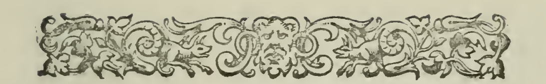
Une princesse qui a eu beaucoup d'amants, bonne fille, gaie, sceptique, se moquant de tout, avait autorisé Seligman à lui rendre visite.

Seligman arrive à dix heures du matin. Il traverse une antichambre, un salon, une salle à manger... pas de domestiques.

Entendant un bruit de voix, il pousse une porte — et se retire vivement en apercevant la princesse au lit à côté d'un monsieur.

— Vous pouvez entrer, crie-t-elle, C'EST LE PRINCE!





XIV

LES CODES DE POLITESSE

Un provincial, de ceux qui vivent de douze mille livres de rente, petit propriétaire, petit esprit, étant venu passer quelques jours à Paris, rencontra sur le boulevard un de ses compatriotes, gentilhomme ruiné, qui, élégamment vêtu, descendait d'un riche phaéton.

— Que fais-tu ici ? demanda le provincial.

— Je fais du luxe, répondit l'autre avec aplomb.

Comment ? Par quels moyens ? C'est le mystère. On fait du luxe comme on fait du ventre, comme on ferait du commerce.

L'Angleterre a produit en une année onze codes différents de politesse aristocratique et de belles ma-

nières. Dans le même espace de temps, Paris en a fourni dix-huit. Depuis le *Manuel de l'homme et de la femme comme il faut*, par le vicomte de Marennes, jusqu'au *Guide de l'étranger dans les salons*, on ne compte plus ce genre de publications. La *Civilité puérile et honnête* est enfoncée.

On n'imaginerait pas l'avidité des classes moyennes à savoir comment boivent, mangent et dorment les gens des sphères autrefois supérieures. Pénétrer dans le monde lointain de la mode et du grand ton, quelle jouissance ! Les rêveuses de province, celles qui apprennent l'adultère dans les cabinets de lecture, pâlissent sur les détails d'une toilette, se montent la tête à 50 degrés Réaumur sur la description d'un devant de chemise.



La fille de l'épicier veut savoir comment le vicomte de Clamecy fait la cour à sa cousine; le jeune saute-ruisseau veut lier connaissance avec les hauts viveurs ; le maître d'hôtel prête à la femme du quincaillier le livre ennuyeux, mais utile, dans lequel l'un et l'autre apprennent la couleur des gants à la mode et le nom du tailleur qui fait payer le plus cher un habit noir et un gilet en cœur.

Nous possédons à l'heure présente :

Philosophie des belles manières ;

Livre des raffinés ;

L'art de briller ;

La bonne tenue ;

Les salons en poche, etc., etc.

Ce besoin de *briller,* qui est devenu une maladie épidémique, un trait distinctif du caractère national, éclate à toutes les pages des romans de Balzac. Les journaux ont fait retentir le nom de cet excellent jeune homme, fruit précieux de la serre chaude des vanités qu'on appelle Paris; héros de comptoir qui, désespérant « d'être jamais plus grand que Napoléon ! » comme il le disait lui-même, *tout calcul fait,* se tua.

L'Allemagne se contente de son *Almanach de Gotha.* A Vienne, a paru un ouvrage intitulé : *Règles de l'étiquette,* et qui traite du cérémonial de façon à rappeler la plaisanterie de Kotzebue : « Connaissez-vous le traité de mon oncle sur les aiguillettes des pages ? son in-folio sur *l'art de battre les cartes ?* ses huit volumes en 340 chapitres sur les révérences à faire aux piqueurs de Son Altesse ? »

Ce livre de formalités serait encore éclipsé, en fait de niaiserie, par le *Code américain de la politesse,* publié à Philadelphie par « un gentilhomme. »

Ce gentilhomme des Etats-Unis ressemble un peu à son compatriote Fenimore Cooper. Cooper raconte que, se trouvant à la table de lady Holland, il eut le tort de refuser l'un des mets que la maîtresse de la maison lui fit offrir ; — comme si la table était un supplice et non un instrument de plaisir et de santé. « Entre les services, dit tristement l'illustre romancier, lady Holland me pria d'accepter un hareng frais ; je refusai. *Je n'ignore pas que l'étiquette s'y opposait !...* Elle insista :
— Vous ne savez pas ce que vous faites, dit-elle, ils viennent d'Amsterdam ; on ne peut les avoir *que par l'ambassade.* »

Cooper croyait donc que tout homme bien élevé est contraint de dévorer indistinctement ce qui lui est offert !



Le code américain « des belles manières » est rempli de bévues qui prouvent l'imparfaite éducation de ce peuple nouveau, qui nous envoie de si bons jambons.

Si le plus risible des traités de politesse appartient à l'Amérique, le plus abstrait et le plus vague est celui de l'Italien Melchior Gioja.

Vicieux et modéré, débauché et plein de ré-

serve, sensuel et contenu, l'Italien est le seul qui, parmi les peuples de l'Europe, unisse la durée des passions à la facilité des émotions. Que peut faire un *traité mondain* avec une éducation de couvent et des habitudes de sigisbéisme séculaire?

A cette situation languissante, voluptueuse, abandonnée, qui s'enivre de musique, d'amours secrètes et de liberté privée ; à la situation morale ou immorale de l'Italie, opposez la Nouvelle Amérique, où rien ne languit, où rien ne dort, où tout est mouvement, mais mouvement matériel; vie, mais vie industrielle; force, mais force brute; ambition, mais tendant aux richesses; prétention, mais prétention de parvenu.

« Un fait réel, dit le gentilhomme de Philadelphie, c'est que la société des Etats-Unis est beaucoup plus *exclusive* que celle d'Angleterre, infiniment plus que celle de France. Dans ces dernières contrées, l'admission des classes inférieures parmi les rangs supérieurs a lieu sans rien confondre ; là, il n'est pas indispensable d'élever, comme ici, des barrières d'airain entre les subdivisions de la société.

» Ce que nous appelons *bonne société* aux Etats-Unis, dit Cooper, varie selon les provinces. A New York, on estime surtout la fortune ; à Philadelphie, la race ; à Boston, le talent et la renommée littéraire. »

Ces distinctions m'étonnent. La faculté d'être agréable aux autres, de se soumettre, sans effort, aux lois d'une politesse générale, de n'être jamais importun, jamais gênant, constitue, sous toutes les latitudes, le véritable bon ton : le *savoir-vivre.*



En France, toutes les castes sont confondues. « Je suis peuple, » voilà le cri national.

Balzac dit : Quand un homme a gagné vingt mille francs de rente, sa femme est une femme honnête.

— Une femme honnête doit avoir une existence pécuniaire qui permette à son amant de penser qu'elle ne lui sera jamais à charge.

— Une femme logée au troisième étage, n'est pas une femme honnête.

— La nièce non mariée d'un évêque, et quand elle demeure chez lui, peut passer pour une femme honnête, parce que, si elle a une intrigue, elle est obligée de tromper son oncle.

« En appliquant ces principes, ajoute Balzac, un habitant de l'Ardèche peut résoudre toutes les difficultés qui se présenteront en cette matière. »



Les abbés ont disparu. Abbés de Fleury, de Ber-

nis, de Polignac, l'abbé de Broglie ne vous a pas remplacés.

L'avocat est plutôt dissertateur que causeur. Il est redondant ; il monopolise la conversation. Son mérite est de mettre sur le tapis des sujets souvent intéressants ; son malheur est de se croire toujours en face du tribunal.

Je ne sais cependant si je ne le préférerais pas à l'homme d'épée. Celui-là est toujours au port d'armes. La tenue rigoureuse, une certaine raideur disciplinaire séparent l'homme des camps du simple bourgeois.

La marque du vrai *comme il faut*, c'est de n'avoir rien de tranché, rien d'extraordinaire, de ne faire saillie ou tache par aucun côté.

Souvenez-vous de ce pauvre M. X..., qui, devenu immensément riche et envoyé à la Chambre par son arrondissement, fut un jour si préoccupé qu'il monta derrière sa voiture au lieu de monter dedans.



Une question importante. Peut-on être laid et réussir dans le monde ? Je n'hésite pas à répondre affirmativement. Les femmes font le succès ; or, les femmes pardonnent à l'homme la laideur et se ré-

servent le privilège de la beauté. « Avec les hommes, dit le proverbe, l'amour entre par les yeux. Avec les femmes, il entre par les oreilles. »

Mirabeau, voulant séduire une femme qu'il n'avait jamais vue, lui disait qu'il ressemblait à un tigre marqué de la petite vérole.

« Qui saura jamais, demande le vieux Spencer, qui saura jamais la courbe que doit décrire la fantaisie féminine ? »



Je ne saurais mieux terminer cette étude que par une anecdote qui prouve que chacun a sa façon de voir les choses.

Vernet rencontre un jour un ancien danseur nommé Laluyé :

— Que fais-tu maintenant ?

— Je ne puis plus danser, répondit Laluyé, l'âge m'a raidi les jambes. Je suis *professeur de belles manières* à un franc le cachet. Tu ferais bien d'en prendre une douzaine !

— A quoi bon ? fit Vernet.

— A quoi bon ! je parie que tu ne sais même pas entrer dans un salon...

— Comment s'y prend-on ?

— Eh bien ! tu as ton chapeau à la main...

comme ça ! tu vas droit à la maîtresse de la maison ; tu lui tapes sur le ventre en disant : Hé ! la petite mère, nous avons bien dîné ?... puis, tu mets ton chapeau sur le lit... et tu t'asseois sur la commode !





XV

FANTAISIE ÉQUESTRE

C'est la fameuse liberté des théâtres qui nous vaut la fermeture de nos principales scènes pendant deux ou trois mois d'été. Les directeurs prennent la clé des champs; les artistes vont jouer en province, dans quelques grandes villes et dans les casinos, ne laissant aux Parisiens que l'Hippodrome et les cafés-concerts.

Il y a peu d'années de cela, un théâtre ne fermait que pour cause de réparations, à moins que ce ne fût pour cause de faillite. Le cahier des charges était là; qu'il y eût ou non recette, il fallait ouvrir ses portes. Les étrangers qui visitaient Paris en été ne se cassaient pas le nez sur des *clôtures*. Il est

vrai que la population ne se répandait pas encore autant qu'aujourd'hui dans les campagnes.

La *crapaudière* n'était pas inventée ; Asnières ne se posait pas en concurrent de Biarritz, Enghien en rival de Luchon. Un peu de pluie suffisait à garnir une demi-salle; et l'opérette n'avait pas encore accaparé le théâtre au point d'en bannir absolument le bon sens et l'esprit.

♁

Le soleil, après avoir manqué le train, nous est enfin arrivé avec tous ses hauts-fourneaux. Je n'ai pas le courage de m'en plaindre. Les journaux bonapartistes, qui prétendaient que les moissons ne sauraient mûrir en République, en sont quittes pour s'éponger le front. Si l'on n'a pu rentrer les premiers foins, la seconde coupe compensera largement la perte; et les raisins, dont on désespérait, rattrapent rapidement le temps perdu.

Paris d'été se retrouve. Les femmes ont arboré ces costumes légers, aux couleurs fraîches et vives, qui sont la joie du regard.

Que faire le soir? Où aller? Mabille, le Cirque, les cafés-concerts et l'Hippodrome, il n'y a pas à sortir de là.

⁂

Je ne puis entrer à l'Hippodrome sans me rappeler ce pauvre Arnault, qui était bien l'impresario le plus bizarre qu'on ait jamais vu. On allait alors à l'Hippodrome pour s'amuser de la détresse de la troupe, de la maigreur des chevaux et de l'esprit inventif du directeur. Arnault était le Rosambeau du genre équestre.

On se rappelle les immenses affiches qui annonçaient une

GRANDE LUTTE

ENTRE DES HIDALGOS ANGLAIS ET DES GENTLEMEN ESPAGNOLS.

Il n'y avait qu'Arnault pour trouver ces choses-là. Une autre fois, il annonçait :

COURSES DE TAUREAUX

PAR LA TROUPE DES *vaches landaises.*

Et, comme on lui faisait observer que, dans ce cas, il fallait dire, en parlant du premier sujet, le *vacheador* au lieu de toréador, Arnault répondit gravement :

— Le public ne comprendrait pas !

⁂

Je dois à l'ex-directeur de l'ancien Hippodrome des heures de douce hilarité que ne me procurera jamais M. Zidler.

Un jour, Arnault convie la presse parisienne à la répétition générale d'une grande pièce militaire intitulée : *la Prise de Sébastopol*. J'arrive exactement à l'heure indiquée. Arnault se précipite à ma rencontre.

— Mon cher ami, me dit-il, il y a un petit retard de deux heures. Le régisseur avait oublié les tambours, on est allé en chercher. Puis, j'ai besoin de cinq cents hommes de la troupe, et le général ne veut m'en prêter que trois cents. Il faut que je trouve les soldats russes dans le civil...

— Je reviendrai, lui dis-je.

— Pas du tout, restez donc... nous allons flâner *dans les coulisses*, et je veux vous montrer mon colonel.

— Quel colonel ?

— Un colonel que j'ai dû chercher moi-même. On me prête bien des figurants à cinq sols par tête, mais on me refuse les officiers. C'est à moi d'en trouver. Pour commander l'assaut, j'ai dû me procurer un *colonel civil*, mais... vous allez voir ! C'est

un garçon superbe, un ancien sergent-major, qui est tout fier de porter l'uniforme d'officier supérieur. Il était un peu maigre, mais voilà quinze jours que je l'engraisse...

Et, comme je riais, Arnault reprit vivement :

— Vous croyez que je plaisante? Il me coûte six francs par jour! Je le nourris à mes frais... trois plats à chaque repas, une bouteille le matin, une bouteille le soir... Aussi vous allez être surpris du résultat...

Appelant le régisseur : — Michel, faites venir Frénembois!

A l'instant Frénemhois parut en grand costume de colonel. C'était un fort bel homme, qui sentait sa *Reine Blanche* d'une lieue.

— Qu'en dites-vous? reprit Arnault d'un air triomphant. On ne dira pas que je ne fais pas bien les choses. Est-il beau cet homme-là, oui ou non?

— Superbe! répondis-je.

Arnault jubilait.

— Il n'y a pas, s'écria-t-il, un colonel qui puisse lutter avec le mien... non, pas un, dans toute l'armée française!

Et, comme Frénembois s'inclinait :

— Vous pouvez rentrer, lui dit le directeur. Et surtout, ne vous fatiguez pas. Souvenez-vous que, à partir du 8, vous prendrez tous les jours le Ma-

melon Vert... Ça n'a l'air de rien, mais c'est fatigant. Et soignez votre voix; je connais le public, il lui faut une belle voix de commandement.

Frénembois rentra dans sa loge.

— Quel colonel! s'écria encore Arnault avec admiration.

Et il ajouta tout bas : — Mieux qu'un vrai!



Les amis du gros rire n'oublieront jamais le *piano à vapeur* dont Arnault nous offrit la primeur. Il n'y eut qu'une seule et unique représentation, et cet instrument faillit coûter la vie à deux cents personnes.

Le jeudi 11 juillet 1868, à quatre heures de l'après-midi, les courses en char venaient d'être terminées, l'homme à la boule avait fait le tour de l'arène, le faux Blondin emportait l'omelette confectionnée sur la corde raide; Arnault cria : le piano à vapeur!

On vit apparaître alors une chaudière montée sur quatre roues; cette chaudière était traînée *par un cheval*, ce qui parut tout d'abord assez comique. Au-dessus de la chaudière s'étalaient une rangée de tuyaux semblables à la gamme de la flûte de Pan.

L'inventeur attisa le charbon de terre et lâcha le piston.

La vapeur fit irruption par tous les tuyaux à la fois. Non, jamais pareil vacarme n'a frappé les oreilles humaines. Jamais tempête, tremblement de terre, éruption volcanique n'ont produit la moitié d'un tel bruit. Imaginez les trompettes de Jéricho et des clairons gigantesques dans lesquels soufflerait le mistral; ajoutez-y les rugissements de cinq cents lions brûlés vifs et de douze cents ânes en état d'ivresse, vous aurez une faible idée de la première mélodie du piano à vapeur.

Tout le monde se bouchait les oreilles, les enfants criaient, les femmes se trouvaient mal. Quelques spectateurs épouvantés s'enfuyaient à toutes jambes.

Arnault avait pâli. — Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

L'inventeur serrait les pistons et luttait avec énergie :

— On a trop chauffé, répondit-il.

— Lâchez tout! dit Arnault.

— Et pouvoir! fit l'inventeur désespéré.

Le tumulte allait grandissant.

— Assez! assez! criait-on de toutes parts.

Tout à coup, une détonation épouvantable se fit

entendre. Le piano venait d'éclater. Ce fut un sauve-qui-peut général.

Quand le nuage de vapeur se fut dissipé, on aperçut l'inventeur évanoui. Les tuyaux tordus jonchaient le sol; la chaudière était fendue par le milieu, et le brasier continuait à chauffer dans le vide.

— Enlevez ça, dit Arnault; et en avant la musique!

L'orchestre partit bruyamment, mais il fut impossible de rallier le public.



On sait comment a fini l'Hippodrome. Un soir, une lueur immense s'éleva sur Paris; le ciel était en feu; les Champs-Élysées, le quartier de la Madeleine semblaient éclairés comme à midi. A une heure du matin, on pouvait lire ses lettres rue de Châteaudun sans allumer de bougie. L'Hippodrome brûlait.

Cent cinquante chevaux y furent consumés, — et, chose incroyable, les inspecteurs de la compagnie d'assurances ne purent retrouver que soixante fers. Il y eut, comme cela, un tas de petites singularités, mais tout finit par s'arranger.

Arnault ne survécut que peu de temps à la des-

truction de l'établissement où se déployait son génie. Quelques farceurs s'amusaient à le faire bondir en disant que c'était lui qui avait mis le feu à l'Hippodrome. Jamais père injustement accusé d'avoir tué son enfant n'eut d'aussi belles révoltes que ce pauvre Arnault.

— Cependant, lui dit un jour Noriac, si je voulais parler?

— Eh bien! quoi?

— Le jour même de l'incendie je vous ai rencontré sur le boulevard, un cigare à la main, et vous m'avez demandé *un peu de feu!*

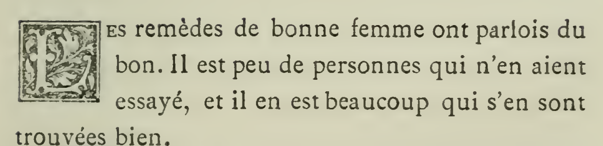




XVI

FOU PAR AMOUR

I



Les remèdes de bonne femme ont parfois du bon. Il est peu de personnes qui n'en aient essayé, et il en est beaucoup qui s'en sont trouvées bien.

Se glisser une clé dans le dos ou lever les bras en l'air pour arrêter un saignement de nez, appuyer le pied sur un morceau de fer pour couper une crampe; boire à petites gorgées en se bouchant hermétiquement les oreilles pour se débarrasser du hoquet; se gargariser avec du lait dans lequel on a fait bouillir deux ou trois figues pour combattre l'inflammation de la bouche ou de la gorge; cent autres recettes

qui permettent de laisser les médecins chez eux ont fait leur chemin dans le monde et sont devenues l'A B C des ménagères avisées.

Une de ces bonnes femmes qui dégotent les princes de la science avait donné à mon ami Japhet un remède dont ce rusé personnage sut tirer parti en plus d'une circonstance.

Japhet, partant pour le Midi, était monté dans un des splendides wagons qui conduisent les voyageurs de Paris à Bordeaux. Deux personnes y avaient déjà pris position. Un homme d'une soixantaine d'années, le col entouré d'une cravate d'un blanc sale, officier de la Légion d'honneur et sentant sa commission mixte d'une lieue, était assis dans le coin qui tourne le dos à la machine; une jeune dame, vêtue d'une robe grise et d'un petit chapeau frais, coquet, mais sans prétention, lui faisait face, étalant ses affaires sur le filet.

Japhet était de mauvaise humeur. Il avait eu l'imprudence d'entrer la veille au théâtre des Variétés. Non seulement il avait vu jouer l'*Œil du Commodore,* mais encore, placé près d'une porte, i s'était trouvé en plein courant d'air, si bien qu'il souffrait de la onzième dent du bas, côté gauche.

— Vos billets, messieurs, s'il vous plaît! dit le contrôleur.

— Voilà.

— Merci bien !

Un coup de sifflet retentit et le train se mit en marche au milieu d'un de ces nuages d'une fumée grasse et infecte qui démontrent obscurément aux actionnaires que l'administration, soucieuse de leurs intérêts, n'emploie jamais le charbon de première qualité

II

Le remède que la bonne femme ci-dessus mentionnée avait indiqué à Japhet est de ceux qu'on peut employer facilement en voyage.

« Si vous avez mal aux dents, versez un peu d'eau-de-vie dans le creux de votre main et aspirez fortement par les narines. »

L'alcool cause un petit picotement, les yeux se mouillent ; mais c'est l'affaire d'un instant, et la douleur cesse presque aussitôt. Vous avez une heure de calme, après quoi vous recommencez si la souffrance reparaît.

Donc, Japhet prit un flacon clissé dans son sac de nuit, remplit de fine champagne le creux de sa main gauche et se mit à renifler en conscience.

La jeune dame regarda cette manœuvre avec un certain étonnement, et le vieux débris des commissions mixtes sembla contrarié de ne pouvoir com-

damner son compagnon de route à la déportation dans une enceinte fortifiée.

La douleur ayant disparu, le visage de Japhet exprima une vive satisfaction, et l'étonnement du pandour inamovible lui parut si amusant qu'il partit d'un éclat de rire. La jolie dame se mordit la lèvre pour se retenir sur cette pente joviale.

— Quel temps délicieux, madame! lui dit alors Japhet. La campagne a mis ses habits de fête pour vous voir passer. Après un hiver si rude, les oiseaux comprennent leur devoir; ils ont de grands vides à combler, et il n'y a pas d'arbre qui ne cache un ou deux nids. Regardez, voici une fauvette à la crête de ce buisson, deux rouge-gorges sur la branche de cet ormeau..., à la cime, un merle qui siffle... Voici un nid de ramiers sur ce chêne qui disparaît déjà derrière nous... Les moineaux observent le paysage, commodément installés sur le fil du télégraphe, et les hirondelles fendent les airs avec une vitesse qui fait honte à la locomotive!

— En effet, monsieur, murmura la dame d'une voix douce, la campagne est charmante.

— Vous allez à Bordeaux, madame?

— J'y passe sans m'y arrêter. Je vais à Bayonne.

— Si j'avais su, j'aurais pris mon billet pour cette sous-préfecture arrosée par l'Adour.

— Mais si vous n'y avez pas d'affaire?

— Qui sait?

Le train s'arrêta.

— Les Aubrais! vingt minutes d'arrêt! Table d'hôte... Par ici, la table d'hôte!...

— Allons déjeuner, dit Japhet.

Il offrit la main à la jeune dame, qui sauta lestement du wagon.

III

Omelette aux fines herbes,

Brochet sauce aux câpres,

Côtelette de mouton purée de pommes,

Poulet rôti,

Gâteau de riz,

Fromage et dessert.

— Vous ne prenez pas de café, madame?

— Non, monsieur.

— Je n'en prendrai pas non plus.

— Mais pourquoi vous gêner?

— Je n'y perds rien sous le rapport du moka et j'y gagne au point de vue de la conversation.

« Messieurs les voyageurs, en voiture! »

— Ah! mon Dieu, où donc est notre wagon!

— J'ai pris le numéro, madame... 1042... c'est ici.

— En effet, j'aperçois mon sac.

La jolie dame gravit le marchepied, et Japhet aperçut la plus jolie jambe qui lui eût jamais trotté par la tête.

Il referma la portière.

— Tiens! nous sommes seuls, dit la dame, le vieux monsieur est resté ici.

— Oui, madame, il est monté dans le train omnibus qui va à Orléans. Cet homme est évidemment un magistrat, et j'ai remarqué que peu de magistrats osent s'aventurer au delà d'Orléans.

IV

Ici se place un incident fâcheux.

La dent de Japhet avait porté un instant sur l'os de sa côtelette; l'air était un peu vif et il ressentit une petite douleur. Aussitôt il reprit son flacon, versa quelques gouttes de cognac dans le creux de sa main, et se mit à renifler comme ci-dessus.

— Qu'est-ce que vous faites donc là? demanda la dame, qui s'était familiarisée.

Avouer qu'il avait mal aux dents, lui, Japhet? Jamais!

— Madame, répondit-il d'un ton mélancolique, vous m'interrogez sur un sujet douloureux.

— Mettez que je n'ai rien dit.

— Non... je ne veux rien vous cacher... Vous

êtes jeune, vous êtes belle; dès le premier instant, je me suis senti attiré vers vous... Vous saurez tout. Madame, je sors d'une maison de santé où j'ai été enfermé comme fou pendant six mois.

— Ah! mon Dieu! fit la dame avec un petit cri.

— Oh! ne craignez rien, ma folie est douce... J'aimais, madame, j'aimais une jeune fille qu'une mort prématurée a placée parmi les anges... Cela doit vous étonner qu'on ait pu aimer avant de vous connaître?... C'est ainsi cependant! Le désespoir troubla ma raison, et ma mère me confia aux soins du docteur Bleu, à Passy. Il y a quinze jours, cet aliéniste distingué pensa que le moment était venu de me rendre à ma famille... et maintenant que je vous ai vue, madame, je puis considérer ma guérison comme assurée.

Pendant ce récit, la jolie voyageuse avait donné des signes d'inquiétude manifestes; elle s'était repliée dans son coin et jetait sur son compagnon de voyage des regards troublés.

— Et celle que vous avez perdue, vous n'y pensez donc plus?

— Bast! elle est au ciel, n'est-ce pas? Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

Japhet prit la main de l'inconnue et y appuya ses lèvres.

— Monsieur... monsieur!...

— Madame ?

— Respirez donc votre remède.

— Mon remède est bien simple... c'est de la fine champagne... Tenez, je vais en boire un petit verre à votre santé.

— Et l'inhalation vous en a été recommandée ?

— Oui, madame. L'évaporation alcoolique se porte au cerveau et le rappelle à l'ordre...

— Vous avez donc éprouvé quelques troubles en prenant place dans le train ?

— Eh ! madame, qui ne serait troublé à l'aspect d'une beauté comme la vôtre ?

La voyageuse se mit à rire. Japhet en profita pour lui prendre un baiser sur la tempe.

— Mais, monsieur, tout en vous remerciant de vos confidences, je dois vous déclarer que je ne suis pas de force à aimer un fou.

— Vous êtes dans l'erreur, madame, répliqua gravement Japhet ; je vais vous prouver que, si je n'avais été fou, je pourrais être dangereux, et que c'est précisément la crise que j'ai traversée qui doit vous donner en moi une confiance absolue. J'ai vingt-cinq ans, vous paraissez en avoir dix-huit...

— Vingt et un, interrompit la dame.

— On ne vous les donnerait pas ! Je suppose que les premières effluves de mon amour, un amour qui a quinze mois de jeûne, ne vous trouvent pas

insensible... Je suppose, en un mot, que vous consentiez à vous donner à moi...

— Cette supposition....

— Laissez-moi continuer, je vous prie. Quelle est, dans ce cas, la crainte d'une femme? Les hommes sont généralement indiscrets, bavards... Ils aiment à se vanter!

— C'est bien vrai, soupira la voyageuse.

— Avec moi, rien de semblable à craindre... Je suppose encore que je sois assez oublieux des règles de l'honneur pour laisser échapper quelques paroles de nature à compromettre une femme; celle qui aurait cédé à une fantaisie, à un caprice, répondrait simplement : « Il est fou! Ses paroles ne peuvent avoir aucune consistance... Laissez-le dire, le pauvre garçon, il est fou! »

— C'est vrai, au fait, dit la voyageuse, que Japhet serra dans ses bras.

V

— Monsieur, lui dit-elle en arrivant à Bordeaux, j'ai un magasin de modes à Bayonne.

— Et moi, madame, un appartement de garçon à Paris.

— Quand le hasard vous conduira dans les Bas-

ses-Pyrénées, n'oubliez pas de venir me serrer la main.

— Je ferai tout exprès le voyage, madame. Et lorsque vous viendrez à Paris...

— J'y vais deux fois par an pour mes affaires...

— Je compte que vous viendrez me faire une petite visite ?

— Vous pouvez y compter.

— Voici ma carte : vicomte Japhet de Seine-et-Marne, 3 *bis*, rue Labruyère.

— Voici la mienne : Madame Berthe de l'Adour, à Bayonne.

La voyageuse referma le carreau de la portière.

— Vous avez froid? demanda Japhet.

— C'est-à-dire que je suis restée assez longtemps dans un courant d'air...

— Et vous souffrez d'une dent?

— Oh! cela ne sera rien... je puis lutter.

Elle ouvrit sa petite bouche rose et montra trente-deux perles.

— Tenez, reprit Japhet en lui remettant le flacon clissé; quatre gouttes de cognac dans le creux de la main et respirer fortement... c'est le meilleur remède.

— Mais alors?

— Vous n'avez pas eu affaire à un fou? non, madame, mais soyez sans crainte. mon secret

mourra avec moi... dans longtemps d'ici, je l'espère. Ce que je vous indique là est un remède de bonne femme dont je me suis toujours bien trouvé... Adieu, madame.

— Au revoir, monsieur.





XVII

SOUVENIRS DE JEUNESSE

Ce qu'il y a de particulièrement cruel dans cet absorbant métier de chroniqueur, dans ce journalisme qui va de la politique au roman, de la genèse au fait-divers, et où l'on dépense souvent en vingt lignes le sujet d'un volume, c'est qu'on s'y fait plus d'ennemis que d'amis.

Ce n'est pas que chacun de nous n'éprouve souvent le besoin de dire du bien de quelqu'un ou de quelque chose, mais cette généreuse aspiration est contraire aux nécessités professionnelles.

Ce que le public attend, ce qu'il cherche, ce qu'il exige, c'est la critique de ce qui se dit et se fait, la satire, l'épigramme. Sortir de là serait se condamner à écrire dans le désert.



Au temps des émeutes impériales, si la police avait voulu disperser un attroupement sans coup férir, elle n'aurait eu qu'à charger un agent, doué d'une bonne voix, de faire aux émeutiers la lecture d'une chronique dans laquelle il eût été dit du bien de tout le monde.

Chacun serait rentré chez soi en haussant les épaules. Paris n'aime pas les bénisseurs.

Au temps du *Figaro* non politique, je rédigeais une fois par semaine une satire de trois ou quatre colonnes qui s'intitulait les *Coulisses*. J'y allais avec toute la fougue de la jeunesse, et j'aurais contemplé tout homme qui m'eût rappelé au respect des *droits acquis*, avec l'étonnement que cause la vue d'un monument historique.

Un matin, je partis pour Blois dans l'intention hygiénique de passer quelques jours dans une campagne des environs. Villemessant, qui passait une partie de l'été dans la forêt de Chambon, m'annonça au débotté que nous étions attendus à déjeuner chez un notaire qui voulait absolument me connaître.

Le fondateur du *Figaro* ajouta :

— Je dois vous dire qu'il a pour vous la plus grande admiration.

Je m'écriai aussitôt :

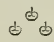
— Allons déjeuner chez cet homme de goût !

Après les premiers compliments et les premières côtelettes d'usage, le notaire dit en écarquillant les yeux :

— Vous devez vous faire bien des ennemis ?

— Monsieur, répondis-je avec assurance, quand ils seront cent mille, je me mettrai à leur tête !

Ce projet n'a pu être réalisé par suite de la grande mortalité de ces dernières années.



Les amis? Où les prendre, si ce n'est en dehors de ceux qui relèvent de la publicité.

Un comédien ne vous pardonne jamais de ne pas le trouver admirable dans tous ses rôles. Dix articles élogieux sont oubliés le jour où vous avez signalé une défaillance, une imperfection de M. Saint-Elphège, premier rôle, ou de M. Moncourt, comique grime.

Et les femmes? Si vous parlez de leur beauté, elles se plaignent qu'on ne fait pas assez de cas de leur talent; si vous insistez sur leur talent, elles sont froissées de ce qu'on n'appuie pas suffisamment sur leurs avantages physiques. Une femme se choque de ce qu'on peut dire même de sa robe ou de sa coiffure.

Pour ne compter que des amis, il faudrait :

Admirer tous les peintres,

Célébrer tous les musiciens,

Encenser tous les comédiens,

Diviniser tous les sculpteurs,

Applaudir tous les vaudevillistes,

Vanter tous les romanciers,

Ne passer sous silence aucun tableau du Salon,

Donner du « cher maître » aux plus petits conrères,

Rendre compte de tous les concerts.

Après quoi, le journaliste bénisseur s'apercevrait qu'on le salue du bout du doigt, et que le public fait si peu de cas de lui qu'il se verra contraint d'aller, à bref délai, rédiger un journal en province.



Je faisais ces réflexions, et beaucoup d'autres encore, en feuilletant ce matin les *Caravanes de Scaramouche*, un chef-d'œuvre de bibliographie que vient de publier Emmanuel Gonzalès. Les eaux-fortes et culs-de-lampe sont de M. Henri Guérard, son gendre. Avec quelques illustrations d'Eva Gonzalès, ce serait tout à fait un livre de famille.

Et quel piquant Scaramouche a dessiné Henri

Guérard! Quelle variété dans ses vignettes, qui sont autant de petits Goya!

Pour la génération actuelle, Gonzalès est un ancêtre. Gonzalès, Féval et Jules Sandeau, ont été les artisans de ma destinée.

Je n'avais lu que Walter Scott et Fenimore Cooper (traduction Defauconpret) quand ma mère, par un coup de tête que je ne m'explique pas encore, prit un abonnement à l'*Echo des feuilletons*. J'étais alors en troisième au lycée de Bordeaux. Les premières livraisons, ornées de gravures sur acier, renfermaient les *Mémoires d'un ange*, *Mlle de la Seiglière*, le *Docteur Herbault*, les *Fanfarons du roi*, le *Loup blanc*. J'avais des palpitations en découpant cette brochure quasi-élégante, qui m'apportait des passions et des aventures! J'allais au-devant du facteur; je remontais, cachant dans mon gilet l'*Echo des feuilletons*. Je dévorais les traits de *Mlle de Kérouare*, de *Pierre Mouton*, du *Chevalier d'Harmental*. Le cœur me battait comme dans un rendez-vous d'amour...

Bientôt l'*Echo des feuilletons* ne me suffit plus. J'achetai les vieilles brochures au souffleur du théâtre, et sur mes économies, je m'abonnai à la *Revue pittoresque* qui publiait les chefs-d'œuvre de Méry, de Gozlan, les nouvelles parisiennes d'Amédée Achard et d'Eugène Guinot. J'étais perdu.

⁂

Un jour, passant sur le quai de Bourgogne, j'avisai deux magnifiques volumes in-4°, édition de luxe du *Fils du Diable.* Portrait de Paul Féval, douze gravures représentant le manoir de Bluthaupt sur une roche escarpée, plantée de mélèzes, les trois hommes rouges, la comtesse de Reynold, le madgyar Yanos Georgyi...

Une étiquette placée sur la couverture tentait d'amorcer l'amateur: Occasion, vingt francs.

Vingt francs! Je n'en avais que six. Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Il me fallait le *Fils du Diable.* Un emprunt seul pouvait me mettre à même de satisfaire ce désir, et j'abordai nettement la question auprès de ma sœur, alors âgée de onze ans.

— J'ai absolument besoin de quinze francs, lui dis-je.

(Le *franc* supplémentaire pour ne pas rester sans le sou.)

— Mais... comment me les rendras-tu? objecta la petite blondine.

— Je te les rendrai le jour de ma fête sur ce que papa me donnera.

— C'est bien long.

— Quatre mois.

— Et si j'en ai bessoin d'ici là ?

— Tu as des économies, et je n'en ai pas.

— Parce que tu dépenses tout !

Voyant qu'il fallait recourir aux grands moyens :

— Ecoute, lui dis-je, je te ferai un billet ; c'est sacré, cela.

— Alors je veux bien.

Je fis le billet — et je courus acheter le *Fils du Diable*.



Dès lors, tout le cabinet de lecture de la rue Porte-Dijeaux y passa. En rhétorique, j'avais déjà lu Balzac et Stendhal, qui me firent connaître un nouveau genre d'émotion.

C'est ainsi que, aujourd'hui, le roman-feuilleton du journal à cinq centimes prépare des lecteurs pour l'avenir.

Sans partager les idées absolues de Zola, qui a raison sur bien des points, je crois qu'une grande minorité des Français est mûre pour le roman d'étude. Le roman, il faut bien le dire, est devenu la seule forme de la littérature. Les ouvrages pseudo-scientifiques de Jules Verne sont un commencement d'instruction pour une masse de lecteurs qui ne pourraient digérer un voyage ou une étude sur

la métallurgie, s'il ne s'y mêlait un bout d'intrigue. Politique, religion, sciences, philosophie, tout passe sous la forme du roman.



Où Zola est injuste, c'est quand il nie absolument la valeur des œuvres d'imagination. Un roman d'intrigue équivaut à la solution d'un problème d'algèbre.

Alexandre Dumas a appris l'histoire de France à un tas de gens dont l'érudition se serait arrêtée, sans lui, à Joseph vendu par ses frères. La description de la prise de la Bastille, par Dumas, dans *Ange Pitou*, est bien supérieure à celle de Michelet.

Frédéric Soulié, dans la *Croisade des Albigeois*, dans les *Deux Cadavres*, a apporté sa part à l'instruction publique.

C'est Méry qui a donné aux femmes une idée des Indes, au point de vue des mœurs, du paysage et du climat.

Les puissants romanciers que nous avons lus dans notre jeunesse ont rendu de véritables services. Ils ont agrandi le champ de la pensée, ouvert des horizons nouveaux, ce que ne font point les naturalistes, vissés à l'étude d'un ulcère ou à la description d'une crise hystérique.



Avec les *Frères de la Côte*, Gonzalès ouvrait la voie à Paul Duplessis, l'auteur de *Montbars l'Exterminateur* et du *Batteur d'estrade*. Que de points historiques, que de luttes sur terre et sur mer ignorerait le public sans l'à-peu-près que leur ont présenté les romanciers...

Voilà pourquoi je voudrais parler un peu de tous ces producteurs, que les nécessités professionnelles me forcent à négliger.

Le silence m'est d'autant plus pénible que peu de mes confrères sont des inconnus pour moi. Je me rappelle Ferdinand Fabre, l'auteur des *Courbezon*, de l'*Abbé Tigrane* et de *Mon oncle Célestin*, quand il errait dans le quartier Latin, le ventre plat comme deux quittances collées ensemble. Le premier soir que je le vis, il venait de porter son habit noir au mont-de-piété pour festoyer avec une des dernières grisettes.

On lui avait prêté six francs. Angelo de Sorr était jaloux : on ne lui en avait donné que cinq sur son habit, et il nous annonça qu'il irait, le lendemain, faire une scène au commissionnaire de la rue de Condé.

Théodore de Banville venait de publier ses *Odes*

funambulesques. Il luttait d'esprit avec Murger. Le nom de Banville est là, sur mes notes, avec plusieurs autres: « *Faire un médaillon de Banville. — Anecdotes. — Le dîner chez les Goncourt. — La soirée avec Roger de Beauvoir*, etc. »

Et après? Que dire de Banville? Trois colonnes de louanges et de compliments. Cela manquerait totalement d'intérêt...

Voilà pourquoi, mes chers amis, vous, les cent cinquante que je voudrais opposer aux cent mille ennemis que m'annonçait le notaire de Blois, je vous range méthodiquement dans ma bibliothèque, sans emboucher la trompette à chacune de vos victoires. Vous n'êtes point chair à chronique; ce qu'il faut au courriériste parisien, c'est le fameux lapin de la *Cuisinière bourgeoise*, celui qui demande à être écorché vif.





XVIII

LES COULISSES D'UN JOURNAL

Il est peu de personnes qui n'aient quelque idée des opérations d'un haut-fourneau ou d'un métier mécanique ; il en est peu qui ne soient en état de parler de la manière dont se file le coton à Rouen, dont se trempe le fer au Creuzot. On peut s'initier, dans une foule de petits traités qui se publient chaque jour, à tous les procédés des arts et de l'industrie, apprendre comment le bloc de minerai se transforme en rails, en crochets et en clous, le sable en cristal, le chiffon en papier, le chêne en navire. Mais une industrie particulière dont le public

sait bien peu de chose, c'est celle dont l'exploitation exige une combinaison plus intime d'éléments plus divers qu'aucune autre, de grands capitaux, un travail matériel très compliqué, une activité incessante, un jugement sûr, une intelligence d'ensemble, prête à la discussion immédiate de toutes les questions morales, sociales, politiques, littéraires, qui peuvent se trouver à l'ordre du jour, toutes conditions indispensables pour fonder ou diriger avec succès un grand journal à Paris.



A l'exception peut-être de ces régions mystérieuses qu'on appelle les coulisses des théâtres, il n'y a guère d'établissement dont le mécanisme intérieur soit moins connu de la masse du public que celui des journaux, ces vastes foyers de nouvelles politiques, ces grandes chroniques quotidiennes de l'histoire contemporaine. Pour dissiper ce vague que nous croyons exister dans les idées populaires, au sujet des moyens et des procédés à l'aide desquels les nouvelles du monde entier nous sont servies chaque matin avec notre café, nous allons essayer de peindre sommairement cette vaste machine intellectuelle et matérielle qui exerce une si

haute influence sur le mouvement de la société et le progrès de la civilisation.



Depuis quelques années, il y a une tendance des journaux à étaler une façade brillante sur les grandes artères. A Londres, peu de ces usines à nouvelles donnent sur la rue ; elles se cachent dans les impasses et les ruelles obscures, comme pour mieux maintenir ce grand principe de l'anonyme, qui, à tort ou à raison, est censé constituer, non seulement la puissance, mais l'essence même et, en quelque sorte, l'âme du journalisme anglais.

En France, du jour où l'on s'est mis à signer les articles, les journaux ont fait étalage.

Le nombreux personnel d'un journal peut se diviser en plusieurs catégories.

Il y a d'abord le département typographique, qui est la base de l'établissement et qui occupe une trentaine d'individus.

Puis vient l'administration, chargée de la direction du matériel, de la comptabilité générale. Ce département, en comptant les chefs de départ et en y comprenant quelques personnes en rapport plus ou moins direct avec les entreprises de publicité, peut occuper une quinzaine d'employés.

Dans le travail de nuit, se trouvent les *plieuses*, qui sont de vingt à cinquante, suivant l'importance et le tirage du journal.

Les *reporters* sont une compagnie *flottante* qui va colporter les nouvelles de bureau en bureau ; cependant, un journal bien fait a cinq ou six reporters particuliers, attachés *à l'année* à sa rédaction avec appointements fixes.

Deux rédacteurs suivent les séances de la Chambre et du Sénat ; un troisième est chargé de donner une idée générale de la journée, des bruits de corridor et des indiscrétions de wagon. Celui-là doit surprendre au vol les moindres bruits et tout noter — sans rien prendre sous sa responsabilité. Il est l'écho des *rumeurs*, le loustic parlementaire.

Une catégorie qui prend chaque jour plus d'importance est celle de la *correspondance étrangère*. Sous ce rapport, les journaux anglais ont une incontestable supériorité sur la presse française. Indépendamment des correspondants à poste fixe dans les principales capitales de l'Europe, la presse de Londres a des représentants sur presque tous les points qui sont le théâtre de grands événements politiques ou militaires. Il y a quelques années, les seuls détails réguliers que nous ayons eus du siège de Rome par une armée française nous sont venus par la correspondance du *Times*. Il y a eu progrès

depuis cette époque, et plusieurs journaux de Paris ont aujourd'hui leurs correspondants particuliers.



Nous arrivons enfin au département de la rédaction proprement dite, qui comprend, non seulement les éditeurs du journal, mais tous les écrivains originaux qui y sont attachés, auteurs des *Premiers-Paris* et des *Bulletins*, et ceux dont la plume, laissant de côté les sujets politiques, se consacre à l'analyse des productions théâtrales, au compte rendu des fêtes et soirées, à la critique musicale, aux beaux-arts, aux faits divers.

A tout ce personnel, il faut ajouter les gens de service, les porteurs de jour et de nuit, et cette foule de subalternes auxquels un grand établissement procure quelques moyens d'existence.



Le travail des compositeurs commence à six heures du soir et finit à une heure du matin.

Il arrive cependant que ces travaux se prolongent plus tard : quand une nouvelle importante est attendue de l'étranger, quand les résultats des élections arrivent par arrondissements.

Un des traits caractéristiques du compositeur du journal est l'habileté singulière avec laquelle il déchiffre les odieux grimoires qui lui sont remis sous forme de *copie*. C'est à l'habileté des compositeurs que les lecteurs des journaux sont en grande partie redevables de la rapidité avec laquelle les nouvelles sont mises sous leurs yeux.



Les fonctions de rapporteur des débats parlementaires sont exercées par une classe de journalistes dont quelques-uns sont parvenus à des situations élevées.

La tribune des journalistes renferme des hommes de capacités très diverses et d'aptitudes très opposées. Un petit nombre seulement ne portent guère leurs prétentions au delà de celles d'habiles sténographes; la majorité vise plus haut, ambition assez naturelle de la part de gens qui joignent aux avantages de l'éducation une intelligence aiguisée par la nature même de leurs travaux, qui les mettent en contact perpétuel avec les hommes d'Etat.

On se contente d'analyser la grande masse des discoureurs parlementaires; leur fastidieuse prolixité, leurs continuelles redites, leurs déclamations vulgaires, sont condensées et traduites en français

grammatical — opération souvent nécessaire, — de sorte que les vingt lignes qui, dans le journal, font l'effet d'un petit discours net, précis et compact, contiennent le fond et la substance d'un discours diffus et décousu, qui aura fatigué la Chambre pendant une heure.



La troupe irrégulière des *Trois sous la ligne* présente un assemblage assez hétérogène. Beaucoup d'honnêtes Parisiens se font malheureusement une idée du personnel des journaux d'après ces bachi-bouzouks qui se posent hardiment comme les représentants de la presse, à laquelle ils font rarement honneur.

Un « bon incendie » ou un « bon meurtre » leur rapporte souvent de gros bénéfices.

Dans les mortes saisons, quand il y a disette d'accidents et de crimes, les *Trois sous la ligne* tirent la langue. C'est alors que se fabriquent les fausses nouvelles, les canards de tout plumage. S'il y a un décès inattendu, on annonce qu'une enquête se prépare : on fait croire à des soupçons; il est question de quartiers tout entiers mis en émoi par des catastrophes qui n'ont jamais existé.

Les éditeurs des journaux font tout leur possible

pour échapper à ces mystifications, mais n'y réussissent pas toujours.



Le dépouillement des correspondances est à lui seul un travail considérable. Il faut faire un triage dans la masse des lettres qu'on reçoit chaque jour, signées « un de vos abonnés » ou « votre lecteur assidu. »

Il faut dépouiller une multitude de journaux de l'étranger ou des départements.

Quand le travail est terminé, le prote descend. Il a mesuré tout ce qui est imprimé ; or, il y a *deux mètres de trop*, c'est-à-dire que le journal ne peut contenir dans son format autant de matière. Il est nécessaire de retrancher. On remet au lendemain ce qui peut attendre ; on coupe dans les Faits-Divers, dans les échos de Paris, dans le compte rendu des tribunaux ; on resserre certains passages. On arrive enfin à faire la mesure juste ; les formes sont portées à la machine et le journal *roule*.

A mesure que les feuilles sortent, on les remet aux plieuses, qui les mettent sous bande.

A cinq heures, le chef de départ met le tout

dans une voiture et va faire l'expédition à la poste.

Les trains partent — emportant dans toutes les directions ce papier plié en huit qui paraît si peu de chose et qui a coûté tant de travail.





XIX

LE NOUVEL ÉMILE

———

« Je parlerai peu, a dit Jean-Jacques Rousseau, de l'importance d'une bonne éducation; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise; mille autres l'ont dit avant moi. Je remarquerai seulement que depuis des temps infinis, il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure. »

Tel était sans doute aussi l'avis de M. de Bonnepanse, qui cependant n'avait jamais lu Rousseau et le prenait simplement pour l'ancien propriétaire des terrains sur lesquels on a bâti l'hôtel des Postes.

M. de Bonnepanse avait hérité d'un million. Rusé

comme un maquignon, avide comme un juif allemand, il apportait dans les affaires l'instinct d'un négociant de la Cité et le flair d'un chien de chasse. A quarante-huit ans, il avait douze millions de fortune.

Jusque-là, il avait vécu sans autre souci que de bien vivre. Payer les bonnes choses au plus bas prix possible, mais ne jamais se les refuser; avoir beaucoup de femmes avec peu d'argent; ne jamais payer vingt francs ce qu'il pouvait avoir pour dix-neuf cinquante; s'arrêter dans les excès au point où la maladie commence : ç'avait été la règle de sa conduite.

Tout à coup, il se prit à penser que, tôt ou tard, arrive une heure sombre où il faut quitter sa fortune, ses voitures, ses meubles, ses habits; où l'homme, si riche qu'il puisse être, retourne tout nu à cette terre qu'il ne foule aux pieds que peu de temps. L'idée de la mort le gêna, mais le plus dur pour lui fut de penser que ses richesses pouvaient s'en aller comme elles étaient venues, de ci, de là; s'émietter aux mains de ses neveux et de ses nièces, dans le cas où son fils Emile serait emporté par un accident.

Pour la première fois il pensa à cet enfant que, jusque-là, il voyait à peine une fois par semaine. Madame de Bonnepanse fut très surprise quand son

mari lui déclara que, désormais, le petit prendrait ses repas avec eux. La pauvre femme avait vu son mari une cinquantaine de nuits en vingt-sept ans de mariage. Elle sut bientôt qu'il avait autant de maîtresses qu'il y a de jours dans la semaine. Bonnepanse aimait les femmes, mais il avait horreur des liaisons, qui finissent toujours par coûter de l'argent. La jeune femme versa quelques larmes, puis elle prit le parti d'engraisser. A trente-deux ans, elle pesait 180 kilos. Elle n'avait qu'une réponse à tout ce qu'on pouvait lui dire : « Ça m'est égal. »

Une fille qu'ils avaient eue après deux ans de mariage mourut à l'âge de onze ans. Bonnepanse supporta facilement sa perte, en songeant qu'il eût fallu donner trois ou quatre cent mille francs à un étranger pour se débarrasser de cet ange. « Les filles, avait-il dit, sont des enfants qu'on a pour les autres, et c'est une si mauvaise marchandise que le preneur exige du retour. »

L'enterrement fut décent. Il y avait un certain nombre d'équipages. Huit jours après, Bonnepanse soupait avec une actrice de troisième ordre que des besoins d'argent avaient momentanément forcée de baisser ses prix.

Émile dut sa naissance au hasard. Bonnepanse s'était grisé comme un Polonais dans un dîner que lui offraient, à la Maison-d'Or, les lanceurs d'une

grosse affaire. Il avait compté trouver à minuit une petite blonde qui devait faciliter sa digestion; elle était sortie. Il sonna chez une autre, (dont son cocher avait l'adresse), elle n'était pas seule.

Bonnepanse, alourdi par les fumées du champagne, se fit reconduire chez lui. Une fois couché, le démon de la chair lui brûlait les veines, et, ma foi! il fit contre mauvaise fortune bon cœur, il alla réveiller son épouse,qui ne comprit rien à l'aventure.

Émile naquit neuf mois après.



Au moment où M. de Bonnepanse se mit à prendre souci de son héritier, l'enfant avait cinq ans. Il était blond, dodu et assez gentil.

— Savez-vous, lui dit son père en l'embrassant pour la première fois, que vous aurez un jour beaucoup de millions?

— Non, papa.

— Et d'abord, savez-vous ce que c'est que des millions?

— Non, papa.

— Des millions, c'est beaucoup, beaucoup d'argent. Vous retiendrez cela?

— Oui, papa.

— Et que fait-on quand on a beaucoup d'argent?

— On s'amuse, on achète des chevaux, des voitures; on a une belle campagne où l'on reçoit beaucoup de monde...

— Hé! hé! là-bas, interrompit Bonnepanse, doucement, mon petit ami. Quand on a beaucoup d'argent, il faut s'en servir pour en avoir davantage. Je vous apprendrai comment on s'y prend.

A partir de ce jour, Bonnepanse entreprit l'éducation de son fils. Il s'étudia à se transvaser en lui. Il aima cet enfant jusqu'à la folie, adorant en sa personne le conservateur futur de sa fortune, suivant avec anxiété dans les progrès de son fils le sort des millions qu'il devait lui laisser, ne pouvant, hélas! faire autrement.



Et d'abord, ni grec, ni latin, ni anglais. Lire, écrire, et compter, compter surtout, c'est l'éducation la plus avantageuse. On n'a pas besoin d'autre chose pour faire des affaires. Trop d'instruction nuit. Et puis, qui sait? Émile voudrait peut-être se mêler d'écrire. On va loin avec cela.

Madame de Bonnepanse parla d'un professeur de musique.

— Pourquoi faire? s'écria le dix millionnaire. Que les demoiselles jouent du piano, cela se com-

prend; mais un homme! c'est absolument ridicule. Il y a d'ailleurs une perte de temps considérable. On cite quelques hommes du monde qui sont musiciens. Qu'arrive-t-il? qu'ils se piquent de composer de la musique, des opéras. Il faut payer pour les faire jouer. Ah! bien, merci!

— Eh bien! murmura la grosse mère, si on lui faisait apprendre un peu de dessin?

— Dans quel but?

— Pour qu'il ait au moins un art d'agrément.

— Mais, malheureuse, si, par hasard, il avait le goût du dessin, il voudrait faire de la peinture! J'aurais un fils artiste, moi? Ce ne serait pas la peine d'avoir travaillé pendant quarante ans pour amasser des millions. Non, Émile aura assez à faire en s'occupant de sa fortune. Il faut qu'il n'ait pas d'idée en dehors, qu'il pense du matin au soir, qu'il apprenne à juger du premier coup d'œil ce que peut lui rapporter une affaire industrielle; il faut enfin devenir un vrai malin, conquérir une réputation d'habileté telle qu'on vous recherche dans les affaires rien que pour avoir votre nom et qu'on y ait des parts d'intérêt sans y risquer dix francs!

Bonnepanse choyait son fils et le regardait pousser avec joie. Il ne pouvait plus se passer de lui. Une seule fois il lui allongea une petite calotte parce que l'enfant, cédant à un mouvement inconsidéré,

avait donné une pièce de dix sous à un pauvre.



Bonnepanse gratifiait son fils d'une somme de quinze francs par semaine, mais, pour le dégoûter du jeu, il les lui regagnait, en le trichant si besoin en était. Pendant plusieurs mois, Émile recevait quinze francs le dimanche matin, et, le lundi soir, il avait tout perdu. Lassé de recevoir et de rendre ces éternels quinze francs sans pouvoir jamais en jouir, l'enfant déclara qu'il ne voulait plus risquer sa semaine sur le tapis vert. Son père insista vainement; le petit tint bon.

Bonnepanse avait de grandes propriétés en Normandie. Emile connaissait le prix de l'hectare, la valeur du stère. Quand il voyait un jardinier se reposer, il le secouait d'importance. Il avait onze ans quand, un matin, un garçon de ferme vint apporter à madame de Bonnepanse un petit agneau de huit jours, blanc comme l'innocence, avec des regards de bébé. L'agneau léchait les mains qui le caressaient. — Quel joli petit animal! dit madame de Bonnepanse. — Oui, répondit Émile, cela vaut quarante à quarante-cinq francs pour un boucher.



Émile atteignit ainsi à l'âge de vingt-cinq ans. Il

était habile à tous les exercices du corps, tirait passablement l'épée, admirablement le pistolet.

Bonnepanse l'avait initié aux finesses de la banque parisienne. Émile ne laissait passer aucune affaire sans réclamer une participation ; il ne se faisait pas une émission sans qu'il eût sa part.

— Émile, lui dit un jour son père, il faut se marier.

Émile fit la grimace.

— Tu crains que cela te gêne? Allons donc! c'est un petit embarras qui dure six semaines, deux mois au plus. Quand tu auras satisfait aux exigences mondaines, tu pourras reprendre la vie de cercle et tu seras plus libre qu'auparavant. Ta femme t'apportera en dot cent cinquante mille livres de rente; c'est la fille de ce vieux gredin de Tripotenthal (de Francfort).

— Il est bien compromis.

— Bast! il n'a pas deux ans à vivre. La demoiselle est une belle fille, des bras, des épaules superbes! Défie-toi, si tu la négliges sans y mettre les formes voulues, je lui ferai la cour.

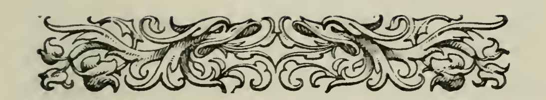
— Tu en serais bien capable!

— Nous allons faire publier les bans. A la mort de son père, vous aurez dix-huit millions.

Émile jeta sur Bonnepanse un regard de courtier d'assurances sur la vie.

— Et à ta mort à toi, ajouta-t-il joyeusement, cela nous fera le double!





XX

LA BONNE AUX ŒUFS D'OR

E 5 octobre 1879, le baron Jacques-Raoul-Hippolyte-Fernand de la Herse se réveilla d'assez bon matin dans son petit rez-de-chaussée de la rue Moncey. Il sonna.

A cet appel, une petite soubrette, blonde, vive et pimpante, soulevant une tapisserie de Beauvais qui séparait la chambre à coucher du fumoir, montra le plus joli petit museau rose qui ait jamais hanté les rêves de Grévin.

Elle poussa les volets. Le jour fit une brusque entrée dans la chambre. Les vêtements jetés en désordre sur un fauteuil, la cravate blanche par terre, le chapeau sur le divan, un gant paille sous la

table de nuit, les bottines couchées l'une à droite, l'autre à gauche de la cheminée, disaient assez le trouble et la précipitation d'une rentrée nocturne.

M. Fernand, étendu sur le dos, allongea les bras, poussa le soupir de l'homme qui a bien dormi, puis, se tournant brusquement sur le côté et regardant la jolie soubrette : — Viens m'embrasser, ma petite Marthe, dit-il.

La soubrette s'assit sur le bord du lit. M. Fernand la prit par la taille et cueillit un baiser bruyant sur chacune de ses joues.

— C'est fini, ma pauvre chatte, murmura-t-il; la demande a été faite, je suis accepté, je me marie dans douze jours.

— Cela me chiffonne tout de même, dit Marthe.

— Que veux-tu ? il n'y avait pas moyen de faire autrement. J'ai plus de deux cent mille francs de dettes; mon dernier lopin de terre est vendu, et la mendicité est interdite.

— Vous allez peut-être l'aimer, cette dame ?

— Je la respecterai, voilà tout.

— Comment est-elle ?

— Mademoiselle Joséphine-Euphémie Rastouillet, veuve Camusseau, est âgée de quarante-quatre ans sept mois et cinq jours. Elle est maigre. Sa gorge échappe à l'œil de l'observateur et doit également échapper à la main de son époux. Elle a le

nez grand, mais incliné vers la gauche. Taille moyenne. Ventre saillant affectant la forme de la poire. Petits pieds, mains moyennes. Cheveux châtains tirant sur la rareté. Sourcils prononcés ; yeux ronds, brillants, qui semblent dire : Tu vas m'payer ça ! Manières suffisantes. En somme, femme présentable en province. Mariée à dix-neuf ans à M. Camusseau, fabricant de chocolat falsifié. Restée veuve sans enfants à l'âge de quarante-trois, avec avec cent cinquante mille francs de rente. Désire renoncer au beau nom de Camusseau (*éviter les contrefaçons !*) et brûle de devenir baronne en livrant ses charmes à Jacques-Fernand de la Herse, gentilhomme ruiné, mais de haute mine, qui porte *d'azur au chevron d'or, surmonté d'un croissant d'argent, et accompagné en chef de deux étoiles d'or et en pointe d'un cygne d'argent, becqué et membré de gueules !*... Embrasse-moi !

Marthe passa son mouchoir sur ses yeux.

— Vous ne m'aimerez plus, j'en suis sûre !

M. Fernand haussa les épaules.

— Non seulement je t'aimerai encore, petit bijou de Bretagne, statuette de chair adorée, mais encore, dans le mariage que la nécessité m'impose, je compte absolument sur toi pour m'aider dans l'accomplissement de mes devoirs. Ah ! si tu étais veuve avec le tiers seulement des rentes de la veuve

Camusseau (éviter les contrefaçons !), c'est toi que je conduirais à l'autel. Malheureusement, tu ne peux pas être veuve, n'ayant pas été mariée, et tu ne peux pas être riche, ton père ayant consacré ses facultés à moudre du grain avec l'aide du zéphyr, au lieu de moudre du cacao habilement mélangé de farine de maïs et de graisse de chien !

— Alors, vous me garderez avec vous ?

— Oui, Marthe, je te garderai avec moi. Tu entreras comme femme de chambre chez la baronne. C'est un mariage que nous faisons, toi et moi. Je me sacrifie, tu dois en faire autant !



Par une pluvieuse matinée de novembre, on vit s'arrêter à la porte de la mairie du huitième arrondissement plusieurs équipages armoriés et quelques landaus de la Compagnie générale.

Le maire du quartier d'Antin coucha le baron de la Herse et la veuve Camusseau sur les registres de l'état civil, et le lendemain le curé de Saint-Augustin les autorisa, au nom de Celui qui voit tout, à coucher où ils voudraient.

Euphémie Rastouillet était baronne. (Eviter les contrefaçons !)

Grand dîner le soir chez la nouvelle grande

dame. Parmi les invités, on remarquait : le baron de Hirsch, le prince Lubomirski et M. Léopold Stapleaux.

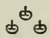
A minuit, tout le monde se retira discrètement.

Euphémie passa dans sa chambre, tandis que M. Fernand, dans un coin du cabinet de toilette, promenait ses lèvres sur les épaules et sur les bras de la petite Marthe, la jolie Bretonne. Tous deux se disaient à voix basse les choses les plus tendres du monde.

Euphémie ayant toussé, Marthe poussa vivement le baron en lui disant : Tu peux y aller.

Fernand entra dans la chambre nuptiale, tandis que Marthe disparaissait par une petite porte donnant sur un couloir de service...

La veilleuse, dans sa tour de porcelaine, répandait sur les tapisseries sa douce et pâle lueur !



Le lendemain, la baronne était d'une gaieté folle. Elle jetait sur son mari des regards de reconnaissance. Fernand se rengorgeait d'un air satisfait. Tout semblait marcher à souhait.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi.

Tous les soirs, la petite Bretonne attendait son

maître dans le cabinet de toilette et lui prodiguait des encouragements.

— Vois-tu, lui disait tendrement le baron, nous appliquons à la vie courante le même système qu'au théâtre. La grande pièce est presque toujours précédée d'un lever de rideau !

Marthe poussait un petit soupir, embrassait tendrement son maître, et l'on peut dire que la brave fille avait résolument pris son parti de la situation.

Tous les torts furent du côté de la baronne Euphémie, qui s'avisa tout à coup d'être jalouse. Bien que la femme de chambre eût une tenue parfaite, bien que Fernand ne lui adressât jamais la parole, elle trouva que Marthe était vraiment trop jolie. Elle ignorait que la petite Bretonne avait été au service de son mari quand il était garçon, et cependant elle eut comme un vague instinct qu'il se passait quelque chose. La devise de son premier mari lui revint à l'esprit : Eviter les contrefaçons !...

Elle épia, marcha sur la pointe du pied, tenta de surprendre quelques signes d'intelligence entre Marthe et Fernand — et ne vit rien.

Le baron se conduisait toujours en époux qui connaît ses devoirs ; cependant Euphémie pensa que, si elle congédiait Marthe, il en résulterait pour elle une meilleure situation.

La veuve Camusseau prit une résolution déci-

sive. Un jour que le baron était sorti, elle dit à la petite Bretonne qu'elle avait assez de ses services. Elle lui donna dix minutes pour faire sa malle et lui remit cinq cents francs comme fiche de consolation.

Un fiacre emporta la jolie fille dans d'autres parages.

— Nous allons voir maintenant! se dit la baronne.

Mais Fernand, qui avait pris sur lui de paraître indifférent au départ de Marthe, ne desserra plus les dents.

Vainement, à l'heure où Phébé encourage les amoureux, la baronne se montrait aimable, enjouée, caressante; Fernand gardait le mutisme le plus absolu.

Depuis que le lever de rideau avait été supprimé, la grande pièce ne faisait plus d'argent.

Euphémie consulta plusieurs médecins, qui ne purent lui donner aucune explication plausible.

Enfin, elle se décida à questionner discrètement son mari, qui répondit par cette citation de La Fontaine :

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celui, dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or

. . . .

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Qui voudraient par trop être riches !





XXI

SAINT-VINCENT DE POISSY

Le baron Tibulle de la Plata n'est pas le seul type de son espèce qu'il m'ait été donné d'observer, mais il en est le plus complet, le plus convaincu et le plus aimable. Certains hommes ne peuvent se passer de société; il leur serait impossible de vivre seuls: aussi se rejettent-ils sur tout ce qu'ils trouvent, quand une mauvaise aventure, des dettes de jeu, une ruine plus ou moins complète les ont fait baisser d'un ou de plusieurs crans à l'étiage social.

La famille de la Plata était d'origine portugaise, mais Tibulle, né et élevé à Toulouse, était devenu Français; son père possédait une fortune considé-

rable, dont une grande partie disparut dans des spéculations malheureuses.

Cependant chacun de ses trois fils reçut cinq cent mille francs pour sa part d'héritage.

Qu'étaient cinq cent mille francs pour le baron Tibulle? Ce qu'est un hareng pour une baleine, un grain d'avoine pour un cheval, un brin d'herbe pour un bœuf, une orange pour un éléphant.

Deux ans après la mort de son père, Tibulle, criblé de dettes, se voyait obligé de donner sa démission du club — où il avait été affiché. Les meubles, tableaux et objets d'art qui garnissaient son délicieux appartement de la rue des Pyramides étaient saisis et adjugés, sous le marteau du commissaire-priseur, aux amateurs et brocanteurs de l'Hôtel des Ventes. Il n'avait pas, dans Paris, un ami à qui il ne dût cent louis, un fournisseur auquel il ne dût de cinq à six mille francs.

Il disparut pendant quelque temps. Mais les gens de sa trempe ne peuvent vivre qu'à Paris. Chacun de ses frères lui envoyait de loin en loin deux ou trois billets de cent francs, et une tante de Toulouse consentit à payer sa chambre dans une maison meublée, soit cinquante francs par mois.



Tibulle continua de soigner sa toilette; il se

montrait de temps en temps dans les restaurants à la mode; mais froidement accueilli par ses anciennes relations, il s'est rejeté sur tous ceux qui peuvent encore s'estimer heureux de se montrer publiquement avec lui. Il recherche les victimes sociales, *il aime les condamnés*. Tout homme qui a eu des démêlés avec la justice est sûr de trouver un appui chez le baron de la Plata.

Quelqu'un lui demandait :

— Avec qui étiez-vous donc, hier, au concert des Champs-Élysées?

— Avec le colonel B..., répondit-il.

— Celui qui a été condamné à la réclusion perpétuelle pour assassinat?

— Oui, mon cher, mais quelle condamnation ridicule, odieuse même! Une diligence attaquée par des Arabes...

— Qui ont tué les voyageurs!

— Sans doute; mais le colonel n'y était pour rien. La preuve, c'est que l'empereur l'a gracié au bout de peu de temps.

— Il n'en était pas moins le complice, sinon l'inspirateur de cette attaque à main armée.

— Vous ne connaissez pas l'Algérie, mon cher. Ces choses-là sont courantes. Le colonel avait des envieux, voilà tout. On l'a perdu... et, si nous l'avions eu pendant la dernière guerre, il nous aurait

rendu les plus grands services. C'est un homme éminent, instruit, un officier de premier ordre.

— Je n'y contredis point.

— Il est maintenant à la tête d'une usine à Milan, et il fait la fortune de ceux qui l'emploient.



Une autre fois, La Plata déjeunait chez Bignon avec un personnage dont les traits ne m'étaient pas inconnus.

— Permettez-moi, dit Tibulle, de vous présenter M. le vicomte de Belmont-Vitry.

Après une demi-inclinaison, je m'empressai de m'éloigner.

Le soir, La Plata me prit à partie au foyer du Vaudeville.

— Vous avez été bien dur pour le vicomte, me dit-il.

— Mais, mon cher, il a été condamné à trois ans de prison pour escroquerie et abus de confiance.

— Un ancien préfet de l'empire, un homme de la plus grande distinction!

— Je ne dis pas le contraire, mais...

— La justice l'a frappé, c'est vrai. Mais qu'y a-t-il au fond de tout cela? Une affaire industrielle, mon ami, une de ces entreprises comme on en voit

tous les jours... et qui échouent sans donner lieu à aucune poursuite! Belmont-Vitry est une victime. On a voulu faire un exemple, et c'est sur lui qu'on est tombé.

— Son procès a eu un fâcheux retentissement...

— Raison de plus pour ne pas abandonner à sa douleur un homme qui a tenu son rang dans le monde!...

Et c'était ainsi chaque jour. Tibulle s'appliquait à *repêcher* les naufragés de la vie. Comme Vincent de Paul ramassait les petits enfants abandonnés, Tibulle de la Plata allait au secours de tous ceux à qui on tournait le dos. Ses amis l'avaient surnommé : *Saint-Vincent de Poissy*.

La dernière fois que je le rencontrai, le baron était très agité.

— Quelle horrible aventure, s'écria-t-il; ce pauvre marquis de Laroche-Meilleraye!

— Que lui est-il arrivé?

— Il était aux Pyrénées... à Luchon. A son retour, il eut la malheureuse idée de s'arrêter à Pau. Le soir, il alla au cercle, et, comme il avait gagné une trentaine de mille francs, on l'accusa d'avoir triché...

— Vraiment?

— Il s'est même trouvé des témoins pour déposer contre lui.

— Et qu'ont-ils dit?

— Une infamie! Ils ont prétendu que le marquis avait introduit une portée préparée à l'avance.

— Il a imposé silence aux calomniateurs?

— Pas du tout. La fatalité a voulu que précisément, avant d'entrer au cercle, il eût acheté deux jeux de cartes dans un débit de tabac...

— Pourquoi faire?

— Pour faire des réussites. Il s'ennuyait, le soir, à l'hôtel... et il s'était dit : Il faut que je me fasse des réussites.

— Enfin, comment cela s'est-il terminé?

— Vous ne savez pas?

— Non.

— Eh bien! il s'est trouvé des juges pour lui infliger trois mois de prison. Il les a faits, mais le directeur l'a traité avec tous les égards imaginables.

— Ah! son temps est fini?

— Oui, il est arrivé hier à Paris. Il demeure dans mon hôtel.

— Il n'a qu'une chose à faire : partir pour l'Amérique et se laisser oublier.

Tibulle fit un haut le corps.

— Mais, du tout, s'écria-t-il. Ma tante de Toulouse a mis à ma disposition un pavillon qui est au fond du jardin. Je vais aller passer six mois chez elle et j'emmènerai le marquis. Il sera là bien tran-

quille... Laroche-Meilleraye, un beau nom! J'espère que nous trouverons à le marier avec la fille de quelque bourgeois enrichi... Et, quand il aura de la fortune, *je réponds de son honnêteté!*





XXII

LE BONHEUR D'ÊTRE PÈRE

La galanterie, qui, dit-on, disparaît de nos mœurs, semble s'être réfugiée dans certaines chroniques que Boccace pourrait signer avec d'autant plus de raison qu'elles lui sont souvent empruntées. Tout le répertoire grivois y passera, depuis Bourdeilles, seigneur de Brantôme, jusqu'aux contes drôlatiques de Balzac. Vous verrez, un de ces jours, les *Mémoires de Casanova* paraître en feuilletons. C'est pour le coup que grisettes et collégiens s'empresseront de tirer leurs trois sous !

Cette littérature ne présente point de grandes difficultés. Seulement, il en est de ce genre comme

de certaines femmes : pour réussir avec elles, il faut oser.

Du reste, pas besoin d'invention.

Depuis que le monde est monde, il n'est rien que l'homme n'ait fait, et, quand l'homme a eu tout fait, c'est la femme qui a fait le reste. Donc, la mémoire suffit. Et, puisque le ton est aux inconvenances, je vais me risquer, pour cette fois seulement.



M. Alfred était un simple professeur de piano, auteur de quelques romances qui firent pâmer les vieilles Anglaises.

Toujours vêtu à la dernière mode, ganté, parfumé, pommadé, M. Alfred passait ses soirées dans le monde. Quel monde ? peu importe ; il y a tant de mondes à Paris.

Quand madame Blandureau donne un thé dans son quatrième étage de la rue Saint-Denis, le fils du concierge, recouvert d'une éclatante livrée, annonce des princes, des ducs et des marquis, tout comme chez le baron Hirsch, serf dans son pays et tenant à Paris le haut du pavé, après l'avoir enfoncé dans les rues de Vienne.

M. Alfred recherchait surtout la haute société étrangère.

Il s'était fait présenter chez les Américaines, chez les Espagnoles, chez les Chiliennes et surtout chez les Argentines.

Il rêvait d'un beau mariage, comptant pour rien les avantages physiques chez celle qui le choisirait pour époux.

Parti pour la chasse aux millions, il ne se préoccupait même pas de l'âge de cette fiancée idéale, probablement veuve, sur laquelle il était sûr de mettre la main.

Le sort le servit à souhait. On lui montra un soir, dans un salon de l'ambassade de Patagonie, une femme décolletée qui n'était vraiment pas trop mal. Quarante ans à peine, un peu commune, mais encore désirable. Après un dîner copieux ou un souper au champagne, on l'eût reconduite sans fermer les yeux.



La dame arrivait de Porto-Rico. Elle avait perdu son mari deux ans auparavant, et il ne lui avait pas fallu moins de ces deux années pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Sa fortune était évaluée à cinq ou six millions, petite fortune sans doute pour l'époque où nous vivons, mais qui ne laissa pas de paraître suffisante à M. Alfred. Il fit sa cour, s'at-

tacha aux pas de l'inflammable créole et, finalement, la serra de si près qu'elle lui dit : Un époux, oui ; un amant, jamais !

M. Alfred protesta de la pureté de ses intentions — et le mariage eut lieu. Madame Alfred était bonne personne ; elle n'avait que trois ans de plus que son mari, et tout alla bien pendant quelque temps.

Cependant M. Alfred, qui avait le caractère un peu musard, se livrait à des dépenses qui parurent exagérées à la veuve de Porto-Rico. Elle en fit la remarque, et tout rentra dans l'ordre.

Il fallut une indisposition de sa femme pour troubler le repos de M. Alfred.

Le médecin lui apprit confidentiellement que madame Alfred avait une maladie de cœur.

Rien de grave pour le moment. Elle vivrait dix ans, quinze ans encore, sans qu'il y eût là rien d'extraordinaire. Cependant, elle pouvait aussi être emportée subitement. Une émotion un peu vive, un accident quelconque pouvait déterminer une rupture d'anévrisme. Il fallait une vie tranquille, des précautions, des soins...



Voilà M. Alfred avec la puce à l'oreille.

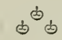
Après trois années de mariage, il n'avait pas d'enfant. Si sa femme venait à mourir, il se retrouverait sur le pavé comme devant. Il n'osait point lui parler de faire un testament en sa faveur; la chose eût sans doute été fort mal prise. Comment sortir de là ?

Doué d'une putrescibilité particulière, il proposa un voyage en Suisse, espérant, sans se l'avouer tout haut que, dans le mouvement des hôtels et des casinos, un voyageur audacieux réussirait peut-être là où il avait échoué. *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*. Alfred voulait un enfant; peu lui importait qu'il fût de lui.

Mais la veuve de Porto-Rico conservait une tenue des plus décentes, et Alfred maudissait tout bas la vertu de sa femme.

Un soir, elle fut prise de palpitations. Il courut chercher des médecins et passa la nuit dans un fauteuil, ne pouvant supporter qu'elle fût soignée par quelque mercenaire. Les gens de l'hôtel disaient : Voilà le modèle des maris !

Madame Alfred se rétablit, mais elle demeurait stérile comme devant. Son mari la conduisit à Pau, bien décidé à sortir de cette situation.



Le lendemain de son arrivée, il rencontra un

jeune homme qu'il avait connu à Trouville. C'était un fort gaillard, d'une trentaine d'années, de son état lieutenant de dragons.

— Tiens ! Raoul ! que faites-vous ici ?

— Je m'ennuie à m'en désarticuler la mâchoire, dit l'officier.

— Cependant Pau est une jolie ville, un séjour agréable ?

— L'hiver, oui ; on le dit du moins ; mais, au mois de juin, on est réduit au plus bas chiffre des âmes de la population. Rien à faire. Enfin, mon cher, vous me croirez si vous voulez, depuis trois semaines que je suis ici, je n'ai pas pu mettre la main sur une femme potable.

— Vous plaisantez ? fit Alfred, qui tressaillit d'aise.

— C'est comme je vous le dis.

— Mais les Béarnaises ont des yeux superbes !

— J'ai horreur des amours vénales.

Alfred jeta un long regard sur l'officier de dragons et se dit : Cet homme est un père indiqué par la providence.

— Ecoutez, lui dit-il. En ma qualité de pianiste, je compatis à vos douleurs.

— Vous êtes bien bon.

— Et je vous offre le salut !

— Bah !

— Il y a, à l'hôtel où je suis descendu, une femme charmante... J'ai obtenu d'elle un rendez-vous pour ce soir, et, pour des raisons que je ne puis vous dire, il m'est impossible de m'y rendre.

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous ne comprenez pas ?

— Pas du tout.

— Vous irez à ma place.

Le dragon caressa sa moustache.

— Oui... mais, comment faire ?

— Venez avec moi... La dame est allée faire une excursion... Je vais vous mettre au courant.

⁂

Dix minutes après, Alfred et son compagnon étaient au premier étage de l'hôtel de l'Europe.

— Regardez bien, dit Alfred. Ici l'escalier... Retenez bien les êtres, car le gaz sera éteint. Vous tournez à droite... là, l'appartement qui porte le numéro 31... Je vous donnerai la clef... A droite, la porte de la chambre... Il n'y aura pas de veilleuse !... Et maintenant, filons.

— Où vous retrouverai-je demain ? demanda le dragon.

— Je déjeunerai au restaurant du Jurançon. Vous me raconterez cela !

— A demain, mon cher Alfred.

— A demain, mon cher Faublas.



M. Alfred, attablé sous une tonnelle, dégustait tranquillement de petites truites du Gave, quand il aperçut l'officier qui se dirigeait de son côté. Il ne rougit pas.

— Tout s'est bien passé, dit l'officier avec un gros rire de satisfaction. En entrant dans le salon, j'ai heurté un fauteuil. Une voix, fort douce, ma foi ! a murmuré : c'est toi, mon ami ? J'ai répondu aussi bas que possible : oui, oui, c'est moi.

— Et alors ?

— J'ai poussé l'usurpation jusqu'aux dernières limites. J'ai appris au régiment tous les devoirs du remplaçant ; il doit faire le service en conscience... Un instant, j'ai eu peur. La belle me dit d'allumer une bougie. Je n'avais pas d'allumettes — naturellement. Elle s'est levée pour en chercher... Elle disait : Cependant, je suis bien sûre d'en avoir mis là... De guerre lasse, elle s'est recouchée — et moi aussi.

Ce n'est que ce matin, au petit jour, que je suis sorti tout doucement, la laissant profondément endormie.

— Alors, reprit M. Alfred, il est probable que, dans neuf mois d'ici...

Le dragon se récria :

— Ah ! cela, non, par exemple !

— Et... pourquoi pas ? fit M. Alfred tout interloqué.

— Dame ! vous comprenez... Une femme que je ne connaissais pas... J'avais pris des mesures de prudence !





XXIII

LE CERCUEIL

HISTOIRE GAIE

De cinq à sept heures, par les jours de beau temps, les dégustateurs du mouvement parisien vont s'asseoir sur les chaises de fer — peint en roseau — qui bordent l'avenue des Champs-Élysées. Il y a un peu de tout dans ce public adonné aux études aléatoires et transsubstantielles. Ici, les vieux beaux qui font l'appel quotidien des milices de la galanterie; là, une famille anglaise, nouvellement débarquée, qui écarquille en des circonférences ironiques des yeux frangés de poils roux. Puis, des aventuriers et des chercheuses d'or de tout pays; des comtes en *ski*, des barons en *stein*, des

princes en *berg;* des Hongroises, des Italiennes, des Allemandes à la recherche du million — et qui, en attendant, acceptent des acomptes. C'est une bohème dédorée qui attend impatiemment son ruolz. On y trouve un faux duc italien qui cause de la pluie d'or avec une fausse marquise autrichienne; une miss Arabella de rencontre qui rêve de s'unir avec un baron de fantaisie; la demoiselle accuse une fortune de cinq millions, et son maître d'hôtel lui a donné congé le matin; le baron parle nonchalamment des mille hectares de forêts sur lesquels il daigne chasser quelquefois, — et il se demande tout bas si le gargotier qui fournit son garni ne perdra pas patience avant la publication des bans. Comédie générale, mensonge sur toute la ligne. Une Bourse de la galanterie où le mariage n'est jamais coté que pour le plus fin... courant.

Là, Robert Macaire s'est fait gommeux; le baron de Wormspire, banquier; Eloa, rosière. Prenez les noms de ces gens-là sur leurs cartes de visite, et vous trouverez : le chevalier des Grieux, auditeur au conseil d'État; le marquis de Sade, président d'un cercle catholique; Casanova de Seingalt, sénateur. Quand Manon Lescaut va s'asseoir en bordure devant le carré Marigny, elle est toujours accompagnée de sa mère.

Paris est la ville du monde où l'on s'en rapporte

le plus aux apparences. Rien n'est fatigant comme de *vérifier*. Deux tares s'unissent aussi bien que deux puretés, et les résultats sont souvent les mêmes. C'est ce qu'un savant de mes amis appelle les influences sublunaires et collatérales.



De cette sophistication universelle, de cette combinaison de hasard, il résulte un précipité bizarre, qui est aussi bien une société que pouvait l'être le faubourg Saint-Germain de Rome, deux ans après l'enlèvement des Sabines : cocottes épousées, femmes de chambre dont on a voulu légitimer les enfants, grandes dames qui portent « *de lapin de gueules sur champ de skating-rink* : » tout un monde nouveau qui ne le cède en rien, du reste, au monde du bon vieux temps.

Donc, ceux qui voient passer dans son coupé marron, en hiver, dans sa victoria bleu de Prusse, en été, la jolie comtesse de Laroche-Phryné, ne se doutent guère qu'elle a commencé comme *les autres*. Hélas! oui, tout ce qu'elle cache aujourd'hui, la jolie comtesse le montrait jadis — aux gourmets seulement, à ceux qui, sans être précisément des lampistes, avaient l'habitude d'*éclairer*. Elle marchait au tambour — et au Jablochkoff.

Il a fallu pour la retirer du bourbier couvert de fleurs, la rencontre fortuite du comte de Laroche-Phryné, qui s'éprit d'elle et l'épousa vers la fin de l'an de grâce 1875. Les femmes, à Paris, sont comme les chevaux de courses : on recherche volontiers ceux qui ont remporté des prix.

Le comte voulut s'assurer la possession de la seule femme qui pût encore faire vibrer en lui une fibre albuginée, et ce mariage fut le triomphe du système des alvéoles coïncidentes.

Madame de Laroche-Phryné se nommait alors Héléna Clapier, comme en peuvent faire foi les registres de l'état civil. Elle était venue de Tours à Paris pour y chercher fortune. Le premier qui l'épousa fut un opticien. Il en mourut six mois après. Héléna, devenue madame Tancari, vendit en bloc toute la boutique, le comptoir et les lunettes, les loupes et les jumelles. Il y en eut pour quatorze mille francs. Elle ne fit qu'un bond du magasin conjugal à un entre-sol de la rue Desèze, où elle se mit à jouer les Danaé.

Il y avait alors à Paris une dame des plus charitables nommée la Strausberg, qui avait entrepris la guérison des peines de cœur. Quand elle entendait soupirer un jeune homme mûr ou un vieillard, madame Strausberg avait soin de s'enquérir du motif de sa tristesse.

On se confessait à elle — volontiers:

— Je vais tâcher d'arranger cela, disait-elle.

Et il lui arrivait rarement de ne pas assurer le bonheur momentané de sa clientèle.

Madame Strausberg avait fait plusieurs affaires avec la Tancari, qui la tenait en haute estime.

Un jour, la charitable dame arriva tout essoufflée dans l'appartement parfumé de la rue Desèze.

— Ma chère enfant, dit-elle à la jolie petite veuve, j'ai quelque chose à vous proposer. Un de *mes amis*, un charmant garçon, vous a vue, et il est, naturellement, devenu amoureux de vous.

— Eh bien? fit simplement Héléna.

— Seulement, c'est un original. Il a une manie qui pourrait effrayer une femme vulgaire, mais qui ne saurait avoir aucune influence fâcheuse sur une nature aussi intrépide que la vôtre. Du reste, il s'agit de cinquante louis à recevoir ni plus ni moins.

— Quelle est la manie?

La Strausberg prit un air solennel.

— Daphnis et Chloé, dit-elle, se contentaient d'un lit de mousse... L'herbe des champs a plus d'une fois assisté aux ébats de deux amoureux... Quelques bottes de paille, dans une grange, ont été témoins des aveux répétés d'un vendangeur et d'une fille de ferme... Une branche suffit à l'oiseau... et le sybarite seul exigeait un lit de feuilles de rose.

— Ah! ah! fit Héléna.

— Non, continua la Strausberg, ce n'est pas cela, au contraire.

— Au contraire?

— Enfin, pour ne pas vous faire attendre plus longtemps, l'ami dont je vous parle, l'homme aux cinquante louis, ne peut aimer sérieusement que dans un cercueil.

— Quelle drôle d'idée!

— Un joli cercueil garni de soie blanche capitonnée... Cela ne vous effraie pas?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien! voici sa carte... Mon ami vous attendra ce soir à dix heures... Et surtout, ne vous étonnez de rien...

— Soyez tranquille.



Le soir même, la petite Tancari sonnait chez M. de X...

Une femme de chambre vint lui ouvrir et la fit entrer dans une pièce où, sur un épais tapis d'Aubusson, un cercueil s'étalait d'un air engageant. Une lanterne à verres de couleur était suspendue au plafond. Pas un meuble, pas une chaise.

— Le cabinet de toilette est ici à droite, dit la

femme de chambre; madame peut y déposer ses effets.

— Et après?

— Après, madame se couchera dans le cercueil.

— Très bien.



Le cercueil était doux comme un lit de plumes, parfumé comme une matinée de printemps. Héléna s'y étendit bravement, se disant tout bas : La mort n'est peut-être qu'un rêve!

Une portière en tapisserie se souleva, et un homme d'une trentaine d'années vint s'agenouiller auprès du cercueil.

— Que tu es belle et que je t'aime! murmura-t-il comme en extase.

Il se pencha et prit un baiser sur les lèvres d'Héléna. Puis, enjambant le cercueil, il se coucha à côté d'elle et la serra dans ses bras.

Tout cela était fait avec tant de calme, tant de passion muette qu'Héléna répondit aux transports de son mystérieux amant.

Mais elle n'était pas au bout de sa surprise. Voici que, au moment psychologique, à l'instant où elle disait : Je t'aime!... l'inconnu poussa le petit bouton de porcelaine d'une sonnette électrique, placé à dix

centimètres au-dessus du parquet. A ce signal, deux coups de pistolet retentissent dans la chambre voisine. Le jeune homme éclate en sanglots, et, s'élançant brusquement hors du cercueil, disparaît dans la pièce à côté.



— Madame n'a pas eu peur? demanda la femme de chambre.

— J'ai été un peu saisie, balbutia Héléna.

— C'est pourtant bien simple, reprit la fidèle cameriste. Monsieur a été amoureux fou d'une femme qui s'est brûlé la cervelle... et ce souvenir est resté si cuisant chez lui qu'il ne peut plus aimer sans évoquer celle qu'il a perdue!





XXIV

LES JEUNES

Rayez deux noms de l'histoire du théâtre, Shakespeare et Molière. Supposez que Shakespeare, au lieu d'être né à Stratford-sur-Avron, comté de Warwich, en 1564, soit venu au monde, à Vaugirard, comté de Paris, en 1854. Son grand-père ayant abandonné l'Angleterre pour s'établir en France, où il s'est fait connaître comme fondateur d'une maison de vins, William a fait son volontariat d'un an; il est français comme Edouard Cadol et Albin Valabrègue. Il a même francisé son nom et s'appelle Guillaume Chèquepire.

Molière, au lieu de naître bêtement en 1622, a

vu le jour sous le ministère Fould. Le père Poquelin est tapissier rue Turbigo et il se désole à l'idée que son fils veut *se mêler d'écrire.*

Cette transposition de dates donnerait lieu à des scènes intimes que nous allons tracer par supposition.

M. Clève, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, est assis dans son cabinet et contemple les palmes d'officier d'Académie que vient de lui envoyer M. Turquet.

Le garçon de bureau. — Monsieur, c'est encore ce jeune homme...

M. Clève. — Quel jeune homme? Est-ce pour figurer dans la féerie?

Le garçon de bureau. — Non, monsieur, c'est celui qui a déjà présenté cinq ou six pièces... celui qu'on croit un peu fou, M. Chèquepire.

M. Clève. — Encore ce raseur! Faites-le entrer que je m'en débarrasse une bonne fois.

(Entre Shakespeare.)

M. Clève, renversé dans son fauteuil, les jambes croisées. — Je dois vous dire, monsieur, que vous avez l'obstination malheureuse. Vous êtes né pour faire du théâtre comme moi pour livrer un combat naval. J'ai lu votre pièce, elle est absolument insipide; ça ne se tient pas. Votre Roméo est un amoureux absolument ridicule, et je doute qu'Angèle

Moreau veuille se charger d'un rôle aussi niais que celui de Juliette. La scène des oiseaux est un nid à sifflets. — C'est le rossignol ! — Non, c'est l'alouette !... Pourquoi ne pas mettre à la scène le coq et le canard pendant que vous y êtes ! La poudre du frère Laurence et la mort apparente de Juliette sont des moyens d'une telle naïveté que l'orchestre éclaterait de rire. Et la couleur locale, qu'en faites-vous ? Il n'y a aucune couleur locale dans votre affaire.

Shakespeare, soupirant. — Je tâcherai de faire mieux une autre fois.

M. Clève. — Trouvez seulement une idée, je donnerai votre manuscrit à Dennery, il vous arrangera cela. Je ne demande qu'à vous aider.

Shakespeare, sortant. — J'y songerai.

(Resté seul, M. Clève recontemple les palmes d'officier d'académie que vient de lui envoyer M. Turquet.)

Shakespeare se dirige vers l'Ambigu et aperçoit M. Chabrillat qui sort du café.

Shakespeare. — Eh bien ! monsieur, avez-vous une réponse à me donner ?

Chabrillat. — Ah ! c'est vous, Chèquepire ? comment cela va-t-il, mon garçon ?

Shakespeare. — Comme peut aller un homme qui a bien du mal à percer. Depuis qu'on m'a joué

les *Joyeuses commères de Windsor*, au théâtre Beaumarchais, grâce à la musique de Cœdès, il m'a été impossible de reparaître sur une affiche.

CHABRILLAT. — C'est que vous avez vraiment la main malheureuse. Ainsi, mon cher ami, qu'est-ce que cet *Hamlet* que vous m'avez donné à lire ? Un prince du Jutland qui paraît avoir vécu deux siècles avant Jésus-Christ, une espèce de fou qui n'a même pas l'excuse de l'alcoolisme ! Un instant j'avais pensé à Gil Naza pour jouer le rôle, mais les impossibilités, que vous avez accumulées comme à plaisir, rendent la représentation impossible. Polonius est ridicule, Horatio grotesque, Ophélia est une simple grue. J'ai pensé qu'on pourrait lui arranger un rôle de bouquetière, mais votre conception est si incohérente que Busnach lui-même ne s'y reconnaîtrait pas.

La scène des fossoyeurs est une bouffonnerie sans objet... Il faudrait couper le monologue : *Etre ou n'être pas, voilà la question*... Cela ne signifie absolument rien, mon pauvre ami... Et puis, on n'écrit pas comme cela. Tenez, je cite au hasard : « Ce crâne avait une langue autrefois, qui pouvait chanter aussi... C'est peut-être la caboche d'un politique que cet animal traite ainsi du haut en bas... ou d'un courtisan qui savait dire : « Bonjour, mon gracieux seigneur ! » et aujourd'hui, le voilà *Mon-*

seigneur mangé aux vers. » Franchement, mon pauvre Chèquepire, tout cela est stupide. Quelle différence entre vos piteux fossoyeurs et Bazouges, le croque-mort de l'*Assommoir !* Etudiez Bazouges, mon ami ; lisez *Nana*, faites-moi un lavoir et je vous jouerai comme un autre !...

Tandis que Shakespeare, repoussé à l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu, au Château-d'Eau, emplit ses tiroirs de manuscrits qui ne verront jamais le jour, Molière toujours renfermé dans son petit appartement de la rue Fontaine-Sardou, attend avec anxiété la réponse des directeurs de théâtre auxquels il a depuis longtemps adressé ses pièces.

COMÉDIE-FRANÇAISE
1680-1880

Paris, le...

. . . .

« Monsieur,

» La Comédie intitulée *Tartufe* a été l'objet d'un examen consciencieux.

» Le principal personnage de cette pièce est antipathique, ce qui est un défaut capital.

» Et d'ailleurs, ce type est-il bien réel ? le rencontre-t-on dans la vie courante ? Un gredin vul-

gaire qui, dans la plus profonde misère, vient à bout, par des semblants de piété, de séduire un honnête homme, au point que celui-ci le loge, lui offre la main de sa fille, et lui fait donation de sa fortune? Ce misérable aventurier cherche à corrompre la femme de son bienfaiteur, et n'en pouvant venir à bout, il se sert de l'acte de donation pour chasser de chez lui l'homme auquel il doit tout.

» Voilà le fond de l'intrigue, qui ne peut inspirer que du dégoût et même de l'horreur.

» L'amourette accessoire de Marianne et de Valère, avec les brouilles et les raccommodements de rigueur, n'est pas faite pour sauver l'aridité du sujet.

» La versification est plate. Le comité ne saurait admettre des vers comme ceux-ci :

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !
. . . .
..... Je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même s'est peint.

» Quelques autres vers mériteraient à peine les honneurs du mirliton :

..... Les gens de bien sont enviés toujours...
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

» C'est du La Palisse tout pur.

Des esprits médisants la malice est extrême...

» Et encore :

Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

» M. Molière fera bien d'étudier les maîtres; peut-être arrivera-t-il à tirer parti des qualités encore bien rares que nous avons pu constater dans son ouvrage. Inexpérience de la scène, absence totale de caractères, c'est tout ce qu'on peut dire de *Tartufe*.

» *Le secrétaire de l'administration,*

» VERPILLÉ. »

THÉATRE
DU VAUDEVILLE
Cabinet des directeurs

« Monsieur,

« M. Paul Ferrier, à qui nous avons confié le manuscrit de votre pièce intitulée le *Misanthrope*, a vainement retourné l'ouvrage dans tous les sens. Il ne pense pas qu'il soit possible d'en tirer parti pour le Vaudeville.

» Nous nous empressons de vous retourner cet

ouvrage qui conviendrait mieux, à notre avis, au Théâtre du Palais-Royal.

» *L'un des directeurs,*

» ROGER-BONTEMPS. »

THÉATRE NATIONAL
DE L'ODÉON
Cabinet du directeur

« Monsieur,

« L'*Avare* est une imitation assez grossière d'une comédie de Plaute. L'Odéon a pour devoir d'éviter autant que possible les traductions.

» La direction n'a pas cru devoir soumettre votre manuscrit au comité.

» Recevez, monsieur, avec l'expression de mes regrets, mes salutations les plus nationales.

» FÉLIX DES SUBVENTIONS. »

THÉATRE
SÉRAPHIN
Cabinet de la directrice

« Monsieur,

» Votre pièce intitulée les *Fourberies de Scapin*

m'a paru susceptible d'obtenir quelque succès. Il y a, cependant, pour arriver à ce résultat, deux conditions à remplir : il faut que la pièce soit bien jouée et que les costumes ne prêtent pas à rire aux spectateurs. En fondant un théâtre pour les jeunes auteurs, j'ai compté sur eux comme ils peuvent compter sur moi. D'après un calcul consciencieux, une somme de trois mille francs est nécessaire pour monter dignement les *Fourberies de Scapin*. M. d'Opulent-Xérès a dépensé cinq ou six fois cette somme pour sa première pièce, et c'est ainsi qu'il s'est fait connaître. En limitant à trois mille francs votre part des frais, je vous donne une marque de ma haute sympathie pour votre talent.

» La caisse du théâtre est ouverte de sept heures du matin à minuit et demi. Dès que votre versement aura été fait, nous mettrons votre pièce en répétition.

» Courage, jeune homme !

» *La directrice,*

» Veuve Balandard. »

Pris d'un accès de désespoir, Molière vient de remettre le manuscrit du *Malade imaginaire* chez le concierge de l'Athénée.



XXV

JOURNAUX & JOURNALISTES

Ce n'était pas le premier venu que notre ancêtre Théophraste Renaudot, fondateur du journal en France. Esprit encyclopédique, inventeur infatigable, on se demande ce qu'il n'eût pas fait avec les moyens que notre époque eût mis à sa disposition.

Né à Loudun en 1584 (et non à Londres, comme l'affirme le grand dictionnaire de Larousse, par une regrettable erreur typographique), né à Loudun, il vint étudier la médecine à Paris et fut reçu docteur à Montpellier.

Après s'être fait une réputation en province, il vint à Paris et obtint le titre de médecin du roi.

Richelieu, qui se connaissait en hommes, lui donna l'office de commissaire général des pauvres du royaume.

La chimie commençait à fournir à la médecine quelques curatifs nouveaux. Renaudot préconisa l'antimoine.

Il s'était installé rue de la Calandre, avait pris pour enseigne : *Au Coq d'Or*, et là il inventa les consultations gratuites, le mont-de-piété, le bureau de renseignements, le journal et les annonces!

Non content de distribuer gratuitement ses remèdes aux malheureux, il avait établi une maison de prêt où affluaient les gens nécessiteux. On y prêtait le tiers de l'estimation des objets moyennant 3 o/o d'intérêt.

A cette époque, on manquait absolument de moyens de publicité. Le commerce et la politique s'en passaient l'un et l'autre. Ce qu'on voulait faire savoir au public, on le faisait crier dans les rues.

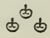
Renaudot établit, sous le nom de *Bureau d'adresses et de rencontre*, un office où chacun pouvait se procurer toute sorte de renseignements. C'était à la fois un bureau de placement et un Bottin verbal.

Les curieux s'y donnaient rendez-vous, et ils apportaient des nouvelles en venant en chercher. L'institution fut appréciée; les bureaux d'adresses

se multiplièrent sous la direction du fondateur.

Renaudot, par sa maison du *Coq d'Or* et ses succursales, était tenu au courant de toutes les nouvelles. L'idée lui vint de les écrire et d'en faire des copies qu'il distribuait à sa clientèle.

Ce fut l'origine des *nouvelles à la main.*



La vogue en fut très grande, à ce point que, se trouvant dans l'impossibilité de suffire aux demandes, Renaudot eut l'idée de les faire imprimer. Richelieu comprit bien vite les services que pourrait rendre au gouvernement une feuille où les événements seraient relatés sous la dictée du pouvoir.

Et, le 30 mai 1631, parut le premier numéro de la *Gazette*.

Le nom fut emprunté à une feuille de même nature qui se publiait déjà à Venise. La *Gazetta* était une petite pièce de monnaie que l'on donnait pour lire cette feuille. Les esprits satiriques contestent cette origine et prétendent que *Gazzetta* vient de *Gazza,* la pie, ou la babillarde.

Le pauvre Renaudot fut en butte à toute sorte de vexations. En fondant le journal, il avait inventé l'annonce. La quatrième page de la *Gazette* contenait la liste et l'éloge des médicaments qu'on trou-

vait au *Coq d'Or*, et notamment de l'antimoine. La Faculté de Paris plaida contre lui; on incrimina sa maison de prêts, on le traita d'usurier et de charlatan.

L'envie le poursuivit jusque dans sa vie privée; on se moqua de son nez camus et on alla jusqu'à lui contester son nom. La célébrité équivalait déjà à une sorte de diffamation générale. Mais Renaudot avait la riposte vive, la réplique violente. Il resta au-dessus des envieux et il eut même la satisfaction d'assister à l'humiliation de ses adversaires. L'émétique avait triomphé du préjugé, et la Faculté s'était inclinée.

Aujourd'hui, chaque hôpital a ses consultations gratuites, tous les États ont des monts-de-piété, et la presse est devenue ce qu'on la voit, le second pouvoir de l'État.

La *Gazette* était un simple recueil, sans discussion. Qu'aurait-on osé discuter?

Mais l'arme était forgée, le temps devait faire le reste.

⁂

La formule encore en usage : « *Messieurs les souscripteurs dont l'abonnement expire le... sont priés de renouveler...* » date du 1er janvier 1792, année où la *Gazette* devint quotidienne.

On y trouve aussi un avis ainsi conçu :

« Les personnes qui désireraient faire publier des avis ou annonces peuvent les adresser au bureau de la *Gazette*. Les articles qui n'auront que six lignes coûteront 30 sous, et 7 sous par ligne s'ils sont plus étendus. »

C'est aussi en 1792, que la *Gazette* commença à mettre l'annonce des spectacles.

Jusque-là, ce journal s'était soutenu par l'appui du pouvoir. Louis XV l'avait réuni au département des affaires étrangères, jugeant que par là elle acquerrait plus d'authenticité et fournirait à l'histoire des documents plus certains.

La *Gazette* tenta vainement de rester impartiale quand la Révolution eut ouvert la porte à tous les concurrents. « Nous voulons, disait-elle, conserver un caractère de vérité, de simplicité et de sagesse. »

Mais la *Gazette* avait compté sans l'entraînement de l'époque. Elle ne fit que changer de livrée et, craignant sans doute qu'on ne lui reprochât son passé monarchique, elle s'écria, le 22 janvier 1793 : « LE TYRAN N'EST PLUS ».



La presse de la Révolution est connue.

Une foule de journaux, des milliers de brochures surgissent comme par enchantement.

Tous les titres imaginables furent pris et épuisés. Il y eut même alors un journal intitulé : le *Lendemain*, que je ne cite qu'à cause de son épigraphe : « Je cours toute la journée, je lis toute la soirée, j'écris toute la nuit. »

Un avocat, M. Deschiens, a consacré un fort volume in-8° à *la seule nomenclature* des journaux et écrits périodiques de la Révolution.



Le silence succède à l'orage. Un des premiers actes des consuls fut de réduire la presse. Un arrêté du 17 janvier 1800 fixa à treize le nombre des feuilles politiques. Pourquoi treize? Sans doute pour qu'il en mourût une dans l'année.

« Les consuls de la République, considérant qu'une partie des journaux qui s'impriment dans le département de la Seine sont des instruments entre les mains des ennemis de la République; que le gouvernement est chargé spécialement par le peuple français de veiller à sa sûreté, arrêtent ce qui suit :

» Le ministre de la police ne laissera, pendant toute la durée de la guerre, imprimer, publier et distribuer que les journaux dont les noms suivent...

» Seront supprimés sur-le-champ tous les journaux qui inséreraient des articles contraires au res-

pect dû au pacte social, à la souveraineté du peuple et à la gloire des armées, ou qui publieraient des invectives contre les gouvernements et les nations amies ou alliées de la République. »

Il n'y eut bientôt plus qu'un homme qui eut le droit d'écrire un *premier-Paris*, c'était Napoléon.

M. Bertin, fondateur du *Journal des Débats* (titre payé vingt mille francs à l'imprimeur Beaudoin), jugea du premier coup les difficultés de la situation. Quand il s'agissait du mouvement des faits, il suivait docilement ; mais, dès qu'il s'agissait du mouvement des idées, c'est lui qui marchait en avant. Cette prudente combinaison lui valut une sécurité relative. Mais, comme Bertin avait compris qu'un journal n'était possible qu'à la condition de parler librement de quelque chose, il se mit à parler du seul sujet qui ne portait aucun ombrage au despotisme, la littérature et le théâtre.

La liberté se réfugia au rez-de-chaussée.

Une phrase d'une note adressée à M. Fiévée par Napoléon lui-même donnera l'idée exacte de la façon dont l'empereur jugeait la presse :

« Toutes les fois, écrit-il, qu'il parviendra une nouvelle défavorable au gouvernement, elle ne doit point être publiée, jusqu'à ce qu'on soit *tellement sûr de la vérité* qu'on ne doive plus la dire, *parce qu'elle est connue de tout le monde* ».



La presse put respirer quelques instants à la chute de l'empire; mais bientôt la censure, des lois d'une sévérité excessive, le taux du cautionnement et les procès de tendance ne lui laissèrent guère plus de liberté que sous le régime précédent.

Et cependant le mot de Renaudot se trouvait de plus en plus justifié : « La presse tient cela de la nature des torrents qu'elle grossit par la résistance. »

Le gouvernement avait pour lui six journaux, qui comptaient ensemble quatorze mille trois cent quarante-quatre abonnés.

L'opposition avait également six journaux, qui n'avaient pas moins de quarante-quatre mille abonnés.

Ce fut le temps de la grande vogue du *Constitutionnel*, qui en avait seize mille deux cent cinquante à lui seul.

Ce fut Louis XVIII, grand amateur de querelles littéraires, de petites rimes et de petits articles, qui, dans son goût pour la mystification, inventa le *canard*. Les Américains l'ont singulièrement perfectionné depuis cette époque; mais c'est à

Louis XVIII qu'il faut faire honneur du canard-monstre marin et du fameux serpent de mer.

C'est encore un trait de son imagination que l'article où l'on proposait d'ouvrir une souscription en faveur de cet ouvrier de Lyon *qui marchait sur l'eau.*



Quand, à son avénement, Charles X abolit la censure, M. de Villèle imagina de faire racheter par-dessous main toutes les autorisations accordées pour la publication des feuilles existantes, afin d'arriver à en tenir tous les fils dans la main. Cette tactique n'ayant pas réussi, le gouvernement en revint aux mesures de coercition.

Le *Journal des Débats,* illustré par Chateaubriand, avait alors l'importance d'une institution politique. Aucun prix ne paraissait trop élevé pour se l'attacher. Il ne se vendait pas précisément, mais il se laissait allouer des subsides.

Au commencement du ministère Villèle, il consentait à recevoir 12,000 francs par mois.

Lorsque Chateaubriand fut congédié par Villèle, les Bertin n'hésitèrent pas à le suivre dans sa disgrâce. Le journal répudia fièrement la subvention. A la chute de Villèle, le roi et Martignac sentirent le besoin de se réconcilier avec ce dangereux ennemi.

Le roi lui-même vit M. Bertin; la subvention fut rétablie; mais les propriétaires des *Débats* exigèrent l'*arriéré,* c'est-à-dire le montant de la subvention retranchée pendant la durée du ministère Villèle. « De sorte, disait Charles X, qu'il me fallut payer la solde même de la guerre qu'ils avaient faite à mon gouvernement! »

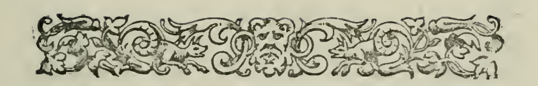
Bertin le jeune reçut 300,000 francs et Chateaubriand 200,000.

De pareils faits expliquent jusqu'à un certain point les ordonnances de 1830.



Le gouvernement de Juillet devait assister à un nouvel essor du journal en France. Émile de Girardin et Dutacq allaient inventer la presse à bon marché, basant son entreprise sur le produit des annonces.

La transformation du journalisme répondit à une véritable nécessité. L'extension du principe électif, l'organisation armée de trois millions de citoyens chargés, sous des chefs de leur choix, de veiller à la garde de la constitution, de l'ordre et de la liberté, exigeaient un progrès parallèle de l'enseignement politique, dont la presse est l'instrument.



XXVI

M. DE VILLEMESSANT

—

Les républicains ont le droit de haïr l'homme qui n'a jamais cessé de bafouer leurs opinions et de tirer sur les lutteurs les plus convaincus et les plus honnêtes de la démocratie. Il me serait cependant impossible de dire du mal — sans restrictions — de ce personnage dont la vie agitée, bruyante, a été faite de larmes et de calembours, de chagrins et d'annonces. Aussi ne prendrai-je que le côté anecdotique de son existence, un peu au hasard, et à mesure que se présenteront des souvenirs évoqués à l'improviste.

Je me rappelle, comme si c'était hier, cette petite boutique, dans une cour de la rue Vivienne, qui

fut le berceau du *Figaro*, et où se rencontrèrent Auguste Villemot, Jules Viard, Alphonse Duchesne, Alfred Delvau; puis de Pène, Jean Rousseau, Jules Noriac, Charles Monselet et moi. Dollingen était l'oncle du *Figaro*, comme Villemessant en était le père. Associé d'abord à l'entreprise, Dollingen, à l'exemple d'Esaü, vendit sa part pour un plat de lentilles — six mille francs une fois payés.

Quel jour que celui où le petit père Legendre, le caissier le plus menu qu'on ait jamais vu, proclama cette grande nouvelle: *Figaro* a six cents abonnés! Veuillot, ébloui de ce résultat et justement envieux d'un pareil succès, commença à faire entendre que la religion n'avait rien à gagner à la lecture de cette littérature frivole, plutôt faite pour la distraction des cocottes que pour la gloire de Notre Seigneur.



L'Empire avait imposé silence à la politique. L'opposition ne se faisait que d'accord avec les ministres qui marquaient une ligne à chaque rédacteur en chef en disant : Tu n'iras pas plus loin. La suspension, puis la suppression suivaient de près la moindre infraction à cette règle de haute fantaisie.

Le public était avide de nouvelles et de polémiques; il fallait lui trouver une pâture en dehors du

gouvernement, de l'administration, des gens en place ou en faveur, et de quoi que ce soit qui touchât à quelque chose.

Les artistes, peintres, compositeurs, chanteurs, comédiens, et les filles en vue devinrent la proie à la fois monotone et bariolée de ce journalisme d'exception; et, comme les hommes se fâchaient quelquefois, on s'en prit surtout aux femmes. Cette époque, si c'en est une, vit le triomphe de la chronique parisienne et de la nouvelle à la main.



Villemessant se croyait légitimiste parce qu'il avait fait un petit journal avec René de Rovigo. Il parlait souvent de *son roi* et recommandait à ses rédacteurs le plus grand respect pour le clergé. Il ouvrait les boudoirs en laissant une vue sur la sacristie, et il se fit dans l'esprit de la jeunesse boulevardière une confusion héroï-comique entre le bidet et le bénitier. Un jeune rédacteur aimé du patron allait tous les soirs au foyer des Variétés, mais ne franchissait jamais le seuil d'une loge d'actrice à moitié nue sans avoir fait le signe de la croix.



Villemessant avait beaucoup d'esprit naturel; il brillait surtout dans la repartie.

A un moment où Vallès avait empoigné le monde de la Bourse, le rédacteur en chef du *Figaro,* suivi comme toujours de deux ou trois acolytes, entra au café Riche pour y déjeuner.

Un des boursiers récemment malmenés l'attendait avec l'intention de lui chercher querelle.

L'apercevant, il se leva et vint à lui, un numéro du *Figaro* à la main.

— C'est votre journal, cela, monsieur? demanda-t-il à Villemessant.

— Oui, monsieur, c'est mon journal.

— Eh bien! voici le cas que j'en fais!

Et il fait mine de se servir du papier pour un usage grossier.

— Ma foi! monsieur, lui dit Villemessant, *pour une fois que ça vous arrive,* vous y mettez bien de l'ostentation!

Et il alla s'asseoir à la table qui l'attendait.



Un jour, à la sixième chambre, dans un des nombreux procès intentés par le ministère public au journal qui soutient aujourd'hui la magistrature, le président posa la question accoutumée:

— Villemessant, vous n'avez rien à ajouter à votre défense?

— Pardon, monsieur le président, je tiens à remercier le tribunal et le parquet de la délicate attention qu'ils ont pour moi. Je ne sors pas d'ici, et on ne me fait jamais présenter la quittance de loyer de la sixième chambre... Je n'aurais rien à dire, car il n'y a que moi qui l'habite!



Villemessant, en qualité de légitimiste, allait chaque année à la messe commémorative qui se dit à la chapelle expiatoire pour le repos de l'âme de Louis XVI.

Au sortir de la messe, il venait déjeuner chez l'ancien Peters, passage des Princes, et là, tout en mangeant un rosbif, il versait quelques larmes sur la fin malheureuse du fils de saint Louis.

— Ah! mes enfants, s'écria-t-il un jour, les royalistes sont des gens bien élevés, mais il y a parmi eux de fameux raseurs. J'ai mis une demi-heure à me dépêtrer... Pauvre reine! soupirait l'un. Monarque plus malheureux encore! reprenait l'autre. Ils abusent vraiment du sanglot! Avec cela que c'est la même chose tous les ans... M. de Blacas m'a empoigné à la sortie et ne voulait plus me lâcher. Après avoir dit tout ce que m'inspirait la circonstance, je ne trouvais plus rien pour calmer sa douleur. Et il reprenait : Pauvre roi!

— Ma foi! monsieur, lui ai-je dit, Louis XVI a certainement subi un traitement indigne; mais ce qui me console, c'est qu'il y a déjà longtemps de cela, et que, si on ne l'avait pas guillotiné, il serait mort tout de même à l'heure qu'il est!



Il y a quelques années, un certain froid s'était glissé entre le comte de Chambord et son fidèle Villemessant.

Le comte de Chambord avait dit :

— Excellent homme, ce Villemessant, il est tout dévoué, mais... bien familier!



Villemessant, de son côté, n'avait pas trouvé à Froshdorff la décision, l'énergie qu'il rêvait chez le dernier de ses rois.

— Bon cœur, le comte de Chambord, dit-il à son retour, mais comme roi, c'est un vieux dessous de buffet!



Avec Villemessant vont disparaître tout doucement les chroniques et les nouvelles à la main. De-

puis quelque temps déjà, on entendait cette plainte des éditeurs de journaux : Il n'y a plus de chroniqueurs !

C'est pourtant bien simple ; il n'y a plus de chroniqueurs, parce qu'on n'en a plus besoin. L'attention des lecteurs, le goût du public se sont déplacés. On est fatigué de sornettes ; on demande un ragoût plus substantiel. La politique sous toutes ses formes, l'économie sociale sont d'un intérêt supérieur à des biographies d'actrices et à des cancans de foyer.

Quant aux nouvelles à la main, le fond est épuisé. Il n'y a qu'un petit nombre de moules dans lesquels se coulent toutes les anecdotes. A force de torturer les phrases pour en faire sortir des bons mots, à force d'inventer des circonstances pour supposer certaines ripostes, on est arrivé à la lettre Z. L'alphabet est fini. Trouvez-vous rien de plus écœurant que la lecture de ces anas qui reparaissent périodiquement tous les deux ans? Toujours les mêmes mots, toujours les mêmes échos d'un Paris qui n'est plus!

On n'entend de tout côté que la réflexion du lecteur : *Je la connaissais, celle-là.*

Les petits ravaudeurs de vieille copie qui se faisaient tout doucement une réputation avec l'esprit des autres, seront sans doute obligés de changer de métier. Personne ne s'en plaindra

Pour Villemessant, l'intérêt du journal primait toute autre considération.

On connaît le trait suivant que je rappelle pour mémoire.

On lui apporte une lettre.

— Mettez-la sur le bureau, dit Villemessant.

— Mais, monsieur, il y a dessus : *Confidentielle.*

— Confidentielle ! Portez-la à l'imprimerie !



Vallès, Rochefort, Lockroy ont écrit tour à tour au *Figaro*. Rochefort y a certainement publié ses meilleures chroniques ; et Villemessant s'était associé avec lui pour la publication de la *Lanterne*. On ne peut s'empêcher de sourire en pensant que c'est avec des articles de Rochefort et de Vallès que Villemessant a réuni la clientèle de lecteurs de M. Saint-Genest.



Je n'ai vu Villemessant sérieusement étonné qu'une fois.

Quelqu'un parlait de Vallès et de Timothée

Trimm qui avaient accepté la tâche de faire un article par jour.

— Cela doit être dur, dit Villemessant, de s'asseoir devant un cahier de papier sans savoir ce qu'on va y mettre.

— Bast! s'écria un bonnetier de la rue Montmartre, qui déjeunait tous les matins au café de Mulhouse et qui avait fini par se lier avec la rédaction du journal, le matin, quand j'ouvre ma boutique, je ne sais pas non plus ce que je vendrai... Eh bien! à la fin de la journée, ma moyenne est toujours la même!



Un coulissier, qui avait fait un pouff, était allé chercher à Bruxelles le calme et l'impunité.

Quelques amis arrangèrent ses affaires; on donna des à-comptes, on transigea, on obtint du temps, et, au bout de quelques mois, le boursier reparut.

— Tiens, c'est vous? fit Villemessant, je vous croyais fixé à Bruxelles?

— Mais non, murmura l'autre en rougissant, mon intention n'a jamais été que d'y passer quelque temps.

— Et pourquoi cela? reprit l'impitoyable directeur du *Figaro*.

L'autre, de plus en plus embarrassé, répondit :

— Pour apprendre *la langue!*



Messieurs, dit Villemessant en se retournant vers sa rédaction, les gens d'esprit font quelquefois des *mots*, mais vous voyez qu'il n'y a pas de quoi se glorifier.





XXVII

L'UNION FAIT LA FORCE

Jules Moncrabeau professe des opinions tellement avancées qu'il est seul à les comprendre. Le caractère de Marat est, à son avis, gâté par des côtés bourgeois et des commencements compromettants. Sous la Commune, Moncrabeau eût fait fusiller Raoul Rigault et Ferré comme réactionnaires.

La société, d'après lui, ne peut être sérieusement épurée que par une vaste inondation qui, détruisant à la fois les villes et les hommes, permettrait à une poignée de bons citoyens échappés au désastre, de former un nouveau pacte social basé sur la raison pure et l'égalité absolue. Pour que la force ne puisse

jamais primer le droit, tout individu plus vigoureux que les autres serait tenu de porter un poids déterminé, comme certains chevaux de courses reçoivent une surcharge.

Moncrabeau a édifié tout un système dont l'application sera difficile tant qu'il y aura une ou deux Chambres, un gouvernement, une armée, un parquet, des citadins et des paysans. Une fois ces obstacles supprimés, cela ira tout seul.

Eh bien! qui le croirait? Moncrabeau, qui a plus que personne besoin d'une tribune, ne trouve aucun journal pour accueillir sa prose. Le grand socialiste est méconnu. Ce bourgeois de Clémenceau lui a ri au nez, cet aristocrate de Rochefort l'a éconduit, ce retardataire de Secondigné n'a pas voulu le comprendre.

Où trouver un commanditaire? Comment se procurer les fonds indispensables pour la publication d'un journal vraiment novateur, dont le titre ne manquerait pas de piquer la curiosité publique : l'*Homme nu*, organe de l'égalité sociale?

Moncrabeau a frappé à toutes les portes, sonné à toutes les bourses; aucune ne s'est ouverte.

Il y a quelques jours, Moncrabeau, désespéré, apprit qu'un groupe de royalistes s'occupait de fonder un journal qui aurait un double but : démolir la république et protéger les intérêts d'un groupe

financier. Une entrevue préparatoire avait lieu le lendemain; il demanda à être entendu par les membres du conseil.

Ces messieurs, bien connus dans le faubourg Saint-Germain et dans le quartier de l'Europe, sont les fondateurs d'une grande société de crédit, *la Pneumatique financière*, dont les actions font sept mille francs de prime.

Leur nom n'est un secret pour personne. Ce sont : MM. le baron de Crétinval, commandeur de l'ordre de Grégoire le Grand, officier du Saint-Sépulcre;

Le comte de la Bénitière, grand-croix du nombril de Saint-Mathieu, officier de l'ordre d'Isabelle la Catholique;

Le marquis de la Roche-Tapette, grand-cordon de l'Ombilical, officier de Saint-Antoine,

Et monseigneur Léteignoir, évêque du lac Ontario.



Après quelques hésitations, qui furent levées par le vénérable prélat, Moncrabeau fut introduit dans la salle du conseil.

— J'ai appris, messieurs, dit-il, que vous aviez l'intention de fonder un journal royaliste et clérical. Je suis l'ennemi de la royauté et des privilèges, du cléricalisme et de son cortège de superstitions;

mais je vais vous prouver qu'en publiant un journal conforme à vos opinions vous suivez une mauvaise voie.

— Cependant, monsieur, interrompit le marquis de la Roche-Tapette, il est assez naturel...

— Laissez-le parler, dit monseigneur Léteignoir.

— Les journaux réactionnaires pullulent, continua Moncrabeau. Deux ou trois font de bonnes affaires, les autres végètent. Votre public est restreint, la grande masse ne vous lit pas. Quel sera le tirage de votre journal? Deux mille exemplaires, dont dix-huit cents numéros de bouillon. Les marchandes de journaux, n'ayant pas intérêt à étaler votre gazette, la refuseront pour la plupart. Vous paraîtrez dans une cave. Vous aurez beau éreinter, calomnier, il ne se trouvera personne pour vous faire l'aumône d'un procès en diffamation; pas un ministre ne daignera vous poursuivre. Quelle sera, dans ces conditions, l'influence de votre bulletin financier? Cette influence sera nulle. Votre société, la *Pneumatique financière*, fera les frais de votre journal, et ce journal ne vaudra pas pour elle une réclame de trois lignes dans l'*Événement* ou dans le *Citoyen*.

— Il a raison, murmura le baron de Crétinval en tournant dans sa boutonnière la rosette de *Grégoire le Grand*.

Moncrabeau reprit :

— Que vous faut-il, en somme? Un journal qui déconsidérera vos ennemis, qui combattra la République de Grévy et de Gambetta, — et qui, avec cette politique, arrivera certainement à une vente productive.

— Oui, oui! hurlèrent les vieux bénisseurs.

— Eh bien! ce journal, un socialiste communard intransigeant nihiliste, de la grande école des dynamiques, peut seul le fonder et le faire prospérer.

Les réacs se regardèrent en dessous, comme pour se consulter.

— Que peut-il résulter de votre publication, demanda l'évêque d'Ontario, dans notre intérêt direct?

— Tout!

— Veuillez vous expliquer.

— Rien n'est plus simple. Si les dirigeants, les gens qui ont une place quelconque, pouvaient savoir aujourd'hui quel sera l'état politique de l'Europe dans cinquante ans, je n'hésite pas à dire qu'il y aurait un suicide général. Or, le suicide général est, selon moi, le meilleur moyen de déblayer la société. Mes premiers-Paris sèmeront l'épouvante dans les masses. Tout individu qui a un sou craindra pour ce sou. Vous n'ignorez pas que la France ne s'est jamais jetée dans les bras d'un homme que pour en éviter plusieurs. Je fais donc vos affaires en

répandant mes principes. Je fournirai des citations à tous vos journaux. Il ne se passera pas un jour sans que les feuilles les plus réactionnaires s'écrient : « Voilà où on veut nous conduire! » Terreur avantageuse pour vous, puisqu'elle poussera les timorés à vous demander leur salut; avantageuse pour moi, puisqu'elle me permettra de rallier un certain nombre de partisans. Moncrabeau sera le pur des purs, l'implacable, le sublime. En vendant mon journal à soixante mille exemplaires, à cent mille peut-être, je ne daignerai pas m'occuper de la partie financière, qui vous regardera seuls. Oh! là, vous serez chez vous. Et ne croyez pas que cette indifférence soit une concession. Plus vous volerez, plus je serai satisfait. Quel est mon but? La destruction des fortunes particulières. Ce but est également le vôtre. Plus tard, si mes amis et moi nous sommes en nombre, nous tâcherons de vous faire rendre gorge; mais vous avez de la marge. Et, en attendant le grand jour, vous pourrez jouir de vos richesses mal acquises.

— Hé! hé! murmura M. de la Roche-Tapette en se passant la langue sur les lèvres.

— Messieurs, cet homme a raison, affirma monseigneur Léteignoir. Il fera beaucoup mieux nos affaires que ces écrivains dévoués, mais ternes, qui pullulent dans nos rangs.

Moncrabeau reprit :

— Un dernier mot, messieurs! Haïssez-vous Grévy?

— Oui, oui.

— Exécrez-vous Gambetta?

— Encore plus.

— Eh bien! continua Moncrabeau, nous avons les mêmes hommes à combattre, le même régime à renverser.

— Mais, hasarda M. de la Bénitière, vous êtes républicain?

— Sans doute, fit Moncrabeau avec un sourire de pitié, mais républicain de ma République à moi, d'une République où je serai acclamé, où je gouvernerai, où tous les hommes seront égaux, où je pourrai déporter les gens qui me décrieront, supprimer les journaux qui ne feront pas mon éloge, fusiller ceux qui se permettraient de ne pas partager mes idées. Les idées doivent être portées à la communauté, et puisque je fournis les miennes, c'est pour qu'on les partage.

— Le titre du journal? demanda l'évêque du lac Ontario.

— L'*Homme nu!*

— Impossible, à cause des dames, et d'ailleurs on verrait tout de suite de quoi il retourne.

— Avez-vous mieux?

— Je propose le *Destructeur rationnel*, organe de l'athéisme utilitaire.

— Parfait!

Les vieux réacs se concertèrent à voix basse, puis M. de Crétinval s'adressant à Moncrabeau :

— L'essentiel est de ne pas nous compromettre. Si quelqu'un se doutait de la cordiale entente qui règne entre nous, l'effet du *Destructeur rationnel* serait nul.

— Evidemment.

— Vous recevrez donc tous les huit jours la somme nécessaire à notre publication en un chèque à vue sur le Crédit foncier. Nous placerons auprès de vous un administrateur pris dans nos bureaux, mais inconnu de notre parti...

— C'est entendu. Adieu, messieurs, croyez à mon mépris le plus complet...

— Cher monsieur Moncrabeau, nous vous assurons d'une réciprocité absolue.

Moncrabeau seul :

— C'est la fin de l'opportunisme... Mais après? Après?... Moi, parbleu!



Très prochainement paraîtra le premier numéro du *Destructeur rationnel*.

Abonnement : Trois mois : 9 fr. — Six mois : 7 fr. — Un an : 5 fr.

Prix du numéro : dix centimes à Paris, cinq centimes dans les départements.

Rédacteur en chef : Jules Moncrabeau.

Le bulletin financier dévoilera les honteux mystères de la Bourse et poursuivra impitoyablement tous les tripotages qui sont la honte de notre époque!





XXVIII

FEMMES AU VENT

Rentrant à votre domicile, au retour d'un voyage, il vous est arrivé souvent de vous croiser avec une voiture conduisant à la gare une femme seule, à côté d'une malle de moyenne dimension. C'est un spectacle qui, plus d'une fois, m'a rendu rêveur. La voyageuse est une demoiselle vêtue de noir, ou d'un costume simple et sévère; ou bien une femme jeune encore, d'un aspect grave et pensif. La malle ne peut contenir que peu d'objets, une modeste garde-robe qui est sans doute toute la fortune de l'inconnue. Où va-t-elle ainsi ? A quel hasard sa vie est-elle livrée ? Une vague inquiétude assombrit sa physionomie pen-

sive. Pas de mari, pas de frère, pas d'ami qui l'accompagne à la gare. Seule, toute seule, le cœur serré, elle va descendre de voiture, payer strictement la course du cocher et prendre son billet au bureau.

Cette femme, c'est une institutrice ou une gouvernante qui a trouvé une place par correspondance ou qui a traité sur une annonce de journal. Elle se demande où elle va, quel accueil lui sera fait à l'arrivée. Parfois, une larme vite essuyée glisse sur sa joue pâlie.

Il faut qu'elle dissimule toute trace de souffrance ; il est nécessaire qu'on lui trouve, au premier abord, une physionomie ouverte. Sa position peut dépendre de la première impression. Elle le sait et se défend contre les angoisses qui la minent.



Si l'on doutait du besoin de transformation sociale qui tourmente l'époque où nous vivons, on n'aurait qu'à réfléchir sur la direction prise, depuis quelques années, par les écrivains chargés de récréer nos loisirs. En est-il un, je parle des plus futiles, qui, dans l'intérêt de sa réputation, ne se soit cru obligé d'élargir le terrain rebattu du roman ou du drame, et d'y introduire, avec plus ou moins

de bon sens, de raison, de goût, de talent, la critique de quelque abus, un plaidoyer en faveur de telle ou telle classe méconnue, un réquisitoire contre telle ou telle autre, oppressive ou corruptrice ; enfin, un travail de moraliste tendant à une réforme quelconque.

Sans passer en revue toutes les fictions qui peuvent être regardées à bon droit comme autant d'études sociales, il était naturel, inévitable même qu'on en vînt à mettre en scène les destinées humblement tragiques de ces êtres si méritants quelquefois, si malheureux toujours, de qui dépendent chez nous les premiers soins donnés à l'éducation de l'enfance.

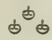
Qui donc mieux que la gouvernante, l'institutrice, mérite, avec nos sympathies, les soins nécessaires pour améliorer une position si précaire, si mal définie ? Au moment où chacun se croit obligé, en son âme et conscience, à relever graduellement de leur humiliation relative les personnes qui dépendent directement de lui, comment ne pas songer avant tout à cette subordination, la première en grade, la plus intéressante à coup sûr, par son emploi d'abord, puis par l'espèce d'incompatibilité qui existe entre la culture raffinée de l'intelligence et l'asservissement de la volonté ?



Presque toujours l'institutrice, la *governess* anglaise, est un être qui, par la naissance, par les mœurs, par l'éducation, est l'égale de celui qui la prend à gages. Il n'a sur elle d'autre supériorité que le bonheur d'avoir acquis ou conservé une fortune qu'elle n'a pas eue, ou dont elle n'a joui quelques années que pour s'en voir dépouiller plus tard.

L'idéal de la femme que cherchent les gens fortunés pour lui remettre le soin de leurs enfants est justement la demoiselle ou la dame dont le père ou le mari s'est trouvé subitement ruiné. Il faut compter sur les folies, les extravagances ou tout au moins le malheur d'un certain nombre d'hommes, nos égaux en tout point, pour que la récolte de gouvernantes ne manque pas et pour qu'il y ait, sur le grand marché du travail humain, abondance de cette utile denrée.

Voilà donc une classe d'*ouvrières* tout à fait à part. En connaissez-vous une autre où il soit imposé à tous les individus dont elle se compose d'être invariablement supérieurs à leur métier par la naissance, l'intelligence, les habitudes ? et n'est-ce pas là, d'une part une cruauté singulièrement raffinée de notre ordre social, de l'autre une grande source de pitié, de commisération, de sympathie ?



Au reste, c'est de cette anomalie étrange que découlent presque toutes les misères de leur condition exceptionnelle. Il y a une barrière entre la gouvernante et ceux qui l'emploient, mais cette barrière ne se maintient pas d'elle-même. Il faut à tout instant songer à la relever, à l'étayer, à remplacer artificiellement la solidité, la réalité qui lui manquent.

La gouvernante s'asseoit à votre table, elle parle et son langage ne vous met point mal à l'aise ; son apparence, ses façons valent les vôtres. Son éducation est peut-être supérieure à celle que vous avez reçue. Rien, à vrai dire, qui marque d'une empreinte, d'un sceau d'infériorité, cette créature condamnée à vivre au-dessous de vous.

La distinction doit cependant exister, et ce mensonge social veut être ratifié chaque jour par une subordination factice qui doit peser cruellement sur ces organisations délicates, sur cette disposition vaniteuse, élément presque inséparable du caractère féminin.

Elle ne serait pas femme, elle mériterait une béatification immédiate, celle qui s'élèverait au-dessus de ces petites épreuves quotidiennes qui

usent peu à peu la résignation la plus résolue. Et voulez-vous une preuve, preuve effrayante, de la force qu'il faut pour tenir bon à ce métier que nous leur rendons en général si pénible ? La classe qui, proportionnellement, fournit le plus d'aliénées aux hospices de femmes, est justement celle des jeunes institutrices ou gouvernantes. Et vous auriez tort de dire que l'orgueil les y conduit, en ce sens que ce n'est pas un orgueil naturel, mais un orgueil *blessé*, dont les tortures se sont trouvées trop cruelles pour qu'elles y pussent résister.

La gouvernante n'a pas d'égaux dans la maison où elle doit vivre. Il n'est pas commode de se heurter vingt fois par jour à une personne qui a de fait, et ne saurait avoir de droit, tous les privilèges de son sexe. Existence grave, demi-cloîtrée, sans éclat, sans liberté, sans plaisir. Elle est un embarras pour les maîtres ; elle est haïe des domestiques, qui, la regardant comme leur égale sous un certain rapport, se voient pourtant obligés de la traiter comme l'égale de leurs maîtres. Elle peut être aimée de ses élèves, prendre plus ou moins d'intérêt à leur destinée ; mais le sentiment qui existe entre elle et eux n'est pas, à vrai dire, de l'amitié. Il faut qu'elle vive et qu'elle meure *seule*, à moins, ce qui est bien rare, d'avoir transgressé cette limite invisible qui doit la séparer de ceux qui ont requis ses services.

Et le pire de tout, c'est qu'il n'y a pas de remède à cette situation. A l'étranger, l'institutrice peut rencontrer des habitudes de vivre moins rigoureuses, une assimilation plus complète avec la famille où elle entre, et, si elle peut s'en contenter, des dehors plus flatteurs pour elle.

La vie lui sera moins dure que dans cette société française qui offre ce phénomène d'une aristocratie sans aïeux, et d'autant plus hautaine qu'elle redoute le dédain et la moquerie.



Nos contemporains ont une disposition usuraire à tirer parti, sans merci ni scrupule, des malheurs individuels. On n'achète pas, on ne vend pas selon la vraie valeur de la marchandise, mais suivant les besoins de l'acheteur ou du vendeur. Le nombre toujours croissant des désastres privés réduit à la condition d'institutrices, gouvernantes ou dames de compagnie, des femmes et des jeunes filles nées ou élevées pour un tout autre sort; et le preneur stipule contre de pauvres personnes dont tout le tort est de n'avoir pas de quoi vivre.

« Elle est encore bien heureuse de nous trouver, » répondent invariablement les honnêtes gens à qui l'on essaie de remontrer qu'il y a peu de justice à

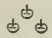
placer le fardeau complet d'une éducation souvent difficile sur une malheureuse jeune femme à qui l'on donne mille ou douze cents francs par an.

Cela établit-il, par hasard, un juste rapport entre l'importance du salaire et l'importance des services rendus? entre ce que vous donnez et ce que vous recevez en échange? Voilà cependant ce qu'il serait équitable de proportionner, et d'autant plus équitable que vous contractez avec un être placé par le sort à votre discrétion.

Les ouvriers ordinaires peuvent se révolter et se mettre en grève; de leur côté, les commerçants peuvent se liguer, et les uns et les autres arrivent ainsi à obtenir, soit de leur travail, soit de leurs denrées, le prix que ces choses représentent.

La gouvernante est sans défense; elle n'a ni refuge, ni moyen d'échapper au dilemme sinistre : ou travailler à vil prix ou mourir de male mort; car elle est *une dame*, une dame sans pain, il est vrai, mais une dame enfin, dont les services ne peuvent avoir une valeur tarifée sur le marché. C'est un factotum maternel, qui s'occupe à la fois d'instruire et de surveiller les enfants, et qui doit mener de front la morale et la santé pour les mêmes appointements que le cuisinier. Et lorsque cette autre mère aura vécu dix ou douze ans dans la famille, on la congédiera en la recommandant au

monde entier comme un *vrai trésor*, mais sans se préoccuper autrement de ce qu'elle peut devenir.



Si l'institutrice est jeune et jolie, elle est en butte aux obsessions du fils aîné de la maison, souvent même du mari de madame.

Le jeune homme éprouve sa première passion ; il est ardent, convaincu. Il se jette aux pieds de la pauvre fille sans défense contre elle-même, jeune aussi, éprouvant comme une autre le besoin d'aimer et de se laisser aimer.

Malheur à elle si elle cède, si elle oublie ses devoirs. On la jette sur le pavé, souvent avec un enfant qu'elle devra nourrir, elle qui ne pouvait se suffire à elle-même !

La gouvernante a quelque part une mère veuve à qui elle doit envoyer vingt ou vingt-cinq francs par mois. C'est une profession à laquelle on ne se résigne qu'à la suite de malheurs de famille... Un matin, les indifférents qui prennent un madère sur la terrasse des cafés du boulevard, lisent dans les *faits divers* qu'une jeune femme s'est jetée par la fenêtre et s'est brisé la tête sur le pavé.

C'est une institutrice à laquelle le fils de la maison avait promis le mariage, et qui vient d'appren-

dre que le jeune homme épouse une demoiselle richement dotée.

Une autre fois, le *fait divers* annonce la mort, dans une mansarde des Batignolles, d'une femme de soixante ans, qui gagnait quinze sous par jour à faire de la couture et dont la vue s'est affaiblie.

Privée de ressources, trop fière pour tendre la main, elle a fermé sa porte et attendu la mort...

C'est une institutrice qui a vieilli.





XXIX

LE JEU,
LE CHANTAGE & LA MORALE

J'ABORDE franchement un sujet des plus délicats. Il s'agit de la campagne tant de fois avortée, tant de fois renouvelée, contre le cercle de Monaco. L'inconvénient de toucher à un sujet de ce genre c'est que, dans l'attaque, on passe pour un exploiteur; dans la défense, pour un stipendié. Il y a pourtant une vérité au milieu, et je ne pense pas que la recherche de la vérité soit interdite.

Ceux qui ont vu Monaco il y a vingt-cinq ans et qui n'y reviendraient qu'aujourd'hui auraient peine à reconnaître le pays. Des jardins enchantés recouvrent le roc autrefois aride; des villas au gracieux

frontispice s'étagent sur le flanc de la montagne; de tous côtés, les palmiers, les orangers, les citronniers donnent au paysage un aspect tropical. Ce ciel indigo, cette mer bleue qui se joue sur un sable fin dans les golfes transparents, ces rivages frangés d'écume comme d'une dentelle, ces horizons profonds ponctués de ci de là d'une voile latine, c'est un coin de l'Orient à vingt-trois heures de Paris.

Dès que la neige reprend possession de la Russie, dès que le givre recouvre les toits de Londres, dès que la bise coupe les profils belges aux alentours de Sainte-Gudule, les trains s'emplissent de voyageurs qui viennent peupler le littoral de la Méditerranée, du golfe Jouan à San-Remo.



Ce qu'on a bâti de maisons et de villas depuis quinze ans, ce qu'on a planté d'arbres et semé de fleurs sur des rives autrefois désertes et incultes, ce qu'on a fait de routes et de canaux, Sémiramis n'y voudrait pas croire. Des terrains qui, à Nice et à Cannes, se vendaient vingt sous le mètre, valent aujourd'hui deux et trois cents francs.

La promenade des Anglais, qui n'était qu'une route mal tenue, souvent couverte par les eaux, est devenue ce que l'on voit, quelque chose comme l'a-

venue des Champs-Élysées, où, d'un côté, le palais de l'Industrie, le concert Besselièvre et le Panorama sont remplacés par la Méditerranée.

D'où vient cette transformation? Quelle est la cause de cette étonnante plus-value, de la richesse de toute la contrée? C'est l'attrait de Monaco : théâtre, concerts, tir et casino.

C'est ici que je demande à m'expliquer.

Je n'aime ni ne défends le jeu, la loterie, ou toute autre invention destinée à rogner la fortune des particuliers; mais le jeu existe et s'étale dans toute son insolence à Nice plus qu'à Monaco, et à Paris plus qu'à Nice. Le cercle de la Méditerranée voit souvent un banco de cent mille francs; on y arrête chaque année un certain nombre de grecs (qui sont souvent espagnols, polonais ou français). Le cercle de Cannes n'est pas plus favorisé que les cercles de Nice.

Le trente-et-quarante et la roulette sont les seuls jeux auxquels il soit impossible de tricher; il y a un maximum qui ne permet pas au particulier de se ruiner en deux ou trois coups, comme à Paris, comme à Nice ou comme à Saint-Pétersbourg.

La banque de Monaco ferme à onze heures, tandis que les cercles et tripots sont ouverts toute la nuit; en outre, on ne peut y jouer sur parole; or,

le coup sur parole est le va-tout des désespérés. C'est le coup du suicide.

Mais, me dira-t-on, il y a bien de temps en temps un suicide à Monte-Carlo. Parbleu! tout commis infidèle, tout caissier qui a spéculé à la Bourse avec les fonds à lui confiés, tout fils de famille qui en est arrivé à ses trois derniers billets de mille francs viennent fatalement essayer de la dernière chance qui leur reste.

— Si je gagne assez pour me refaire, dit chacun d'eux, je vivrai... Ma faute sera ignorée, et je rentrerai dans le droit chemin.

Un de ceux qui perdent se tue, un sur cent. Mais combien ont trouvé là ce qu'ils cherchaient et sont repartis combler les brèches qu'ils avaient faites imprudemment au bien d'autrui? Wiesbaden, Hombourg, Bade, il y a quelques années, Monte-Carlo aujourd'hui, prélèvent une dîme sur la fortune des riches oisifs, mais ils ont certainement tiré d'affaire plus de gens réduits à la dernière extrémité qu'ils n'en ont précipité dans le gouffre.

La banque supprimée, — en admettant qu'il y ait possibilité de rompre les traités, de déchirer le contrat, de forcer la main à un pays reconnu indépendant, — la banque supprimée, on ira perdre dans les cercles et dans les tripots, plus rapidement et dans de plus mauvaises conditions, ce qu'on appor-

tait sur le tapis de la maison de jeu — et cela sans profit pour l'art, comme à Monte-Carlo; sans profit pour les établissements de charité, pour les pauvres. Quels sont les fondateurs de cercles, les entrepreneurs de claque-dents qui prélèvent pour la misère une aussi large part que le fait la société anonyme de Monaco?



Est-ce là un plaidoyer en faveur du jeu? Non certes. Supprimez la loterie en Allemagne et en Italie, fermez les cercles dans lesquels d'honnêtes gens se sont ruinés, dans lesquels des tricheurs de profession auront été pris la main dans le sac, et vous ne trouverez personne pour demander qu'il soit fait une exception. Mais quand le jeu est partout, aux courses tous les jours, dans deux mille tripots à Paris; quand, à chaque émission, avant même qu'une opération ait été faite, les adroits financiers s'appliquent, sous prétexte de prime, un ou plusieurs millions de bénéfice, on peut s'étonner de voir toutes les sévérités réservées pour l'établissement où le jeu existe sous sa forme la plus inoffensive, dans des conditions bien plus avantageuses pour l'amateur ou pour le naïf que celles de la cagnotte de n'importe quel cercle.

On voit clairement alors le but de tant de clameurs. On démêle l'hypocrisie des uns, la jalousie des autres, et sous les attaques passionnées on trouve le plus vulgaire chantage.

En quoi la banque de Monaco serait-elle plus nuisible que le cercle de la Méditerranée à Nice, ou que le cercle International à Paris? En quoi plus que la loterie en Italie et en Espagne?



Le *Times* publiait dernièrement un télégramme ainsi conçu :

« Un comité international d'une haute influence vient d'être formé dans le but de demander aux Chambres françaises la suppression de l'établissement de jeux existant dans l'infime principauté de Monaco. »

Suit un *leading article* dans lequel un correspondant somme le gouvernement français d'intervenir!

Et à quel titre? Au nom de quel droit? Voyez-vous le gouvernement intervenir pour faire baisser le prix des propriétés et des immeubles dans le département des Alpes-Maritimes? Ce serait une opération peu politique et qui retomberait même sur plusieurs de ceux qu'on mène en campagne contre

la maison qui est la source de leur prospérité. C'est comme si on signait une pétition au khédive pour lui demander d'empêcher désormais le débordement du Nil. Le Nil déborde, mais il féconde le pays.

La comédie n'est pas neuve ; elle a déjà été jouée sous l'empire. La Chambre et le Sénat passèrent tranquillement à l'ordre du jour.



La guerre est menée aujourd'hui par une bande de pasteurs appuyés de quelques séparatistes. L'évêque anglican de Gibraltar avait réclamé un temple à Monaco; il n'a pas été fait droit à sa demande et cet homme d'église en a pris quelque mauvaise humeur.

Cet évêque anglican de Gibraltar n'avait guère fait parler de lui jusqu'à présent. Huché sur son escarpement, il avait pour consolation un certain nombre de souvenirs historiques. Il est flatteur d'habiter une des colonnes d'Hercule et de se dire, le matin, en ouvrant sa fenêtre : C'est ici que se trouvait autrefois l'Atlantide!

En dehors de ces considérations préhistoriques, Gibraltar est le seul pays de l'Europe où l'on trouve des singes à l'état libre, des singes sans queue, il est vrai, mais enfin des singes. On suppose que c'est

une famille qui s'est trouvée en retard au moment où Hercule sépara les deux montagnes Calpé et Abyla, mettant ainsi l'Océan en communication avec la Méditerranée.

Malgré tant de bonheur l'évêque anglican de Gibraltar jalouse l'autre rocher, celui où l'on fait de la musique, et il lance contre Monaco les foudres de ses mandements comme un simple prélat français.

Or, juste à ce moment, le propre fils d'un pasteur anglais, un nommé Mack, sauf le respect que je dois au lecteur, était arrêté à Pau dans des circonstances fâcheuses. Il s'était brillamment installé, donnait à jouer — et trichait. Le destin a de ces ironies, et c'eût été pour l'évêque de Gibraltar un joli thème à mandement. Il n'en a pas profité.



Ce qui amuse dans le *leading article* du *Times*, c'est la feinte indignation de ce correspondant qui espère faire oublier l'Irlande en détournant l'attention publique sur les trois cents joueurs qui ne gagnent pas à Monaco. Hé! quand il se ferait que quelques landlords vinssent laisser dans la principauté quelques-unes des sommes extorquées à la faim et à la misère, où serait le mal?

Est-ce Monte-Carlo qui affame l'Irlande? Et que

voilà d'excellents cœurs, dont toute la commisération se répand sur les gentlemen à jaquettes rayées qui viennent tirer le pigeon, si bien qu'il ne leur en reste plus pour les familles misérables que les seigneurs sucent comme des vampires jusqu'à la dernière goutte de sang !

La pétition destinée à la Chambre des députés est signée de quatorze Anglais.

De quoi se mêlent-ils? Sont-ils bien sûrs d'être autre chose que les instruments des entrepreneurs d'un Casino projeté dans le voisinage et qui pensent qu'il serait bon de supprimer d'abord la concurrence?

Oh! les bons pétitionnaires! Ils ont vu des filles perdues à Monaco! — Il n'y en a donc pas à Nice, à Marseille, à Paris? Ces messieurs n'ont donc jamais traversé Haymarket après le soleil couché?

Quand les pasteurs se mettent à être hypocrites, ils rendraient des points à un jésuite.



Il y a cependant, parmi les pétitionnaires, quelques hommes convaincus; ce sont des *piétistes*, qui poursuivent partout une œuvre de moralisation. Ceux-là me trouveront pour faire campagne avec eux quand, au lieu de viser une seule maison, une

seule localité, ils s'attaqueront à l'ensemble. Je leur communiquerai alors le chiffre du bénéfice de la cagnotte dans dix cercles de Paris, j'entends de ceux qui sont la propriété d'un ou deux entrepreneurs. Les piétistes verront alors que le mal n'est point où ils le croient.

En attendant, les énergumènes qui parcourent le littoral rappellent mistress Powers, distribuant ses anathèmes et ses brochures pendant trois actes de *Daniel Rochat*.

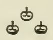
Les voyageurs sont exposés, comme Casimir et Bidache, à trouver à chaque instant de petites brochures évangéliques, dans leur chapeau, dans leurs bottes, dans leur table de nuit.

« *Jetez ce poison!* »

« *La fumée est montée dans ses narines et de sa bouche est sorti un feu dévorant.* »

« *Prenez garde au serpent!* »

Je vois encore la bonne figure de Thiron trouvant dans son chapeau une petite brochure rose... « Docteur Bidache... C'est bien pour moi...! » — et lisant le titre : « *Surveillez vos gestes!* »



En somme les personnes désireuses d'acquérir une maison à Nice au même prix qu'en 1850 et de

se payer une villa à Monaco pour trois ou quatre mille francs feront bien de suivre le *bishop of Gibraltar*.

Mais tous ceux qu'intéresse la prospérité des Alpes-Maritimes et de la côte italienne qui commence à prospérer dans une large mesure, les Italiens de Bordighera, de San Remo et de la corniche de Gênes, aussi bien que les Français de Menton, de Beaulieu, de Villefranche, de Nice, de Cannes, de Saint-Raphaël et autres lieux, feront bien d'ouvrir l'œil sur des manœuvres qui pourraient aboutir à leur ruine.

La banque de Monte-Carlo est une maison de jeu où il y a un contrôle et des garanties, un maximum qui impose aux joueurs une certaine prudence; une maison qui ferme à onze heures, tandis que les cercles et les tripots restent ouverts toute la nuit. En somme, la banque a fait beaucoup de bien, à coup sûr plus de bien que de mal. Ceux qui y ont perdu leur argent l'auraient perdu ailleurs, et sans profit pour la population de la contrée.

En outre, la famille Blanc a dépensé des sommes énormes en fondations de charité, en secours, en aumônes de toute sorte. Les établissements de Monte-Carlo sont constitués aujourd'hui en société anonyme; les actions sont disséminées en un grand nombre de mains. C'est ce qui me met à l'aise pour

rappeler que, pendant la guerre, l'exemple du sacrifice patriotique est souvent parti de l'avenue des Spelugues.

Un corps de Polonais détaché, après la déroute, de la troupe de Garibaldi, était venu s'échouer à Nice. Pas de pain, pas d'abri, rien. Les agitateurs du pays comptaient profiter de cet élément d'émeute que leur envoyait le sort. Les uns voulaient en faire leurs auxiliaires dans une manifestation séparatiste ; les autres y voyaient l'œuf d'une Commune qu'on pourrait proclamer à Nice. Que ne fait-on pas avec des hommes jeunes, braves, armés et qui meurent de faim ? Madame Blanc fit demander le docteur Lubanski, établi depuis longtemps à Nice, et le pria de la mettre au courant de la situation. Une heure après, les cent et quelques Polonais avaient à manger et recevaient cent francs chacun. Leur joie, leur ravissement étaient indicibles. C'était le salut qui leur arrivait comme dans une féerie... Eh bien ! je ne crois pas que l'évêque de Gibraltar eût beaucoup fait, en pareil cas, pour les Polonais, ni même pour des Niçois.



Moralité. — Quand on lit les annonces des journaux allemands et qu'on y trouve les réclames

des banquiers qui placent des billets de loterie :

A LA BÉNÉDICTION DE DIEU!

CHEZ KOHN

« Deux ternes et un quaterne ont été gagnés au dernier tirage par des billets sortis de cette maison; »

Ou bien encore :

QUE DIEU SOIT LOUÉ!

IL PROTÈGE MEYER!

« Les billets fournis par la maison Meyer ont toujours des chances favorables ; »

Quand on passe dans certains quartiers de Nice et à Paris, tant sur les boulevards que dans les rues adjacentes, et que, jusqu'au matin, on voit les fenêtres vivement éclairées et que des bruits métalliques arrivent à nos oreilles...

Quand on lit le récit de la misère et des souffrances sans nom de la population irlandaise;

On peut s'étonner à bon droit d'apprendre que quelques Anglais soient si vivement préoccupés de ce qui se passe sur un petit coin de terre où ils n'on rien à voir. Hé! pour Dieu! laissez là Monaco et parlons un peu de l'Ulster et du Connaught.

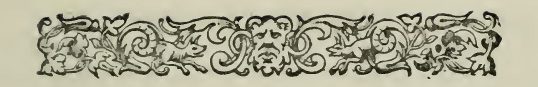
N'est-ce pas une honte de voir les piétistes pleur-

nicher sur le suicidé annuel d'une ville d'eaux, quand ils détournent les yeux des milliers de cadavres qui jonchent leurs campagnes au bénéfice de quelques lords?

C'est là qu'est l'ulcère, évêque de Gibraltar!

La verte Eryn est plus digne de vos préoccupations que le bleu Monaco. Si le jeu fait chaque jour de plus grands ravages dans les cités, aux courses, au tripot, à la Bourse, au cercle, tâchons de le restreindre, si on ne peut l'empêcher. Mais il y a quelque chose de plus pernicieux que le jeu, c'est l'hypocrisie.





XXX

LE MONDE QUI S'EN VA[1]

I

Nous assistons aux dernières convulsions du système social qu'ont inventé les conservateurs et qu'ils ont eu l'impudence de nommer l'*ordre moral*.

Il suffit de jeter un regard sur ce tableau décroché pour être certain, en toute conscience, qu'il n'était bon qu'à jeter au feu.

Sans parti pris, sans passion, nous allons, si cela vous agrée, le passer en revue.

Ouvrez les journaux; entrez dans une église, si vous ne craignez pas de vous refroidir, écoutez le soir, la conversation de la famille au coin du feu,

1. Extrait en partie de la *Quaterly Review*.

le texte le plus ordinaire, le sujet universel de toutes les conversations, ce qui soutient l'intérêt de la presse et tient en suspens l'attention publique, c'est le *crime*. Il est partout. On le crie dans les rues, on le met en action sur la scène, on le chante en ballades, on le débite en images. Pas de semaine où la découverte de quelque atrocité ne vienne attrister l'âme. Les cours d'assises toujours ouvertes, toujours occupées, semblent nous donner par la publicité de leurs débats une constante leçon de meurtre, d'extravagance et de folie! Les détails de cette perpétuelle tragédie, mêlée d'incidents parfois comiques, forment la seule lecture d'une grande partie de nos concitoyens. Plus la civilisation avance, plus le crime devient savant.



A mesure que Paris s'agrandit et que de nouveaux hôtels s'y construisent, des vices nouveaux viennent s'y établir.

Un océan de corruption en baigne les avenues. Les colonnes des journaux s'élargissent pour contenir une faible partie des annales de la perversité.

D'où vient ce déluge de vices? N'y a-t-il pas un clergé nombreux pour sermonner le public, des législateurs pour punir, des surveillants de jour et de nuit, des juges, des avocats, des geôliers et des

bourreaux? Depuis quelques années, on a doublé le nombre des églises, quadruplé celui des réverbères.

Les sergents de ville ont-ils abandonné leurs fonctions? Les prêtres ont-ils déserté les églises? Les magistrats ont-ils renoncé à leurs sièges? Non. Tout se perfectionne, les inventions utiles abondent, les livres pullulent, et d'année en année le budget de nos vices grossit, et, plus nous opposons d'obstacles à ce progrès désastreux, plus les méfaits, qui se multiplient, bravent les efforts, les lois, les magistrats et les châtiments.

Il faut croire qu'il y a là-dedans quelque étrange malentendu. Au lieu de nous moraliser, toute cette discipline sociale, lois, sermons et mesures prohibitives, ne nous rendrait-elle pas immoraux? C'est ce qu'il est utile d'examiner.



A Paris, les attentats contre la propriété sont innombrables; les crimes contre les personnes sont beaucoup plus rares. Si l'on cherche les motifs secrets de cette proportion inégale, on reconnaîtra qu'elle a sa source dans le caractère même des habitants, dans les tentations qui lui sont journellement offertes, dans les besoins de toute une classe dont on semble n'avoir pas tenu compte.

La vengeance, la haine, l'amour, passions qui poussent au meurtre un Espagnol ou un Italien, ont peu de prise sur le Parisien ou sur le Français des grandes villes. Il se venge en amassant des richesses qui lui permettent d'éclabousser ceux qu'il déteste ; et il sait bien que, avec de l'argent, il sera aimé autant et plus qu'il ne voudrait.



Cette cupidité irraisonnée, ce désir de battre monnaie, qui règnent dans toutes les classes de la société, produisent dans les rangs des moins favorisés, de ce qu'on appelle les *basses classes*, des crimes, des meurtres, des empoisonnements. Mais c'est en province que se passent, le plus souvent, ces scènes terribles. A Paris, la facilité de voler est trop grande pour que le chercheur d'or ait besoin de recourir à une violence qui exposerait sa propre vie. Paris est le paradis des filous de tout ordre et de toutes catégories. Le vol simple ou dissimulé y est une profession. En haut, la Bourse, la coulisse, les banques de crédit, les boutiques financières, les conseils d'administration et de surveillance ; au milieu, les restaurants, les hôtels, les cafés, les petites maisons de change et de dépôt ; en bas, les marchands de vin, les comptoirs de reconnaissances du Mont-de-piété, les brocanteurs...

Il s'agit de savoir où le vice se fabrique. Il suffit pour cela de pénétrer dans chaque maison, opulente ou seulement aisée; on y trouvera une manufacture de vols en permanence.



Forcés par leurs habitudes de luxe de confier à leurs domestiques le soin d'acheter les objets nécessaires ou superflus, les gens riches offrent aux subalternes une tentation perpétuelle, à laquelle il est bien difficile de résister. Le valet, l'intendant, le sommelier, connaissant l'état de la fortune du maître, ses revenus, ses dettes, l'irrégularité de ses payements, sa négligence, son horreur des chiffres, son amour du plaisir, le pillent à qui mieux mieux. Quand ils le voient donner à une actrice du Palais-Royal ou de la Renaissance cinquante ou cent louis pour une heure de conversation, un raisonnement qui ne manque pas de justesse les porte à croire que leurs services, plus utiles, ne sont pas suffisamment rémunérés. On s'entend avec les fournisseurs; on prélève une taxe sur les menus plaisirs de Monsieur. Sa dissipation augmente le désir de mettre à contribution une bourse si facile. C'est le vol innocent, qui se justifie et se sanctionne. Le marchand aide le valet de chambre; fraude légitime qui lui sert à

écouler sa marchandise. Le maître d'hôtel gagne sur la table; le sommelier sur les vins; le cocher sur la réparation des voitures, sur le foin et sur l'avoine; le palefrenier grapille sur le tout. Chaque dépense est augmentée de quinze ou vingt pour cent; le nombre des objets prétendus nécessaires se multiplie en proportion de l'avidité des subalternes et de l'indolence du maître. Cette dilapidation est générale, et *les gens* contractent des habitudes d'opulence et de gaspillage.



Je sais plus de vingt fils de famille qui ne peuvent pas changer de tailleur. Ils sont retenus par la dette, et la note, dans ce cas, est toujours d'une haute fantaisie.

Ainsi se démoralise toute une classe de serviteurs et de commerçants. Domestiques et fournisseurs mettent le *bourgeois* ou le gentleman en coupe réglée et regardent la spoliation comme un bénéfice légitime et convenu. Le principe de la probité est absolument détruit.

Un domestique enrichi ouvre un hôtel ou un café. S'il est prodigue et s'il ne compte pas, il tombe dans la misère et devient voleur. S'il est économe et prudent, il sert d'exemple à tous ceux qui hésiteraient à

rançonner leurs maîtres. Tel est le cours de vice, de dépravation et d'immoralité qui tombe des hauteurs de la société sur les boulevards et dans les rues ; telle est une des manufactures d'improbité les plus fécondes que nos mœurs organisent et soutiennent.



Dans les familles dont la fortune est médiocre, la spoliation se pratique sur une moins grande échelle. Le résultat pour la moralité est absolument le même. Une servante fait « danser l'anse du panier ». Elle a des rapports d'intérêts avec le boulanger, le charbonnier, l'épicier.

Un sentiment de justice nous force à déclarer que cette dernière classe de domestiques peut alléguer des excuses recevables. Maltraitée, mal payée, souvent mal nourrie, condamnée à des fonctions pénibles, sans conseils, sans appuis, sans repos, elle serait héroïque si elle était vertueuse. La tireuse de cartes prédit à la jeune servante un amoureux, un sort brillant. La séduction est facilitée. L'amant aide au pillage de la maison, et la malheureuse qui n'a détourné d'abord que quelques menus objets, est bien obligée de voler si elle a un enfant à nourrir.

Il est donc démontré que le peuple se démoralise au sein des familles riches et des familles bourgeoises.



Dans toutes les branches de commerce, l'art de duper le public s'est perfectionné d'une manière effrayante. Ici, on vous trompe sur la solidité du tissu, sur la qualité de la soie, là, on vous vend des poudres et des eaux parfumées qui, pour un éclat de quelques soirées, feront la peau rugueuse et noirâtre. Ce n'est partout que mensonge, charlatanisme et dol.

Tel médecin ne fait pas payer ses visites, mais vous vend chaque fois pour vingt-cinq ou trente francs un prétendu remède qui lui coûte cinquante centimes.

Tel avoué à qui il est dû cinquante francs d'honoraires vous compte cinq cents francs de *peines et soins*.

Mais, dira-t-on, que faire à cela? Cette première école de vices, ce n'est pas le gouvernement qui l'établit : c'est une suite funeste, mais inévitable, de l'avidité inhérente aux mœurs d'un peuple qui voit partout le luxe déployé.

Prenez-vous-en au caractère général de ces *ébauches* de voleurs.

Cela est vrai sans doute; mais tous les gouvernements de l'Europe favorisent une manufacture de

vices autrement fertile en résultats odieux. L'agiotage sur les fonds publics n'est qu'un jeu de hasard, où la fraude, la malhonnêteté, l'audace, concourent à la victoire. Tous les mensonges, toutes les ruses, servent au joueur pour lui assurer la propriété de son gain et en grossir la somme. On ne sait pas combien de faussaires sont sortis de cette école.

Presque tous les faussaires sont jeunes. Tentés par le spectacle des richesses qui les entourent, des plaisirs qu'ils envient, devenus peu scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent, ils commettent le crime, bien convaincus que la plupart des gens avec lesquels ils vivent sont au fond tout aussi coupables qu'eux.

Je ne parlerai pas des cercles et des centaines de tripots qui fonctionnent sous cette dénomination : je veux descendre jusqu'à des sources de vices moins connues et moins observées.

II

Ceux qui ont visité les bords de la Bièvre, et qui ont pu voir la misérable population qui y végète, contempler le cœur serré ces pauvres enfants en guenilles, maigres, hâves, exsangues ; ceux qui ont cherché à étudier la plaie sociale dans certains recoins de la Villette et de Saint-Denis, sont reve-

nus de leur excursion pâles d'horreur et frémissants de honte. Eh quoi! tant de misère si près de tant de luxe! des êtres humains réduits à chercher leur nourriture au coin des bornes comme des animaux, quand d'autres pleins, repus, bouffis d'orgueil, mais non plus honnêtes, se prélassent sur des coussins, ayant sur le devant de leur voiture un petit chien dont la pitance serait enviée par un de ces enfants qui s'éteignent au fond d'une cave obscure, sale, sans air! Et cela sous le même ciel, sous la même convention sociale!

Les misérables logements habités par les classes pauvres sont certainement des pépinières de crimes. C'est là que, loin des yeux, au milieu de la malpropreté la plus dégoûtante, s'entassent des familles de déshérités, pauvres, mendiants et voleurs par la force des choses.

C'est au fond de ces allées obscures, qui ne sont ni pavées, ni éclairées, que se trament la plupart des mauvais coups contre les propriétés des environs de Paris. Les propriétaires de ces repaires dangereux, sûrs de ne jamais pouvoir les louer à des gens de bien, ne veulent pas renvoyer la vermine qui les occupe; quelques prostituées de dernier ordre y établissent leurs toiles d'araignée. Il y a là des femmes qui se vendent cinq sous. Si quelques familles honnêtes, laissées sans ressources par la

perte de l'homme tué au travail, écrasé entre deux fourgons, tombé d'un échafaudage ou simplement déporté, se trouvent mêlées à ces colonies de malfaiteurs, la corruption ne tarde pas à les atteindre. Enfants, femmes, jeunes gens, vieillards, tout cela vit ensemble dans l'habitude de la mendicité, de la rage, et souvent dans une épouvantable promiscuité. Il y a dans ces bouges des traditions de vols heureux et de crimes impunis. Et pendant que les législateurs pérorent sur l'amélioration de l'espèce humaine, sa dépravation continue en secret, s'élargissant chaque jour.

Pourquoi des asiles propres et salubres ne seraient-ils pas assurés à la portion indigente de la société? Le vice s'associe presque toujours à la saleté et à la misère. Pourvoyez au bien-être des hommes, ce sera préparer leur amélioration morale.



Un certain nombre de ces malheureux dont je viens de parler appartiennent ou ont appartenu à la classe ouvrière. On les emploie pendant une partie de l'année; mais que feront-ils le reste du temps, sans travail, sans moyen de subsistance? Dès qu'ils ont reçu quelques sous, ils vont s'empoisonner dans les débits d'alcool et de vins chi-

miques auxquels on ne demande que le certificat qu'ils ont payé pour les droits d'entrée! Là, l'homme s'affaiblit, se dégrade et en arrive à n'avoir plus que les instincts de la brute.

Voilà des gens bien préparés à se dévouer pour la société qui les rejette!

Si l'on résume ces faits incontestables, et que l'on note que le vice, protégé par les gouvernements, sous forme de déception et de mensonge, nourri dans les maisons qui ont un escalier de service, sous forme de profits secrets et frauduleux; alimenté par les mœurs commerciales, est encore augmenté par les causes architecturales et locales que je viens de rapporter; si l'on y joint cette grande source de crimes, la faim, on ne s'étonnera plus de la progression des attentats à la propriété et aux personnes. Une seule chose étonnera, c'est l'impassible aveuglement des législateurs.

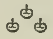
Ce serait un document indispensable pour l'histoire de la nature humaine que le récit fidèle des diverses gradations de vice et de crime traversées depuis l'enfance jusqu'au moment de la mort par un de ces malheureux, condamnés de naissance, qui, venus à la vie dans un bouge, finissent par tomber sous la main de fer de la loi.

La société des conservateurs ne voit que la faute et le châtiment, la dernière page, le dénouement

du drame, l'effet sans sa cause, le bris de clôture, le vol, le meurtre et l'échafaud.

Ils disent bêtement en rendant compte d'une exécution : « La justice des hommes est satisfaite! »

Eh bien! si elle est satisfaite, elle n'est pas difficile!



C'est ainsi, d'ailleurs, que presque tous les jugements humains sont préparés et portés. C'est ainsi que l'on écrit les annales des tribunaux et celles des empires. Les enquêtes et les rapports ne servent à rien. Un paysan, qui voulait savoir l'heure, acheta pièce à pièce, à mesure que ses moyens le lui permirent, tous les rouages dont se compose une montre, puis les aiguilles, le verre et le cadran. Il avait la montre tout entière et il ne savait pas l'heure plus qu'auparavant.



On a vu comment se fabrique le vice, dans les boutiques, dans les familles, dans les prisons; comment le gouvernement et les lois concourent eux-mêmes à faire des voleurs et à imprégner d'immoralité des classes tout entières de citoyens. Il est évident que, par leur imprévoyance et par un cruel

mépris de l'humanité, nos institutions favorisent le vice; que les classes supérieures de la société, par leur immoralité brillante, l'alimentent à leur tour; que la situation de nos prolétaires les condamne d'une manière presque inévitable à transgresser la loi et à subir le châtiment qu'elle impose; en un mot, que nous faisons des coupables pour les punir.

Une société ainsi organisée doit être en butte à de graves reproches. Rester pauvre et honnête est donc chose impossible dans une ville comme Paris. L'indignation ne s'empare-t-elle pas de toute âme bien née quand on réfléchit à ces institutions qui disent à l'homme sans ressources : « Sois criminel ou meurs de faim ! »

Les monts-de-piété et les boutiques des brocanteurs qui, la plupart, prêtent sur gages, aplanissent singulièrement la route de la ruine. On commence par engager le superflu ; on vit quelque temps sur l'argent prêté; la misère continue et tout y passe; la famille se trouve sans draps, sans chemises, sans matelas. Les femmes, dont les illusions sont plus vives, se laissent facilement entraîner dans cette déception autorisée.

Quand je passe devant une de ces boutiques où l'on voit exposés à vil prix les objets provenant des *ventes du Mont-de-Piété*, je vois dans ces détes-

tables trophées la ruine des familles, le crime, le vol, la mendicité, le meurtre.



Organisée en apparence pour la répression des crimes, la société se trouve, dans le fait, organisée pour leur propagation. L'échafaud, l'exécution, détruisent chez le peuple le sentiment de la pitié. Le spectacle de l'opulence l'irrite; l'habitude de la fraude le démoralise; l'agiotage passé en coutume sanctionne l'improbité. Les agents, les commissaires de police et les juges n'ont aucun intérêt à ce que la nation soit morale; ils en ont beaucoup à ce qu'elle ne le soit pas. Tout concourt au même but; tout contribue à effacer des esprits le sentiment de l'équité primitive.

Il en de même dans tous les pays de l'Europe. Les ministres et leurs commis profitent souvent des secrets d'Etat, auxquels ils sont initiés, pour faire à la Bourse d'immenses et faciles profits, et enrichir leurs parents et leurs maîtresses. Des princes, des souverains en possession d'immenses revenus les trouvent insuffisants et ne craignent pas de spéculer sur les fonds d'Etat à l'aide de noms supposés.

Ceux qui, las de la vie, la rejettent comme un

fardeau, ces suicidés dont les journaux parlent avec horreur, ne sont que des malheureux qui placés par la société entre le crime ou le meurtre d'eux-mêmes, aiment mieux attenter à leur vie qu'à celle d'autrui.



Ouvrez l'*Echo des Tribunaux.*

J'y trouve l'histoire d'un pauvre enfant de seize ans, Henri Crépel, condamné pour vagabondage; il est seul au monde, son père est à Bicêtre.

Qui le recueillera quand il sortira de la maison de correction?

Après Crépel, c'est Miche Scorro, une petite négrillonne de quinze ans, condamnée elle aussi à la maison de correction. Sa mère, qui travaillait dans une plantation à Cuba, étant morte, une famille espagnole l'amena à Paris. Elle fut séduite par les fils de ses maîtres, qui la rouaient de coups. La pauvre Miche a enfin comparu devant le tribunal en compagnie d'une femme prévenue d'avoir excité la pauvre petite négrillonne à la débauche. Miche est condamnée à être enfermée dans une maison de correction, comme Henri Crépel.

Après Miche comparaît Lucien Barbier, qui n'a d'autre demeure, depuis quatre ans, qu'un égout en

dehors des fortifications. Lucien est âgé de seize ans.

L'égout a un mètre de hauteur sur soixante centimètres de largeur. C'est là, au milieu des miasmes, que cet enfant a passé quatre ans. La nuit dans ses rêves il voyait des choses étranges et entendait des bruits singuliers. Il était en proie à des hallucinations causées par des évaporations vénéneuses.

Il soutenait parfois des luttes terribles contre les rats, dont le museau velu venait frôler son visage. Et parfois, quand la faim le pressait trop vivement, il faisait griller l'un de ses ennemis sur quelques charbons!

Lucien a pris à l'étalage d'un boucher un morceau de viande de deux francs... Il est condamné à quinze jours de prison. Et après? — Une législation plus douce et plus prévoyante, l'amélioration des classes supérieures, l'instruction générale modifieront cet état de choses.

Puisse la science, délivrée des entraves du cléricalisme, purifier par un nouveau baptême notre civilisation décrépite!

FIN

TABLE

Imp. de la Soc. de Typ. - Noizette, 8, r. Campagne-Première. Paris.





